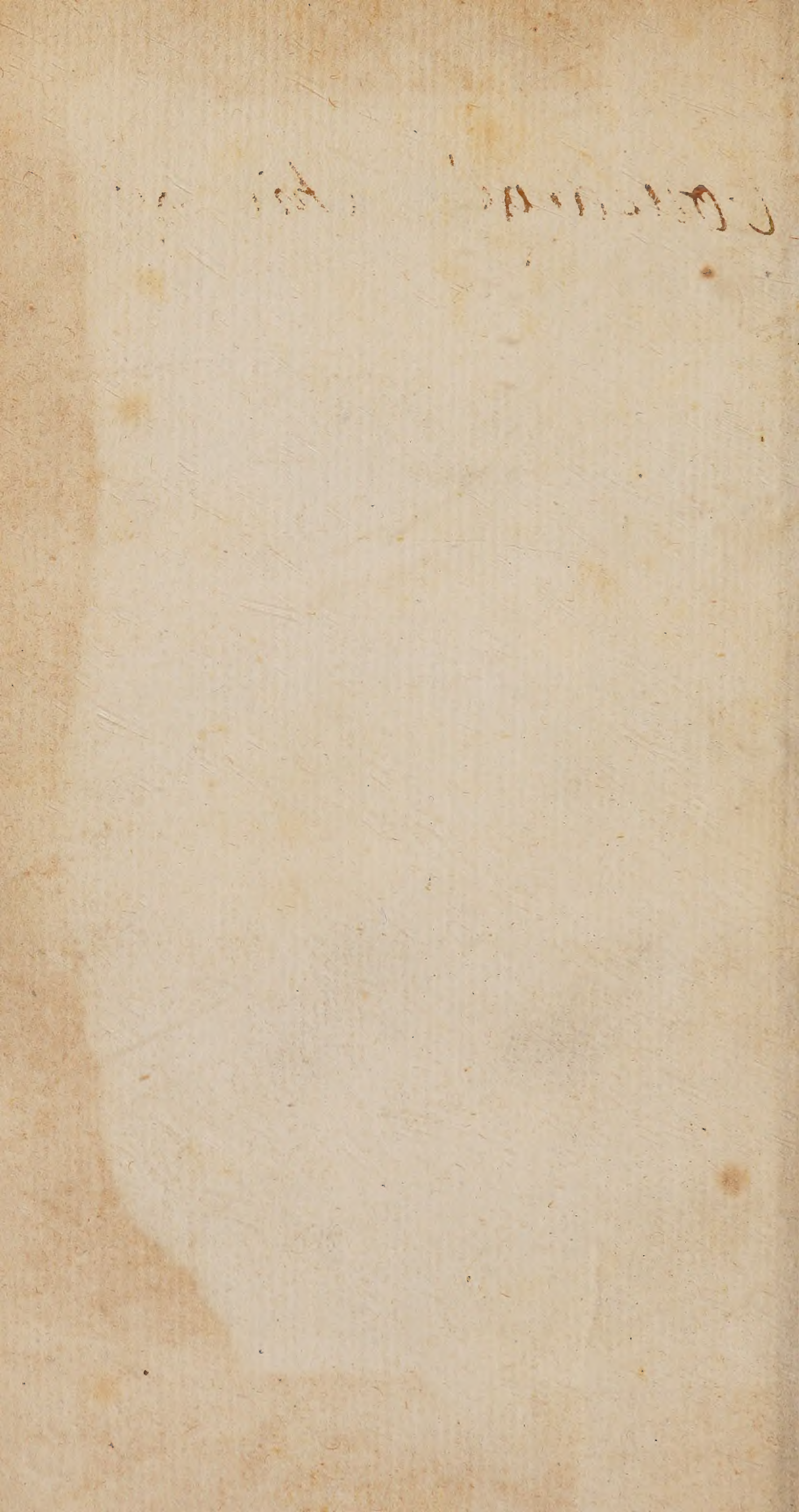




Boulangé chirurgien.

SUITE DU CHIRURGIEN D'HOPITAL,

CONTENANT

DIFFERENS TRAITEZ,

Du Mercure; des Maladies des Yeux & de la Peſte; des Tumeurs enkiſtées; des Boutons du viſage; des Playes de Poitrine; des Playes tortueuſes; des Injections; du mot d'*Eſcarre*; de la chute de l'Inteſtin dans le Scrotum; du Sarcocele & *Miſerere*.

Par AUGUSTIN BELLOSTE, *Premier Chirurgien de feue Madame Royale Douairiere de Savoye.*

Dédié au Roy de Sardaigne.

A PARIS,
De l'Imprimerie de la Veuve D'HOURY, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, au St Eſprit.

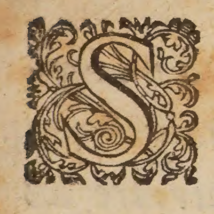
MDCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



AU ROY DE SARDAIGNE.



IRE,

Ayant eu l'honneur de ſervir VOTRE MAJESTE' *il y a environ quarante ans en qualité de Chirurgien Major de ſes Hopitaux d'Armée, & ayant eu depuis celuy d'être pendant vingt-ſix ans Premier Chirurgien de ſa Royale Mere de glorieuſe mémoire ;*

Je me crois obligé par devoir & par reconnoiſſance de mettre aux pieds de V. M. mon ſecond Tome du Chirurgien d'Hopital.

Quelque bon accueil que l'on ait fait au premier, le ſecond a beſoin de la protection particuliere de V. M. par rapport à un Syſtême nouveau, qui malgré ſon utilité, ſe trouvera contraire au génie & à l'intereſt de pluſieurs.

Mais, SIRE, *c'eſt une maxime reçûe de tous les tems, que l'univerſel doit être préferé au particulier. Quoique V. M. m'ait honoré de ſon ſuffrage, qu'Elle ait été convaincue des bons effets du Mercure que j'employe, & qu'Elle m'ait même fait l'honneur de mettre mon Syſtême au jour; je*

laisse cependant au Public la liberté de le recevoir ou de le rejetter, me contentant d'avoir obéi aux ordres de V. M. *& à ce que la charité & le bien des pauvres malades exigent de moi.*

L'on me reprochera avec raison d'avoir sorti de ma sphere; mais le nombre prodigieux des experiences que j'ai faites, m'y ont comme forcé.

Je n'ai pû retenir mon zele pour le bien des malades, comme je n'ai pû le retenir autrefois pour celui des bleßez.

Ma méthode a eu l'honneur d'être aprouvée de V. M. *l'ayant vû réussir en plusieurs rencontres, dans des cas de la derniere importance; & même son succès*

dans toute l'Europe ayant passé mes esperances, ne refusez pas, SIRE, *je vous supplie, l'hommage que je fais à* V. M. *de mes derniers travaux.*

Honorez de votre Royale protection un vieux Praticien qui donne encore, dans les Traitez dont ce Recueil est composé, des moyens doux & faciles pour délivrer les hommes de plusieurs grands maux, & qui met toute sa gloire & son bonheur à ses pieds, avec tout le respect & la soumission possible, voulant vivre & mourir,

DE VOTRE MAJESTE',

SIRE,

Le très-humble, très-obéissant, très-fidel, & très-soumis serviteur, BELLOSTE.



APPROBATION

De Monsieur ANDRY, *Conseiller Lecteur & Professeur Royal, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal des Livres.*

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce manuscrit intitulé *Second Tome du Chirurgien d'Hopital*; je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 2 Aoust 1724.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand

Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT D'HOURY, pere, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un manuſcrit qui a pour titre le *Chirurgien d'Hopital, par M. Belloſte*, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous luy avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date deſd. Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'im-

primer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Gar-

de des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſd. Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné

à Fontainebleau le dixiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-quatre, & de notre Regne le dixiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

Signé, NOBLET.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 71, *fol.* 63, *conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 22 *Septembre* 1724.

BRUNET, *Syndic.*



mon premier Ouvrage imprimé pour la premiere fois l'an 1695, j'ai crû à propos de les avertir de la liaiſon que celui-ci doit avoir avec l'autre ; que le premier tirera un nouveau luſtre de ce que nous expoſons dans celui-ci, & que ce ſecond tire ſon origine du premier, & que ce n'eſt proprement qu'une ſuite qui le perfectionne ; quoique ſans ce ſecours il a été aſſez heureux pour avoir une approbation univerſelle, & pour avoir été traduit dans toutes les Langues de l'Europe.

Il eſt bon de ſçavoir auſſi que la Traduction Italienne, faite par le très-illuſtre M. Sancaſani, Conſeiller & premier Médecin de S. A. S. Mgr le Duc de Guaſtale, a révolté quelques eſprits entêtez des vieilles maximes, & qui ont écrit contre cette nouvelle méthode.

La Chirurgie leur a quelque

obligation, leurs ténebres ont illuminé mon imagination, ils m'ont comme arraché des raisons & des preuves qui pourront faire quelques progrès ; ces choses m'ont remis la plume à la main : je me suis crû obligé de défendre mon zélé Traducteur que l'on attaquoit indirectement, en répondant aux doutes & aux objections, & en combattant par des raisons & des expériences de pratique, les fausses maximes de l'Antiquité.

Ce qui me surprit dans cette dispute, ce fut de voir toutes mes Lettres traduites & imprimées, par les soins de mon très-éclairé Traducteur, malgré leur stile dur, laconique, serré, & sans artifice.

Cependant elles furent bien reçûes par quantité de très-bons Professeurs très-éclairez, dont le nombre est grand en Italie : il y a plusieurs Piéces qui sont entre les mains de mon Traducteur, des-

quelles je n'ai aucune copie : il y en a quelques unes ici qui ſont imprimées en Italien ; je les ai ſeulement repaſſées, polies & augmentées : mais comme la Langue Italienne n'eſt pas trop commune en France, j'ai crû obliger le public en les donnant dans ma Langue naturelle, qui eſt la mere nourrice de mon premier Ouvrage.

L'on ſçaura auſſi que j'ai été aſſez heureux pour m'être rencontré de moi-même avec le fameux Céſar Magati, & l'avoir enſuite réſuſcité, après avoir été éclipſé plus d'un ſiécle.

Voilà donc un petit miracle que mon premier Ouvrage a fait : dans celui-ci l'on verra des autres miracles de l'Art, des yeux entiérement perdus, réparez par la vertu d'une opération ; pluſieurs maux extrêmes & mortels, traitez ſuivant des maximes mal fondées, terminez heureuſement avec dou-

ceur & promptitude : c'eſt ce que l'on verra ſi l'on ſe donne la peine de lire cet Ouvrage, & que l'on éprouvera ſi l'on veut bien le pratiquer. La réſurrection de Magatus eſt dûe au hazard : l'heureux ſuccès de notre opération pour les maladies des yeux, n'eſt point de mon invention ; j'ai ſeulement l'avantage de l'avoir miſe en lumiere par pluſieurs occaſions favorables, n'ayant vû en ma vie qu'un ſeul homme qui l'ait miſe en pratique avant moi.

Le Mercure dont je publie ici les vertus, eſt un miracle de la nature, & parmi les remedes, le plus rare préſent de la Providence.

Le hazard a plus contribué à me le faire connoître, que tout ce que j'ai vû de Maîtres qui l'ont employé, & que tout ce que j'ai lû d'Auteurs qui en ont traité.

C'eſt, je l'avoue, ſans raiſonner que j'ai commencé à m'en ſervir ;

les premiers ſuccès m'ont enhardi ; j'ai ſuivi hardiment & fait expérience ſur expérience ; les poſtes que j'ai occupez enſuite, m'ont fourni des occaſions avantageuſes ; des maladies chroniques invétérées, & que l'on regardoit comme incurables, ont été terminées heureuſement par le Mercure crud ; je lui ai trouvé un frain qui l'arrête, je veux dire, qui l'empêche de ſe ſublimer ; je ne laiſſe pas de croire que ſans ce frain, la chaleur du corps n'a pas aſſez de force pour ſublimer le Mercure. Je l'ai mêlé avec des purgatifs légers, qui déterminent une partie de ſon action par les ſelles ; j'ai vû qu'une autre partie ſe communique au ſang, s'unit ſans perdre ſa figure ronde, avec la limphe, qu'il circule avec elle, ne la quitte point qu'il ne l'ait miſe en état de pénétrer partout par ſa ſubtilité & ſa fluidité, de nourrir tout par le

moyen de ſes particules balſamiques, qu'il rétablit dans leur état naturel, quand elles en ſont déchûes, qu'il détruit tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à ſon cours; qu'il eſt ennemi juré de tout ce qui eſt hétérogene, vicieux & malin. Comme à force de l'employer, j'ai connu ſes vertus, & tâché de pénétrer dans la mécanique de ſon action; j'ai négligé de recourir aux Auteurs qui en ont écrit, & j'en ai lû très-peu; je ſçais que quelques-uns le louent, comme M. Lémery, & quelques autres.

Avicenne dit que quelques-uns en boivent ſans incommodité, & l'ordonne pour la teigne des enfans. Planiſcampy donne au Mercure plus de qualité qu'au Gayac. Marianus Sanctus en ordonne trois livres dans le *Miſerere*. Antonius Muſa & Meſué le conſeillent pour les vers & pour la

galle. M. le Duc, Médecin, qui a fait le voyage du Levant, dit que les femmes à Smirne qui veulent devenir grasses, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud; il se mocque de ceux qui le croyent un poison: car, dit-il, les ouvriers d'une certaine mine de Mercure avoient pris la coutume d'en avaler quelques livres en quittant le travail, étant chez eux le vuidoient & le vendoient; laquelle chose ayant été découverte, on les faisoit rester après avoir quitté le travail, quelques heures enfermez dans une chambre: ainsi ce qu'ils avoient avalé étoit obligé de sortir, ne pouvant le retenir longtems dans le corps. Les uns le croyent chaud, les autres froid.

Cependant s'il adoucit le sang, s'il appaise les douleurs les plus aigues, & le tumulte des esprits, & dans le volutus, & dans une quantité d'autres maux, & s'il engraif-

ſe, comme l'on n'en peut point douter, toutes ces choſes marquent qu'il eſt plutôt froid que chaud, ou du moins qu'il eſt tempéré entre l'un & l'autre.

Qu'il ſoit chaud ou froid, je m'arrête aux effets, & non aux qualitez : que l'on le loue, que l'on le blâme, cela ne diminue rien de ſa bonté; c'eſt une choſe de fait, que rien dans la nature n'eſt capable de faire, dans preſque tous les maux, des effets ſi ſurprenans & ſi ſalutaires. Cependant beaucoup de gens le décrient : il eſt bon, ce dit-on, mais il eſt dangereux : c'eſt en dire du bien & du mal, inſinuer la crainte & le doute, & priver par ce moyen bien des affligez du prompt ſecours qu'ils pourroient tirer de ſon uſage, & qui languiſſent & ſouvent périſſent chargez de maux & de remedes inutiles.

Comme l'expérience eſt la plus

forte des preuves, j'ai crû à propos de donner ici la relation de quelques cures faites en différens tems, ſur différens ſujets & ſur différentes maladies : ſi j'avois à écrire toutes celles que j'ai faites depuis quarante-trois ans que je me ſers de ce Mercure, un gros volume auroit peine à les contenir. J'ai ſuivi dans ce Traité la même méthode que j'ai obſervée dans mon premier Ouvrage, où j'ai mis à la ſuite de chaque cure des playes, une obſervation en forme de réfléxion ; j'ai mis auſſi à celle-ci un raiſonnement à chaque expérience, pour faire voir ce que j'ai conçû de la mécanique de ce Remede.

L'an 1681, étant à Turin, un jeune Abbé me fit confidence qu'après un acte impur il avoit été attaqué de quelques maux vénériens, dont il avoit été mal traité ; que depuis quelques mois il étoit

affligé de douleurs nocturnes en plusieurs parties du corps, & d'un ulcere au nez qu'il me fit voir; que la situation de ses affaires & la saison ne lui permettoient pas de se faire traiter; que même il lui importoit beaucoup que personne ne pût s'appercevoir qu'il eût une telle maladie; qu'il me prioit très-fort de lui chercher quelque remede qu'il pût prendre en cachette, pour empêcher le progrès du mal; que le Printems il iroit se faire traiter à Paris.

Le Mercure alors ne m'étoit que superficiellement connu; je ne laissai pas de lui former à ma mode une masse de pilules purgatives, & je lui en fis prendre de deux jours l'un, le soir en se couchant.

Il n'en eut pas pris plus de cinq prises, qu'il me dit que ses douleurs avoient diminué, & que son ulcere alloit mieux.

Enfin, vers la onze ou douziéme prise, il se trouva entiérement guéri, avec autant de surprise pour lui que pour moi, qui ne lui donnois ce remede que comme un palliatif.

Je ne laissai pas de lui en faire prendre encore quelques prises, pour assurer la guérison; & c'est la pure vérité qu'il n'a depuis ressenti la moindre incommodité.

Quand on fera réfléxion que le Mercure est le seul & unique remede qui peut détruire le virus vénérien, l'on ne sera pas surpris qu'il ait produit cet effet dans le cas dont il est ici question : mais l'on a lieu d'admirer qu'il ait pû agir si salutairement, sans avoir causé au malade ni trouble ni agitation; qu'il ne l'ait privé ni du repos ni des alimens ordinaires; qu'il n'ait jamais pendant la cure gardé ni la chambre ni le lit; qu'il n'ait enfin rien changé dans sa maniere

de vivre, & que perſonne ne ſe ſoit apperçû qu'il ait été traité : c'eſt ce qu'il y a de ſingulier.

C'eſt la premiere cure que j'aie faite de cette maniere, étant Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon, & d'où j'en ai traité quantité avec ce ſimple remede, qui ont eu un pareil ſuccès. En l'an 1694, Monſieur le Maréchal de Catinat m'envoya à Oulx pluſieurs Officiers ſubalternes attaquez des mêmes maux, qui n'ont pris d'autre remede, & qui ſont retournez à l'Armée ſix ſemaines après, gras, frais, & bien guéris, n'ayant obſervé d'autre régle. Je n'entre point dans le détail pour éviter une prolixité ennuyante, ne voulant marquer qu'une cure de chaque eſpece, ſi quelque circonſtance particuliere ne m'y oblige.

L'année enſuite 1682, Monſieur le Comte de S. George, Ecuyer de

Madame Royale, & Capitaine au Régiment des Gardes, me fit voir le Caporal de sa Compagnie, à qui il étoit survenu depuis deux ans une tumeur schirreuse, qui étoit alors grosse comme la tête, & lui occupoit toute la cuisse droite, ce qui l'obligeoit à marcher avec bien de la peine avec deux bequilles : les plus accréditez Chirurgiens de Turin lui avoient fait quantité de remedes sans aucun fruit ; je me résolus de lui donner par hazard du même Mercure, au bout de 18 à 20 jours la tumeur s'amolit & vint à supuration ; je l'ouvris, il en sortit plus de 7 à 8 livres de pus & de limphe, & en un mois il fut entiérement guéri, quitta ses bequilles, & marcha avec toute liberté.

Cette deuxiéme cure me fit estimer ce remede ; mais les mouvemens que je fus obligé de faire peu après, ne me fournirent pas des

occasions pour m'en servir, aussi fréquemment que j'aurois voulu : d'ailleurs mon âge ne me donnoit pas assez de crédit pour m'en servir où je le croyois propre ; il me fallut attendre un tems plus favorable.

L'an 1687, étant Chirurgien Major de l'Hopital de Luserne, dans la premiere guerre des Barbets, je m'en servis avec succès dans plusieurs Tumeurs dures & schirreuses : je trouvai que celles qui étoient d'une médiocre grosseur & peu invétérées, se dissipoient à vûe d'œil sans supurer ; que les grosses & anciennes venoient à supuration : ce qui me fit juger que quoique dures, anciennes & indolentes, elles n'étoient pas privées du commerce des liqueurs.

Pour expliquer mécaniquement l'effet que le Mercure peut produire sur les tumeurs, il faut

considérer que la matiere qui forme les ſchirres, & toutes les autres tumeurs qui ſont faites par congeſtion, auſſi-bien que les obſtructions de toutes les parties du corps, ne peut ſe mettre en mouvement d'elle-même, quand elle eſt une fois accumulée & arrêtée malgré le reſſort des parties; il faut quelque choſe qui l'ébranle, la ſubtiliſe, la fonde, & en diviſe l'unité.

Pour accomplir toutes ces choſes, il faut exciter aux fluides qui circulent dans les tumeurs comme dans toutes les parties du corps, un mouvement rapide, capable de déranger, détacher, & mettre en mouvement ce qui étoit fixe & en repos: c'eſt ce ſeul Mercure qui peut remplir toutes ces indications, en ſe joignant comme il fait à la limphe; il ſuit ſon mouvement, & il l'accompagne partout.

Ces petits globules qui ſédui-

ſent à l'infini, & roulent avec elle ſans la quitter.

Leurs figures rondes font effort contre les obſtacles qu'elles trouvent dans leurs routes, ſans pouvoir être arrêtez, engagez, ou acrochez; elles gliſſent, elles heurtent, frotent, ébranlent, & mettent en mouvement les particules des matieres qui s'étoient unies, colées, acrochées & coagulées dans les parties ou dans les glandes, contre les loix de la nature; elles les rendent fluides, les réduiſent en pus, ou les entraînent avec eux, pour les chaſſer hors du corps par la voye de la tranſpiration, par les ſelles, ou les urines.

C'eſt par cette mécanique que les tumeurs contre nature, les obſtructions des viſceres & des autres parties du corps ſont détruites, en rétabliſſant le cours libre des fluides ſi néceſſaire à la vie, &

à la conſervation de la ſanté ; c'eſt ainſi que je conçois les deux opérations du Mercure ſur les coagulations, qui eſt d'abſorber & de diſſoudre : termes du Sage, dont la manœuvre a toute un autre explication, que nous tâcherons d'éclaircir à la ſuite.

En 1691, étant Chirurgien Major de l'Hopital de Briançon, l'on me fit voir une jeune femme à qui étoit ſervenu, il y avoit deux ans, une tumeur à la joue droite, qui ayant ſupuré, fut panſée avec une tente qui lui laiſſa une fiſtule, & peu à peu la machoire inférieure ſe trouva ſi fort engagée, qu'elle avoit perdu ſon mouvement, tellement que la bouche de la malade étoit preſque fermée, & ne vivoit que de bouillon ou de choſes très-liquides ; l'on avoit, me dit-on, employé pluſieurs remedes ſans aucun fruit.

Je lui fis rouler de très-petites

pilules, & lui en fis prendre de deux jours l'un pendant un mois, au bout duquel la joue ſe débrida, la bouche s'ouvrit, & la fiſtule ſe trouva tout-à-fait guérie, ce qui cauſa à la malade beaucoup de joye & d'étonnement : cette cure me ſurprit, & m'obligea d'en donner enſuite dans pluſieurs maladies chroniques, qui avoient réſiſté à tous les remedes d'uſage, & qui furent terminées heureuſement.

La plupart des fiſtules qui ſurviennent aux playes & aux abſcès, ſont l'ouvrage des tentes, qui en reployant les fibres du canal où l'on les introduit, par le fréquent frotement & la continuelle compreſſion, s'uniſſent, ſe colent les uns ſur les autres, & il ſe forme ce que l'on appelle *calloſité.*

Comme il y a dans toutes les parties du corps une multitude de petits vaiſſeaux qui portent & charient la limphe & les autres ſucs;

les orifices de ces petits tuyaux qui ſont contenus dans toute l'étendue de la calloſité, & qui viennent aboutir & s'appuyer ſur ce volume de fibres reployées, couchées & colées, la limphe qui ſe trouve chargée de Mercure, ſes particules rondes venant fraper & heurter contre ces fibres, les ébranlent, les décollent, les détachent, & les relevent; le ſuc nourricier ſe répand entre ces mêmes fibres relevées, les réunit, & leur redonne leur premiere forme. Il me ſemble que l'on ne peut expliquer autrement l'effet que le Mercure produit ſur les calloſitez des fiſtules, que par le choc & l'ébranlement qu'il cauſe aux fibres couchées, reployées, & colées enſemble. Dans ce cas il faut ôter la tente; ceux qui veulent que ſa vertu conſiſte à ſe charger des acides, ne pourront trouver dequoi l'occuper dans ce cas: il n'eſt point ici

queſtion d'abſorber des acides où il n'y en a point. L'on me dira qu'il a diſſout la calloſité ; mais je je demande que l'on m'en explique la mécanique : car il eſt apparemment vrai qu'il doit agir ici comme dans les embarras, tumeurs & obſtructions, qu'il n'a qu'une mécanique qui puiſſe ſatisfaire à une multitude de cas différens.

Après la Paix faite l'an 1696, j'eus l'honneur d'être demandé pour remplir la place de l'illuſtre M. Thouvenot, qui étoit de ſon vivant premier Chirurgien de Madame Royale : à mon arrivée à Turin, je vis une pauvre fille mandiante ſur les dégrez de l'Egliſe de S. Jean, d'un lieu nommé *Cornié*, qui faiſoit horreur à voir par les ſcrophules ouvertes de ſa face & du ſternum ; elle avoit outre cela, le col farci de glandes, & les pieds & les mains tout difformes.

Je la fis venir chez moi, & l'engageai de prendre de deux jours l'un une priſe de notre Mercure; & pour l'obliger de prendre ce remede en ma préſence, je donnai ordre qu'on lui donnât en même tems une ſoupe.

Cela fut éxécuté ſix mois de ſuite, au bout duquel tems elle ſe trouva entiérement guérie; tellement qu'elle ſe maria, eut des enfans, reſta veuve, & s'eſt remariée, malgré la difformité que lui ont laiſſé ſes cicatrices: elle eſt actuellement vivante, tout Turin la connoît, & je lui fis tenir au Batême le premier enfant que Dieu m'a donné.

Les ſcrophules ſont des maladies d'une très-difficile curation, peu de remedes ont priſe ſur la matiere qui les cauſe; elles ſont communes à certains climats & certaines nations, & ſouvent les triſtes héritages des déſordres de

nos ancêtres ; la ſource eſt dans le ſang, le ſiége dans les glandes & dans les articulations ; elles ſont rebelles aux remedes par rapport à leur froideur ; la tenacité de l'humeur eſt à l'acide qui l'épaiſſit.

L'on eſt convenu il y a longtems que le ſeul Mercure eſt capable de conduire ces maladies à une parfaite guériſon, ſoit en procurant une fonte, une diſſolution, & un mouvement aux liqueurs, ou en détruiſant les acides & les fermens vicieux qui cauſent les coagulations de la limphe, & faiſant couler les eſprits & la chaleur dans les membres affligez ; c'eſt enfin le ſeul remede de la Médecine, qui peut remplir toutes ces indications.

L'acide qui cauſe ces coagulations froides, eſt le plus difficile à détruire ; le Mercure par ſes roulemens a peu de priſe ſur ces ma-

tieres molles & glutineuſes ; c'eſt par cette raiſon qu'il ſe paſſe un tems aſſez conſidérable avant qu'il ait pû cauſer un dérangement qui le mette en état de rompre ou émouſſer la pointe des acides qui cauſent cette coagulation : il le fait cependant ſans contredit ; car en circulant avec la limphe dans les articulations & dans les glandes ſcrophuleuſes, il détruit peu à peu les embarras & les obſtructions qui s'oppoſoient au cours des liqueurs. Ces cures ſont douces & longues ; la ſalivation eſt plus prompte, plus laborieuſe, & plus périlleuſe.

Environ un an apres je traitai M. Dufaure, François de nation, marié & établi à Turin, connu de toute la Ville, d'une tumeur qui lui étoit ſurvenue au foye il y avoit plus de deux ans, pour laquelle maladie il avoit conſulté pluſieurs Univerſitez ; tous les re-

medes

medes qui lui furent inutiles.

Cette tumeur étoit plus grosse que le poing, très-douloureuse, poussant extérieurement une éminence qui marquoit son étendue; il avoit un pouls très-déréglé; il tomboit souvent dans des sincopes; il avoit un dégoût, une insomnie, & une agitation universelle.

Je lui proposai l'usage de mon remede comme un dissolvant très-propre à dissoudre cette tumeur; je voulus joindre à ce remede un vin calibé pour son usage, où j'avois joint les *Capilli Veneris*; il se servit un mois de ces choses, & se trouva entiérement guéri.

Cette tumeur étoit schireuse, mais cependant douloureuse, peut-être par la compression qu'elle causoit aux parties adhérentes; je n'ai donc aucune remarque particuliere à faire sur cette maladie; il y a 24 à 25 ans qu'elle

a été guérie, ſans qu'il y ait rien paru depuis, le malade étant actuellement vivant & en parfaite ſanté.

Madame Servant, Couturiere de Madame Royale, ma voiſine & bonne amie, fut affligée en 1703 d'une tumeur au ſein, qui en peu de tems fit un progrès conſidérable par ſon volume, par la douleur, & par ſa dureté, courant directement au carcinome.

Elle prit du même remede, & en un mois elle fut entiérement guérie, ſans avoir reſſenti depuis ce tems la moindre douleur à la partie. Avec ce même remede j'en ai guéri un très-grand nombre à la Cour & à la Ville, & récemment une Dame du premier rang, que le reſpect m'empêche de nommer, quoiqu'elle n'ait pas fait un ſecret de ſa guériſon. Cependant ſi ces maux ſont invétérez, ou il n'y faut rien faire, ou il faut les

amputer : elles ont toujours passé pour des maladies d'une très-difficile curation, & même incurables quand elles sont ulcérées ; elles sont cruelles par leurs douleurs, & très-insuportables par leur puanteur ; il n'y a que le mercure crud pris par la bouche, qui par ses frottemens puisse émousser les pointes des acides qui déchirent les chairs de ces parties affligées ; & quand même la guérison ne pourroit se faire, rien n'est plus propre pour calmer la douleur, empêcher le progrès, & s'opposer à la pourriture & à la mauvaise odeur ; c'est ce que j'ai fait quelquefois dans ces tristes conjonctures.

Quand notre Cour fut à la conduite de la Reine d'Espagne jusqu'au Bourg de Cony, l'an 1702, je fus attaqué au retour dans la Ville de Fousan, d'un accident de gravelle qui pensa terminer mes

jours ; je rendis dans le bain que l'on m'ordonna, des petites pierres & du gravier avec des douleurs très-grandes, en urinant du sang tout clair.

L'on m'apporta à Turin, & M. Fonsage de ce tems-là premier Médecin de Madame Royale, me fit des remedes pendant trois mois, au bout duquel tems je retombai dans le même cas, & rendis encore des pierres & du gravier avec de très-fortes douleurs.

Je fis alors, mais un peu tard, mes réfléxions sur mon dissolvant, croyant qu'en rendant la limphe épaissie dans laquelle les sables se trouvoient engagez, ce qui formoit de petits pelotons en forme de pierre, qui rend toujours cette humeur fluide, cet assemblage ne se pouvoit faire ; & que s'il se trouvoit qu'il y en eût encore de formez, que l'effet de notre Mercure seroit suffisant pour les détruire :

je pris de ce remede, tous mes accidens cesserent, je me trouvai guéri, depuis ce tems-là je n'en ai jamais ressenti la moindre incommodité. Il est vrai que de fois à autre je prens quelque prise de ce même remede, ce qui m'a garanti, à ce que je crois, d'une rechute.

Je suis le premier sur lequel j'ai employé ce remede pour une semblable maladie, mais je ne suis pas le dernier; j'en ai donné depuis à plusieurs personnes qui avoient de semblables maux, avec un très-heureux succès. Il n'est pas moins utile dans les rétentions d'urine causées par des viscositez & des glaires: M. le Baron de la Chainaye Nisar en a fait une très-heureuse expérience; il y avoit quatre ans qu'il ne pouvoit uriner sans ressentir des douleurs vives, & avec de grands efforts; il s'est servi de ce remede, en très-peu de

tems il a uriné à plein canal, ſans peine & ſans douleur : il a regardé ce ſalutaire effet comme un prodige, vû qu'il avoit employé une très-grande quantité de remedes inutilement ; il s'en eſt retourné chez lui très-content, & muni d'une bonne proviſion de ces pilules, & cela l'Automne de l'année 1723. M. le Chevalier de Morette ayant paſſé cinq jours ſans uriner, malgré l'aſſiſtance de notre très-cher M. Cicognini, & de deux autres très-fameux Médecins ; ce premier préférant le bien de ſon malade au qu'en dira-t-on, me fit demander pour lui donner ce remede ; il urina le même jour.

J'ai un cas tout récent de la même nature, à qui l'on a fait le même remede, & qui a eu un pareil ſuccès. Mais toutes ces relations me porteroient trop loin ; je les ſupprime & pluſieurs autres,

quoique le nombre des malades guéris ont leur mérite pour persuader ; car une ſeule cure peut être imputée au hazard.

Le Mercure crud convient donc à la gravelle, la chaſſe, & empêche la formation de la pierre en détruiſant la viſcoſité de la limphe qui lie les parties tartareuſes du ſang.

Les viſcoſitez produiſent à peu près les mêmes accidens que la pierre ; ſi elles ne cauſent pas tant de douleur, elles ne laiſſent pas de ſupprimer ſouvent les urines, en s'engageant dans les tuyaux qui la charient, & qui ſont deſtinez à la conduire dans la veſſie ; dans ce cas comme dans pluſieurs autres, il faut que le Mercure par ſa rondeur & ſon mouvement briſe, diviſe, écarte, & par conſéquent ſubtiliſe & détruiſe la coagulation de la limphe, & cela très-promptement ; ſes chocs & ſes roulemens

ufant les pointes des acides, font quitter prife à ce qu'ils avoient acroché ; ainfi tout fe divife & reprend fa figure naturelle.

Madame Compagnole, Hôteffe de la Femme fans tête, une des plus fameufes Auberges de Turin, eft fujette à une cruelle colique ; il y a trois ans que cette maladie l'a mife aux abois ; en 1722 elle fut furprife du même mal au milieu de la nuit ; comme nous fommes voifins, elle me fit demander ; je la trouvai dans un état à faire pitié : je lui fis avaler une double dofe de notre Mercure, peu à peu fes cruelles douleurs cefferent, elle rendit dans le refte de la nuit un grand feau tout plein d'excrémens & d'eau, le jour enfuite elle vuida encore par l'anus un autre feau d'eau, & elle fut tout-à-fait quitte de fa maladie, ce qui la furprit agréablement ; car dans l'autre qu'elle avoit eue

ci-devant, elle passa un mois dans les douleurs & dans les remedes; & dans celle-ci peu de momens après avoir avalé le remede, les douleurs cesserent.

La prodigieuse évacuation qui se fit très-promptement fut l'ouvrage des purgatifs, mais le Mercure n'a pas laissé d'y contribuer en brisant & rendant les humeurs plus fluides & plus coulantes. Cette femme avoit tout le bas-ventre farci d'humeurs visqueuses & acides, qui lui causoient une tension & une irritation aux intestins & à tout le bas-ventre, le mouvement péristaltique des intestins étoit ralenti & dépravé; rien ne pouvoit mieux le rétablir que le roulement du Mercure, qui en même tems détruisant les pointes des acides qui causoient les mouvemens convulsifs de ces parties, la crispation des fibres circulaires étant cessée, il est naturel que toutes les ma-

tieres retenues dans cette capacité ayent dû prendre la route de l'anus, & ayent ſuivi le Mercure, qui par ſon propre poids cherche toujours à ſe précipiter en bas.

Le Mercure étant dans le ventricule, ſe mêle & ſe confond avec ce qui s'y trouve ; les veines lactées pompent ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus diſpoſé à entrer dans leurs pores ; ce qu'il y a de plus volatil dans le Mercure eſt enlevé, dévoré par les veines, & eſt porté dans le ſang qui le rend fluide, & plus coulant & plus doux ; ce qui reſte dans la maſſe des matieres plus craſſes qui ſont dans le ventricule, ſuit la route des purgatifs ; & s'il ſe trouve des embaras, des viſcoſitez & des acides dans les inteſtins, il les ouvre, ſubtiliſe les matieres, ruine le picquant & le crochu des acides, & entraîne tout ce qui eſt vicieux & inutile

par les selles, sans toucher à ce qui est bon & nécessaire : ce qui prouve cette vérité, c'est que ces grandes & prodigieuses évacuations n'ont laissé à la malade ni agitation ni foiblesse.

L'an 1710 un nommé M. de la Pierre, gouverneur d'un Seigneur Allemand qui étoit à l'Académie, dont le nom a échapé à ma mémoire, avoit une galle invétérée, à qui tous les remedes qu'il avoit faits en France & en Hollande lui avoient été inutiles ; je lui fis prendre de notre Mercure, & sans autre remede en trois semaines il fut entiérement guéri : il partit d'ici très-content, & l'année ensuite il m'écrivit de la Haye pour en avoir, un de ses amis ayant la même maladie. M. Carret fort de mes amis, Commissaire des Guerres dans les Armées & Hopitaux de France, qui de mon tems avoit eu la régie de l'Hopi-

pital d'Oulx, pendant que j'étois Chirurgien Major du même Hopital, se trouvant à Valence sur le Pô en 1710, fut affligé d'une dartre très-difforme, très-rouge, & élevée d'un travers de doigt, qui lui occupoit la moitié du visage.

L'on lui proposa plusieurs remedes qu'il ne voulut pas faire, disant : « Je vais dans peu à Turin, « où j'ai mon ami Belloste qui a « un remede qui me guérira.

Il ne tarda pas d'y venir : je lui fis prendre de notre Mercure ; ce qu'il y a de particulier, c'est que dès la premiere prise il m'assura qu'il alloit mieux ; à la seconde, la diminution étoit apparente ; enfin à la quatriéme, il n'y avoit presque plus rien : il en prit cependant quelques autres ; mais il est très-véritable qu'à la cinquiéme, il ne resta aucun vestige ni aucune marque de cette difforme

maladie ; il eſt à Paris, où il peut rendre témoignage de cette vérité. Il arriva la même choſe & avec la même promptitude à M. le Comte d'Arque Bavarrois, revenant de France, où il avoit été traité de quelque maladie : il fut ſurpris en Savoye de douleurs aux épaules, & d'une quantité de groſſes puſtules qui lui couvroient tout le viſage & qui étoient très-difformes ; il vint loger chez la Campagnole, & cela en l'année 1725. Il envoya prendre le très-ſçavant M. Cicognini pour avoir ſon avis, ſçavoir s'il ſe feroit traiter à Turin, ou s'il retourneroit en France pour ſe faire guérir. Notre judicieux Médecin lui conſeilla de m'envoyer prendre pour lui donner un remede de ma compoſition, qu'il croyoit ſuffiſant pour le tirer de cet embaras, ce qui fut fait : il prit de notre Mercure ; & dès la deuxiéme priſe, il s'apper-

çut que ses douleurs étoient moindres, & ses pustules flétries; & à la quatriéme, tout disparut, au grand étonnement de ce Seigneur, qui regarda cela comme un prodige; il ne laissa pas d'en prendre ensuite quelque prise, & en fit sa provision à son départ.

La promptitude avec laquelle le Mercure fit disparoître la difformité de cette dartre avec tumeur, est une preuve incontestable de son union avec la limphe; il fait dans les dartres, dans la galle, & dans les boutons du visage & des autres parties du corps, la même manœuvre qu'il fait dans les tumeurs schirreuses, scrophuleuses, carcinomateuses, loupes, &c. Il détruit les embaras des glandes, en ruinant les acides qui les avoient causées; & comme la limphe le porte & le charie jusqu'aux porositez de la peau, ses parties volatiles s'échapent avec

rapidité, par l'insensible transpiration; elles frotent contre les acides qui se trouvoient engagez dans les porositez, les usent & les entraînent avec elles; & ainsi les mammelons fibreux qui étoient engagez & bouchez reprennent leurs figures, leurs ressorts & leurs usages, la peau se nettoye, les pores se r'ouvrent, & la transpiration se rétablit.

Quoique les maladies dont nous traitons ici-dessus, ayent eu des différens accidens, c'est toujours une même cause qui les produit; les préparations de ce Mercure doux, l'Æthiops minéral, la poudre d'Algarot, conviennent extérieurement; pour lors ce Mercure lie, embarasse, & se charge des acides, ouvre la peau, & procure la guérison: mais le flux de bouche est à craindre, si les acides mêlez & engagez avec le Mercure, viennent à rentrer dans le commerce

des fluides ; c'eſt ce qui me fait dire que l'uſage du Mercure crud pris par la bouche, fait plus d'effet, eſt plus ſûr & plus prompt.

L'an 1719, le fils de mon Aide-Major de l'Hopital de Briançon, me fut envoyé à Turin chargé d'une lépre univerſelle, la tête dans un état déplorable, & tout le corps plein d'écailles blanches ; je le fis voir en cet état à quelques-uns de mes confreres, dont M. Calcan, Maître Chirurgien collégié, & préſentement Syndic, pendant que je ſuis Prieur du College nouveau établi par le Roy, étoit du nombre.

Je le tins chez moi, le fis manger à ma table ſans aucune diſtinction, il ne garda ni la chambre ni le lit ; je lui fis prendre deux jours l'un, le ſoir en ſe couchant ou en ſoupant une priſe de notre Mercure, & ſix ſemaines après je le fis voir aux mêmes Chirurgiens,

la tête & le col nets comme une perle, & entiérement guéri, n'ayant pas paſſé un jour ſans aller à la promenade, & à courir toute la Ville.

La lépre & la vérole ſont ſœurs, engendrées d'un même pere, ſuivant l'opinion des Sçavans ; le Mercure a toujours paſſé pour le remede ſpécifique de ces maladies, depuis que l'on les connoît, & depuis que l'on s'en ſert ; il a, il eſt vrai, ſur ces fermens un pouvoir abſolu ; plus ils font paroître de rage pour affliger les hommes, plus il montre de vigueur & de force pour les détruire ; ce ſont des hydres que cet Hercule ſe plaît à terraſſer ; la mécanique de ſon action ſur ces virus n'a pas beſoin d'être expliquée ; elle eſt connue, elle eſt viſible, & ne peut être conteſtée : c'eſt le premier lépreu qui eſt tombé entre mes mains ; cette maladie ſi formidable cede

au Mercure bien préparé & bien mélangé, comme à la plus ſimple des maladies.

L'an 1721 j'eus commiſſion de Madame Royale d'aller à la Ville d'Equiere, voir de ſa part Madame la Comteſſe Buſquet, détenue au lit depuis quatre mois par une cruelle ſciatique ſi douloureuſe, qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement ſans reſſentir des douleurs mortelles, malgré les ſoins & la grande capacité de M. Gofe ſon Médecin : comme cette Dame qui eſt des plus puiſſantes, étoit obligée de rendre les excrémens dans le lit, l'on appréhendoit avec raiſon une mortification aux parties poſtérieures ; ce qui fit que ſans perdre de tems je propoſai à M. ſon Médecin l'uſage de notre Mercure, ce qu'il accepta très-cordialement.

Elle n'en eut pas pris plus de trois priſes, que ſes cruelles dou-

leurs cesserent, & à la quatriéme elle n'en ressentit plus; à la septiéme elle sortit du lit & commença à marcher. La quantité de pituite que ce remede fit sortir durant les premieres prises, causa une surprise & à la malade & au Médecin; à la malade, en ce qu'à mesure que ces évacuations se faisoient, elle sentoit un soulagement considérable, & un dégagement de toute la partie affligée, sans perdre rien de ses forces; au contraire plus l'évacuation étoit grande, plus elle ressentoit de vigueur. M. son Médecin regardoit ces effets salutaires comme un enchantement, ce qui l'obligea à m'en écrire sa surprise dans des termes pleins d'estime & de bonté. Cette Lettre fut lûe à Madame Royale par le très-aimable M. Cicognini, qui se trouva lui-même charmé de l'effet si prompt & si salutaire de ce simple remede, & des

expreſſions tendres & obligeantes du Médecin de la malade.

La Goutte naiſſante, le Rhumatiſme, la Sciatique, & toutes les autres maladies de cette nature, ſont guéries par l'uſage du mercure crud pris par la bouche, comme l'expérience nous l'a fait voir dans une multitude d'occaſions; elles ſont toutes d'une même nature, quoiqu'elles ayent différens noms, & qu'elles occupent ou affligent différentes parties; comme c'eſt la même cauſe, c'eſt auſſi un même remede qui les guérit, & tout cela par la même mécanique qui nous jette toujours dans le même raiſonnement du choc, du frotement, de l'ébranlement, du délogement, & de la ruine des pointes crochues des acides.

La promptitude avec laquelle le Mercure agit ſur ces petits corps, à mon ſens ne peut être expliqué autrement, puiſque rien

ne ſe communique ſi promptement dans le ſang ; ainſi il eſt porté en très-peu de tems aux parties affligées, & par pluſieurs repriſes dans un jour naturel ; c'eſt par cette raiſon que ce qu'il a commencé par les premiers frotemens, il l'acheve par ceux qui ſuivent : il eſt vrai qu'il s'en diſſipe par la tranſpiration, & qu'il en ſort par les ſelles avec les excrémens ; mais l'on en redonne d'autre par repriſe, qui fait que cette premiere manœuvre eſt continuée ſans interruption, ce qui fait que les acides qui ont occupé les pores des membranes, comme il arrive dans la Sciatique & dans les Rhumatiſmes, ſont facilement & promptement délogez & ruinez, leurs pointes étant hériſſées & non engagées dans aucune matiere qui les couvre, ni qui les défende des attaques que les petits globules du Mercure leur portent ſans au-

cune interruption, quand le ſuc nourricier qui eſt chargé du Mercure qui l'accompagne partout, vient ſe communiquer aux membranes affligées, pénétrées, & comme lardées de ces petits corps pointus, crochus, & tranchans; les petites particules rondes & ſubtiles du Mercure s'épanouiſſent ſur les membranes, & roulans comme autant de petites perles très-fines, & cependant aſſez ſolides pour heurter, uſer, & détruire les foibles pointes des acides, & enſuite ils ſont repompez par les veines. Je n'ai pû me faire une autre idée de la promptitude avec laquelle les maladies dont j'ai parlé ci-deſſus, ont été terminées; ceux qui ſont plus éclairez que moi pourront peut-être leur donner une explication plus ſçavante & mieux raiſonnée.

La femme de M. Reſſant, Mar-

chand Libraire à Turin, âgée de 33 ans, fut envoyée de Briançon à ſon mari, au mois de Novembre de l'année 1723, chargée d'une multitude de maux qui avoient été traitez durant quatre ans ſans aucun fruit, par les plus habiles Médecins du Briançonnois; elle avoit entr'autres une petite fiévre, une difficulté de reſpirer, douleur à la région du ventricule, l'haleine très-mauvaiſe, méchante couleur, & la cuiſſe & jambe droite d'une groſſeur monſtrueuſe; pour laquelle derniere maladie, l'on lui avoit fait prendre pluſieurs ſortes d'Eaux minérales ſans aucun fruit, tant en bains qu'en fomentations, tellement que tous ces maux avoient été jugez incurables. M. ſon époux la voyant dans ce pitoyable état, eut aſſez de confiance en moi pour l'abandonner entiérement à ma ſeule conduite; ce fut avec un

peu de répugnance que je me chargeai de cette maladie chronique.

Cependant ayant connu par un grand nombre d'expériences, que c'eſt dans les cas déſeſpérez que le Mercure ſe plaît à faire connoître ſa force, ſa vertu, & ſa ſupériorité ſur les autres remedes de la Médecine, je n'héſitai point de lui en donner d'abord ſans aucune autre préparation.

Les premieres priſes ont ſoulagé la malade, la plupart des accidens ont ceſſé, le pouls s'eſt remis, la douleur de l'eſtomac & la mauvaiſe odeur ont été ſurmontées, la cuiſſe & la jambe ſont devenues moins douloureuſes, mais elles ont peu diminué; elle en prit ainſi ſeize priſes, que l'on fut obligé d'interrompre par la venue de ſes menſtrues; cela fini, l'on a recommencé à lui en donner peu à peu; & ſans aucune agitation cette formidable coagulation d'humeurs

meurs s'eſt fondue, les liqueurs ſont devenues fluides après avoir pris quarante-deux priſes de ce Mercure, la cuiſſe & la jambe ſe ſont amolies, la fonte de ce prodigieux embaras eſt rentrée pêle-mêle avec le Mercure dans le commerce des liqueurs; enfin dans le mois de Mars de l'année courante 1724, le Mercure fit à cette malade ce qu'il fait après les frictions; il lui excita un flux de bouche, avec cette différence, qu'il fut très-doux, & qu'il ne cauſa qu'une médiocre chaleur à la bouche; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé, quoique j'en aye donné plus de ſix mois de ſuite.

L'on a tout lieu ici d'admirer les ſalutaires effets du Mercure, qui d'une maniere ou d'autre ne peut ſe diſpenſer de détruire tout ce qui afflige le corps.

Il faut remarquer, pour entrer dans la connoiſſance de cette mé-

canique, que dans la maladie de la cuisse & de la jambe il n'y avoit aucun épanchement; la coagulation des liqueurs occupoit seulement les glandes & les vaisseaux extérieurs: la preuve est que, malgré la grosseur de ces parties, la malade ne laissoit pas de marcher, les parties organiques n'étant pas occupées; le poids seul & la douleur causée par la tension étoient les seules choses qui se faisoient sentir.

La fonte s'est donc faite dans les vaisseaux & dans les glandes; il est naturel qu'ayant repris leur fluidité naturelle, ils ayent rentré dans le commerce des fluides, & qu'ils ayent repris la route de la circulation.

Or comme les parties subtiles du Mercure se sont trouvées confondues avec ce qui a été dissout, ils ont élevé ces fluides en haut, les vaisseaux de la gorge se sont

remplis & tendus, & les orifices des canaux ſalivaires ont été forcez, ſe ſont dilatez, & ont donné paſſage à ce qui a voulu ſortir; & alors la cuiſſe & la jambe ont diminué conſidérablement.

Ce ſalutaire flux a duré environ huit jours, & a remis cette femme dans un état de ſanté qui l'a ſurpriſe; comme je la traite actuellement, j'eſpere que dans peu ſa cuiſſe & ſa jambe seront dans leur état naturel.

Si le Mercure crud ſe chargeoit des acides, comme beaucoup de gens l'ont crû, dans la quantité qui avoit cauſé ces conſidérables coagulations, l'on eût vû des délabremens à la bouche, par où la nature les a pouſſez.

Il n'a paru qu'un peu de chaleur; car ceux qui cauſent ces maladies ne ſont ni ſi piquans, ni ſi tranchans, ni ſi corroſifs que les acides vénériens, qui carient les

os & rongent les chairs, ſans qu'ils ſoient mélangez avec aucune autre matiere.

La matiere épaiſſe & viſqueuſe qui ſert de nourriture aux poils, ſe trouvant très-abondante par les embaras qui s'étoient formez dans la peau où ils ſont plantez, les fit croître & groſſir dans toute l'étendue de la cuiſſe & de la jambe, tellement qu'elle en étoit toute couverte & toute noire ; c'eſt ce qui m'a fait regarder la maladie de ces parties, cauſée par une viſcoſité très-gluante qui s'eſt arrêtée dans les vaiſſeaux capillaires de la peau, & dans les glandes cutanées, qui par rapport à leur nombre prodigieux, ont enfin formé un volume ſi conſidérable.

L'on doit donc être perſuadé que le Mercure, tôt ou tard, ſe communique, pénetre, & briſe la liaiſon de ces matieres, qu'il fait quitter priſe aux acides qui les

avoient acrochées; qu'alors ils reprennent leur premiere fluidité.

Si l'on fait un peu d'attention à ce que le Mercure a produit dans une cure, l'on peut juger de ce qu'il doit produire dans toutes les autres, quoique de différente espece, le regardant comme le favori de la nature, qui dans tant de différentes opérations & productions n'a qu'un seul mécanisme: j'ai remarqué aussi par les effets que le Mercure produit sur tant de sujets & de maladies différentes, que c'est toujours la même manœuvre.

Comme dans les opérations surprenantes de la nature, mouvement & figure, la nature est inimitable dans ses ouvrages, de même le Mercure est incomparable dans ses opérations.

J'ai présentement entre les mains des maladies très-épineuses & très-invétérées; je les traite avec

le même remede ; & depuis que je m'en sers, je commence à espérer une issue favorable, quoique depuis plusieurs années l'on ait pour les guérir épuisé tous les moyens qui sont d'usage.

De ces malades il s'en trouve que je ne puis nommer par respect, d'autres qu'il faut taire par discrétion.

Que le Lecteur juge enfin de ce qui se peut faire par ce qui a été fait : les cures que nous avons citées ci-devant ont leur mérite, celles qui suivent auront aussi le leur : cela doit, ce me semble, suffire pour donner une idée des effets admirables de ce remede.

La premiere femme de M. Rousseau, Maître d'Armes du Roy, fut affligée durant près de quatre mois de plusieurs maux en l'année 1702. Elle fut enfin visitée par plusieurs de M^rs nos Médecins ; & après avoir examiné avec

autant d'attention que de capacité les accidens ; car l'on peut d re avec vérité que la Faculté de Médecine de Turin est une des plus célebres de l'Europe : ils jugerent que c'étoit un Solium qui avoit réduit cette Dame dans la consomption, à cause d'un vomissement réglé qui lui survenoit tous les jours, peu après avoir pris ses alimens ; ces M[rs] jugerent à propos de lui donner de notre Mercure, comme le seul remede capable de le détruire.

La premiere prise fit cesser le vomissement, & les autres qui furent au nombre de douze, la rétablirent entiérement.

Il arrive cependant des cas où, malgré toute la capacité de la Médecine, l'on est sujet à se tromper, comme il arriva à la Tresseuse de mon Perruquier M. de la Touche, âgée de 15 à 16 ans en 1712, laquelle fut traitée durant plus de

trois ſemaines par ſaignées, purgations, & autres remedes & opérations, le tout avec ſi peu de fruit, qu'il ſurvint à la malade un hocquet ſi violent & ſi fréquent, qu'il lui étoit impoſſible d'avaler ni de retenir les alimens. M. ſon Médecin l'abandonna, & chargea ſa mere de la remettre entre les mains des Prêtres, & de lui faire recevoir ſes Sacremens. Dans ce cas M. de la Touche me vint prier d'aller voir cette fille. Je la vis, l'éxaminai, la touchai, & crus voir dans ſes yeux des ſignes de vers. Je ramenai M. de la Touche chez moi, & lui donnai une priſe de notre Mercure, avec ordre de lui faire prendre peu à peu quatre petites pilules avec un peu de vin, & très-promptement, ce qu'il fit. Choſe ſurprenante & véritable, la premiere fit ceſſer le hocquet, elle avala enſuite les autres avec facilité; un peu après elle rendit

par la bouche un ver gros comme le doigt, long de demi-aulne, & une tête aſſez groſſe, que ces gens jetterent, à mon grand regret, dans les commoditez ; & en peu de jours elle fut entiérement guérie.

La plupart de Mrs les Médecins regardent les vers du corps avec indifférence : ils ſont, diſent-ils, des animaux domeſtiques, comme néceſſaires pour conſommer certaines ſuperfluitez dans nos corps.

Avec tout cela, plus ils s'y multiplient, plus ils y reſtent, plus ils deviennent gros, & plus il leur faut de nourriture : dans les tems des maladies dans leſquelles l'on obſerve la diette quelquefois aſſez rigoureuſe, il faut qu'ils vivent aux dépens du peu d'alimens que l'on donne au malade, ou qu'ils dévorent les parties dans leſquelles ils ſont enfermez, pour ſubſiſter.

Tout cela considéré, l'on doit convenir qu'il faut empêcher leur accroissement & leur multitude, s'en défaire au plutôt, chasser de nos entrailles des animaux qui traînent après eux la corruption, que nous nourissons à nos dépens, & qui ne vivent que pour nous faire mourir.

Les vers de l'estomac & des intestins ne peuvent résister au Mercure; c'est un poison pour eux, qui les détruit & qui en ruine les semences: c'est l'opinion de tous ceux qui ont écrit du Mercure; elle est évidente, & l'expérience en fait foi.

Tout est plein de vers, aucun aliment n'en est privé, leur semence entre dans nos corps par une multitude d'endroits; il y en a dans le sang & dans les liqueurs; aucun séxe, aucun âge & aucun tempérament n'en est exempt; ils dévorent indifféremment pour vi-

vre le bon & le mauvais: mais le Solium ne cherche que le chile pour ſa nouriture; c'eſt ce qui fait que ceux qui en ont ne peuvent éviter la conſomption.

Les vers du ventricule & des inteſtins font des ſemences & des excrémens, qui ſe mêlant avec le chile, ſont portez dans le ſang, & cauſent des fiévres de différente nature, ſoit par la pourriture, ſoit par la coagulation que ces aigres peuvent cauſer au ſang.

Dans tous ces cas, je croi que rien ne convient mieux que le Mercure, puiſqu'il ſépare du ſang & entraîne avec lui tout ce qui s'étoit introduit de vicieux; il excite la tranſpiration, & fond, diviſe & ſubtiliſe par ſon choc & le roulement de ſes parties rondes, ce qui a pû être coagulé; car en Médecine l'on regarde la coagulation comme la ſource de la plupart des fiévres, comme elle eſt auſſi la cau-

ſe d'une multitude d'autres maux.

Soit enfin vers, coagulation, le mauvais uſage des choſes naturelles, ou des alimens qui introduiſent dans le ſang des particules, propres à y exciter une fermentation fébrile, ou que le défaut de tranſpiration faſſe regorger dans le ſang dequoi y cauſer une efferveſcence ; le Mercure peut vaincre tout. Quand le Mercure eſt bien éteint, & que ſes parties ſont diviſées autant qu'il eſt poſſible, & que dans cet état il eſt porté dans le ventricule, il eſt ſuccé & pour ainſi dire dévoré par les veines lactées, & charié dans la maſſe du ſang.

Suivant les Remarques de M. Léwenoeck, le ſang a des parties globuleuſes; le Mercure les a toutes ſemblables : elles ne peuvent donc ni s'unir ni s'acrocher, car les globules du Mercure ſont liſſes. Le mouvement du ſang &

de la limphe avec laquelle il ſe joint, fait que ces petits globules ſe heurtent les uns contre les autres : par ce choc réitéré, tous ces globules tant du ſang que du Mercure ſe briſent & ſe diviſent à l'infini en ſe multipliant : c'eſt par cette manœuvre que les coagulations du ſang ſont détruites, qu'il devient plus ſubtil, plus coulant, & moins propre à s'engager & à s'embaraſſer dans ſa route, dans les tuyaux les plus fins : les globules du Mercure, comme plus polis, plus roulans & plus fermes, & unis avec la limphe, ils ſont inſinuez dans les lieux où la rapidité de ſon mouvement les entraîne ; ils forcent tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à leur cours ; ils écartent tout ce qui s'étoit uni contre nature ; & par le mouvement qu'ils leur communiquent, ils en empêchent la réunion, ils entraînent & pouſſent devant eux

tout ce qui n'eſt pas analogue au ſang, conduiſant ces particules hétérogenes aux émonctoires, ſoit univerſelle ou particuliere, ſelon l'inclination de la nature & la diſpoſition des ſujets.

Ces mêmes particules unies, comme nous avons dit, avec la limphe, la rendent plus coulante, plus pénétrante, plus active, plus douce & plus balſamique, & par conſéquent plus propre à augmenter le ſuc nourricier des parties du corps, & plus propre à réparer les pertes qu'il a ſouffert par la rigueur des maladies, en détruiſant en même tems les cauſes fatales qui les avoient produites.

Si ce que nous avons remarqué ci-deſſus du Mercure eſt vrai, l'on doit en même tems convenir qu'il n'a rien de corroſif ni de vicieux; s'il peut acquérir ces qualitez, ce ne peut être que quand on lui a fait perdre ſa figure naturelle & ſon mouvement.

C'eſt donc la violence du feu qui faiſant changer la figure du Mercure & ſon mouvement, dans leſquels conſiſte ſa force & ſa vertu, le rend corroſif, comme il arrive lorſqu'on l'incorpore avec le ſel & le vitriol, pour en faire le ſublimé corroſif.

A juger du Mercure crud par ſes effets, c'eſt lui que l'on devroit appeller *Mercure doux*; car celui qui eſt préparé par le feu, à qui l'on donne le nom de *doux*, peut ſe joindre aux acides dans le corps, & former un acide; deſorte que l'on ne peut l'employer que modérément & rarement, ſi l'on ne veut exciter un flux de bouche douloureux: j'en ai vû les triſtes effets ſur un malade de conſéquence, qui fut la victime de l'opinion & du remede.

Le Mercure crud qui entre dans le corps par les frictions & le parfum, ſe joint avec la limphe; mais

il pénetre aussi dans les veines & dans les arteres.

Ce volume de corpuscules globuleux heurtant contre le sang des arteres par un mouvement contraire à son cours, fait pour lors l'effet d'une digue.

Si le sang & les esprits cédent à ce choc, il faut que leurs mouvemens soient ralentis & même supprimez dans toute l'étendue où se fait la friction, qu'ils rétrogradent ou qu'ils arrêtent : ce combat ne peut être favorable pour le malade, & doit produire les accidens qui accompagnent le défaut de circulation : je n'ai que trop vû de ces tristes cas. S'il pénetre dans les pores des petites fibres nerveuses qui aboutissent à la peau, par sa volatilité il pénétrera dans le tronc des nerfs, & s'opposera au cours des esprits animaux, qui causera paralysie.

Tous ces accidens ne sont point

des effets de la mauvaiſe qualité du Mercure crud ; c'eſt ſon application qui s'oppoſe au cours naturel du ſang & des eſprits, qui cauſe ces extravagances & pluſieurs autres que je ſupprime.

L'on voit donc quelle différence il y a de faire entrer le Mercure crud par les pores, ou de le prendre par la bouche par intervale ; car alors il ſe mêle & s'inſinue avec ce qu'il trouve dans le ventricule & avec le chile ; il entre dans le ſang, il s'aſſocie avec la limphe, il ſuit ſon mouvement naturel & volontaire, il facilite ſon cours & fortifie ſes mouvemens, il la rend plus fluide, plus ſubtile & plus coulante : il détruit les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à ſon paſſage : unis enſemble, ils pénetrent partout ; & toutes ces choſes ſe font doucement, inſenſiblement, ſans contrainte, ſans agitation, & ſans tumulte : il

ſe fait cependant par cet admirable manœuvre, de ſurprenantes & divines opérations.

Les eſprits acides injectez dans les veines & dans les arteres, y cauſent des accidens ; pris par la bouche, ils ſont inutiles.

La vipere qui par ſa piquure a fait entrer ſon venin par les pores, cauſe des accidens ; pris par la bouche, il eſt modifié & corrigé par les fermens de l'eſtomac, & ne produit rien de fâcheux.

Pour décrier l'uſage du Mercure crud & le rendre odieux, l'on a eu recours aux accidens qui arrivent à ceux qui travaillent aux mines d'où on le tire.

M. Lémery croit que la paralyſie qui ſurvient quelquefois à ces ouvriers, eſt cauſée par les ſoufres qui émanent du Mercure, leſquels entrant par les pores, ſe figent dans les nerfs à cauſe de leur froideur, & bouchent le paſſage des eſprits animaux.

Si cette raiſon a lieu, les frictions & le parfum ſont bien à craindre.

Ne pourroit-on pas croire que ces ouvriers qui ſont ſans ceſſe environnez des vapeurs volatiles du Mercure, qui en reſpirent l'air inceſſamment, ces parties ſubtiles entrant par les narines, s'élevent, pénétrent & s'arrêtent ſous le crane, ne pouvant paſſer outre ni pénétrer au-travers de ſes pores; tel que fait l'eau d'un pot qui bout, qui s'arrête au couvercle, & qui retombe par gouttes. Cette vapeur ayant à la ſuite formé un volume, ces petits globules retombent par leur propre poids vers la baſe du crane, font une compreſſion à l'origine des nerfs, ce qui produit la paralyſie. Le même accident arrive aux Doreurs par la même raiſon, mais plus ſouvent; car ils employent le Mercure ſur le feu, qui le fait élever facilement, ainſi ils le reſpirent en ſubſtance.

Ceci, comme on le peut voir, n'eſt point l'effet de la mauvaiſe qualité du Mercure, mais un accident produit par la compreſſion d'un corps étrange.

Dans le tems que j'étois Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon & d'Oulx, nous avions dans la ſaiſon favorable pluſieurs vérolez dans les grands remedes, enfermez dans des lieux bien clos & ſerrez : je n'ai pas vû que les garçons qui en avoient ſoin, & qui reſtoient jour & nuit avec eux, reſpirant la vapeur du Mercure, ayent ſouffert la moindre incommodité.

J'ai traité à Briançon un Capitaine d'un *volvulus*, à qui je fis avaler deux livres de Mercure crud, qu'il garda ſix jours entiers dans le corps, ſans qu'il y ait produit rien de fâcheux ; & ceux qui gardent des balles de plomb pluſieurs années dans les membres, &

quelquefois toute la vie, remarque-t-on, quoiqu'il y ait du mercure dedans, le moindre accident ?

Vouloir avec tout cela perſuader que le Mercure crud n'eſt pas mal-faiſant, n'eſt pas une petite entrepriſe; bien des gens le croyent un poiſon corroſif; on l'aceuſe d'être la cauſe des ulceres qui viennent à la gorge & à la bouche de ceux à qui l'on donne le flux de bouche : ſi on lui fait la grace de ne le pas croire corroſif par luy-même, on veut qu'il le devienne en ſe chargeant des acides vénériens : opinions reçûe & ſoutenue par de très-fameux Auteurs.

Il me ſemble cependant qu'il y a bien des choſes à dire pour ſoutenir le contraire, ſi l'on veut y faire un peu de réfléxion, & ſe défaire de ſa prévention.

Les ulceres qui affligent la gorge & la bouche de ceux qui bavent, viennent ſelon moi, des acides

contenus dans le fernent vérolique ; le Mercure l'ébranle, le déloge, le met en mouvement, le charie avec la limphe pour lui procurer une iſſue par la voye des criſes, quelquefois par la bouche, par les ſelles, par les urines, ou par la tranſpiration.

Il faut conſiderer que dans la ſalivation les âcres acides corroſifs du virus qui étoient répandus dans toute la maſſe des fluides, & ceux qui étoient cantonnez dans les nodus, les puſtules, glandes, chancres & ulceres ſont tous chariez dans des tuyaux qui les conduiſent dans les canaux ſalivaires, pour ſortir enſuite par la bouche, ce qui fait la ſalivation ; qu'étant ainſi tous réunis & paſſant tous par un même lieu, il eſt naturel qu'ils y laiſſent des impreſſions, & que des parties auſſi délicates que celles de la gorge & de la bouche, ſoient déchirées, entamées

& ulcerées par la quantité de ces petits corps tranchans, aigus & corrofifs, fans que le Mercure y ait aucune part, que celle de les avoir mis en mouvement pour procurer leur fortie.

Le Mercure que l'on fait entrer dans le corps par les frictions, prend une partie des liqueurs à contre-fens, comme nous l'avons déja remarqué: ce coup de rétrogradation qui pouffe de la circonférence au centre, fubtilife la limphe, l'éleve en haut, lui donne un mouvement violent & rapide, le porte vers la tête & la gorge, lefquelles s'enflent par cet amas de limphe qui lui eft dardé de prefque tous les endroits du corps, laquelle ne pouvant être contenue dans les petits volumes des vaiffeaux, par l'effort de la tenfion qu'ils ne peuvent foutenir, les orifices des canaux falivaires font forcez, s'ouvrent, fe dilatent, & donnent paf-

ſage à cette abondance d'humeur limphatique: or comme le Mercure n'a pas circulé ſuivant le cours naturel de la limphe, & qu'il n'a fait que s'élever avec elle, il n'a pû par ces roulemens briſer ni détruire la pointe des acides, qui paſſant par la gorge & par la bouche, tels qu'ils ſont, y cauſe des ulceres & des délabremens incommodes & douloureux.

Le ſeul mouvement qui ſe fait de la limphe & du Mercure dans cette occaſion, eſt une ſimple ſublimationqui ſe fait en haut & qui s'y arrête; tellement que ſi les canaux ſalivaires tardoient à s'ouvrir, le malade ſeroit ſuffoqué. L'on voit donc que dans cette conjoncture le Mercure & la limphe ſont dans une eſpece de repos; que l'évacuation qui ſuccede, & l'écoulement de la limphe & du Mer cure ne change rien dans l'ordre de leurs ſituations; l'action

quoique

quoique violente, ſe termine à la gorge. Pour que le Mercure uſe & détruiſe les pointes des acides, il faut qu'il roule & qu'il circule paiſiblement avec eux, par un mouvement continu & réitéré; ce qui ne ſe peut faire par les frictions & par parfum, ni par aucune préparation de Mercure, de quelque nature qu'elle puiſſe être: quand la criſe après les frictions ſe détermine par les ſelles ou par les urines, l'on a beau dire, ſi le Mercure étoit joint aux acides, l'on verroit paroître des accidens & des ulceres à l'anus, à la veſſie & à la verge, ce que l'on ne voit pas.

Si le Mercure crud ſe pouvoit joindre aux acides, l'on verroit paroître de très-funeſtes accidens après les frictions, par leſquelles il en entre une ſi grande quantité dans le corps. Ceux à qui nous en avons donné par la bouche plus de ſix mois de ſuite, comme par

éxemple dans la cure des ſcrophuleux qui ſont tous farcis d'acides, ſi cette union étoit poſſible, il auroit paru quelques traces, quelque marque, irritation, chaleur, excoriation, ce qui pourtant n'eſt pas arrivé.

Pour que le Mercure puiſſe être ſublimé, il faut qu'il ſoit en repos, que le feu qui eſt deſſous embraſſe ſes parties rondes pour les élever en haut, comme il arrive à celui qui eſt employé par les Doreurs.

Quand le Mercure crud eſt pris par la bouche en pilules, quoique ſes parties ſoient très-diviſées & très-ſubtiles, malgré les purgatifs avec leſquels il eſt mêlé, il ſe communique très-promptement aux liqueurs, il nage dans un fluide, & il eſt dans un perpétuel mouvement, ainſi il ne peut être ſublimé : la chaleur du corps lui ſert d'éperon, l'anime, augmente ſon mouvement, & le fait pénétrer

partout ; il ne quitte point les liqueurs avec lesquelles il est mêlé, que pour gagner les émonctoires.

De très-habiles gens, de qui cependant le Mercure n'est pas connu, sont d'opinion que l'on en peut prendre de crud par la bouche quelques livres, comme par éxemple dans le *volvulus*, sans qu'il puisse produire rien de fâcheux ; mais qu'il est dangereux d'en prendre seulement quelques dragmes, qu'alors il peut se sublimer par la chaleur du corps : opinion reçûe par quantité de gens, & cependant très-fausse.

M. le Duc, Médecin, que nous avons cité ci-dessus, a vû à Smirne que la plupart des femmes qui veulent paroître belles & fraîches & acquérir de l'embonpoint, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud sans aucun mélange.

Quand l'on en prend quelques livres, s'il n'eſt arrêté par l'embaras des inteſtins, il paſſe vîte & ſort au même poids qu'on l'a pris: quand il eſt pris en petite quantité, il reſte plus long-tems dans le corps, il heurte, détache, briſe, & chaſſe dans les inteſtins ce qui ſe trouve dans le ventricule, de gras, de viſqueux, de limoneux, d'âcre, & d'acide; il fait la même manœuvre dans les inteſtins, mêlé avec ces matieres, roulant avec elles, il ne peut être ſublimé, il reſſort tel qu'on l'a pris, entraînant avec lui ce qui auroit pû aigrir le ſang, altérer les fermens du ventricule, & cauſer une mauvaiſe coction.

Tout ceci fait voir quelle utilité l'on peut tirer de ſon uſage, que c'eſt à tort que tant de gens ſe ſont déchaînez contre lui: tels & tels, dit-on, ont été affligez de tels & tels accidens par l'application du

mercure ; donc il eſt mauvais, il eſt dangereux.

Il y en a même qui ſont épouvantez quand ils entendent prononcer ſon nom, & qui croiroient être empoiſonnez s'il en étoit entré dans leur corps.

Cette erreur eſt entretenue & fomentée par la prévention de pluſieurs perſonnes, d'ailleurs capables, qui décident & jugent impunément ſur les effets du Mercure, ſans diſtinguer quelle eſt la bonne ou la mauvaiſe maniere de l'employer ; ce qui porte cependant une différence très-conſidérable.

Si l'on ſe donne la peine de faire un peu d'attention ſur ce qui a été dit ci-deſſus & ſur ce que l'on dira à la ſuite, l'on verra que le Mercure doit être pris par la bouche, tel que la Providence le donne, ſi l'on en veut reſſentir le bénéfice, ou mêlé avec de légers purgatifs.

Que toutes les extravagances qu'il produit dans les frictions & le parfum, ne sont causées que par un mouvement surnaturel qu'il cause aux esprits & aux liqueurs, comme nous l'avons déja expliqué.

Qu'il ne peut devenir corrosif que quand l'action du feu lui a fait perdre sa figure & son mouvement; car alors il peut s'acrocher & se charger des acides, & former par ce mélange une espece de sublimé.

Quoique le Mercure crud se divise à l'infini, ses parties les plus subtiles & sa vapeur même conservent toujours la figure ronde: elles ne peuvent jamais sans la violence du feu, devenir pointues, crochues ni tranchantes; elles ne peuvent donc ni acrocher ni être acrochées, tant qu'elles conserveront leur figure sphérique, & qu'elles seront, comme elles le

ſont, gliſſantes & polies ; & la chaleur du corps n'eſt pas ſuffiſante pour produire aucun changement ſur ces parties, même les plus fines & les plus ſubtiles.

Dans l'ébulition & la fermentation qu'il ſouffre quand il eſt mêlé & dévoré par l'eſprit de nitre, l'eau-forte, & les autres eſprits, ſes parties ne ſont que diviſées & imperceptibles, leurs figures ſphériques ne ſont point détruites : ce qui prouve cette vérité, c'eſt que ce mélange adoucit ces eſprits ; ils ſont alors moins piquans & moins corroſifs : cela marque que le Mercure crud peut à juſte titre être nommé *Mercure doux*.

J'aurois pû me contenter de rapporter les effets ſalutaires que le Mercure crud a produits entre mes mains, ſans m'embaraſſer d'en expliquer la mécanique, à laquelle je n'aurai peut-être pas

trop bien réussi, n'ayant aucun principe de Chymie, & n'exposant naturellement que ce que j'ai conçû & que ce qui m'est venu dans l'esprit ; mais j'ai crû que faisant voir de quelle maniere il agit dans le corps, l'on aura moins lieu de craindre, & il ne passera plus pour un poison, mais pour le plus doux & le plus souverain des remedes. Après donc avoir fait mon possible pour justifier le Mercure, & fait voir qu'il est ami de la nature, l'ennemi capital des maladies & de toute corruption ; que par une admirable mécanique, sans s'incorporer ni se confondre avec quoi que ce soit, il dissout, absorbe, ruine, chasse, détruit, corrige tout ce qui est hétérogêne & vicieux ; que non seulement pris par la bouche, mais en le portant sur soi, ce qui en émane est capable d'éloigner du corps l'air malin & contagieux,

de quelque nature qu'il ſoit, ſans en excepter aucun.

Tous les Auteurs qui ont traité de la peſte, ſont d'opinion qu'elle eſt cauſée par une coagulation du ſang : s'il eſt ainſi, quel remede lui peut mieux convenir que le Mercure crud.

M. le Begue, dans ſon Traité de la peſte de Marſeille, dit qu'elle tire ſon origine d'une foule d'œufs de vers qui infectent la ſalive, les alimens, le chile, le ſuc nerveux, & enfin les parties ſolides ; que la chaleur de l'eſtomac fait éclôre ces œufs, qui enſuite dévorent avec avidité une partie des alimens, ce qui les fait croître juſqu'à une certaine groſſeur ; alors ils excitent les premiers ſimptômes de la peſte.

Ces vers ſont portez avec le chile dans le ſang, où ils empêchent la circulation.

Suivant ce ſyſtême, rien n'eſt plus propre à détruire ces vers &

leurs ſemences, que le Mercure. Dans une Traduction de Jean-Jacques Scheuchen, il propoſe pour la peſte l'Æthiops minéral, qui eſt une préparation de Mercure: il dit que ſelon le fameux M. Boyle, la peſte vient rarement à ceux qui habitent proche les mines de Mercure. Conſidérant le Mercure comme très-volatil, & qui tranſpire plus qu'aucun autre métal, je ſuis d'opinion qu'un corps préparé par notre Mercure ou quelqu'autre ſemblable, & qui portât ſur ſoi des petits ſachets de peau avec du Mercure crud dedans, ſur le ſternum & ſur les émonctoires, que les parties ſubtiles qui émaneroient de ce Mercure, formeroient un tourbillon autour du corps, capable de s'oppoſer aux approches de l'air infect & de le repouſſer: ce n'eſt au fond qu'une vapeur qui peut trouver une autre vapeur plus forte qu'el-

le, qui lui résiste; c'est un air contre un air.

Si ce sont des œufs, comme il y en a quelqu'apparence, ils sont ronds, & les particules volatiles du Mercure pareillement; ils ne peuvent donc ni se joindre ni s'acrocher ensemble: cependant les globules du Mercure détruisent ou écartent ceux des vers: il faut que ce soit le choc qui se fait par la rencontre de ces petits corps sphériques, que ceux du Mercure ayant plus de solidité, de force & de mouvement, repoussent ou brisent les plus foibles.

Ceux qui ne seront pas contens de ces raisons, n'ont qu'à promener leur esprit dans les idées de l'antipatie; ils auront sur ce sujet dequoi s'occuper.

Ces mêmes vapeurs du Mercure écartent aussi du corps les particules contagieuses de la petite vérole: j'ai vû bien des gens qui

n'ont employé d'autre moyen pour s'en garantir. Pourquoi ne produira-t-il pas le même effet sur la vapeur pestilentielle ? il n'y a que du plus ou du moins.

Les Médecins Arabes ont confondu ces deux maladies ensemble, & plusieurs ont été de leur opinion, & elles ont beaucoup de rapport. Un grand nombre d'Auteurs ont établi la cause de la petite vérole dans une fourmilliere d'œufs de vers qui éclosent dans le corps des hommes, aux uns plutôt, aux autres plus tard ; que les pustules sont remplies de ces petits vers, qui en rongeant la peau, y laissent les marques que nous y voyons ; que ces irruptions sont analogues avec celles de la peste ; que la transpiration de ces malades est aigre, & leur haleine pareillement, & sent les vers, & n'est à proprement parler qu'une semence de vers qui communiquent le

même mal à ceux qui les approchent, & qui se trouvent disposez par la qualité de leurs fermens à faire éclôre ces semences.

Ce systême qui de tous ceux qui ont paru sur ce sujet, est le plus vrai-semblable, autorise l'usage du Mercure : comme spécifique, employé intérieurement ; & comme préservatif, en le portant sur soi.

Une très-illustre Souveraine en a porté plus de cinquante ans sur soi, pour se garantir de cette maladie ; elle a passé quatre-vingt ans sans l'avoir eue.

Je porte toujours du Mercure sur moi ; je suis âgé, & n'ai jamais eu ce mal : j'ai vû que M. Lémery le conseille dans sa Chymie.

Ce n'est pas seulement ces deux maladies qui sont produites par les vers : plusieurs Sçavans veulent que les herpes, dartres, galles, teignes, & presque toutes les maladies de la peau soient causées par

des vers ou ſemences de vers, auſſi-bien que les fiévres malignes. Selon Nicolas Hartſoëker, la peſte, les maux vénériens, & toutes les maladies épidémiques ſont cauſées par des vers qui dévorent les hommes, ſi l'on n'y remédie par des ſpécifiques. Rien n'eſt donc plus propre que le Mercure, pour guérir la peſte, la petite vérole, & toutes les maladies vermineuſes, puiſqu'il détruit la pourriture qui fait éclôre les vers, qu'il fond les coagulations que l'on prétend être comme inſéparables de ces maladies: les langueurs, les défaillances & l'accablement ſont des accidens qui accompagnent ordinairement ces maux épidémiques, & les ſignes les plus ſenſibles de la coagulation.

Ce n'eſt pas que la diſſolution n'accompagne quelquefois ces maladies, mais plus rarement. Il eſt facile de diſtinguer l'une &

l'autre de ces causes par les accidens.

M. Newton, dans un Traité de Peste imprimé à Utrecht, soutient que les vers sont la cause de la peste, qu'ils s'acrochent dans les draps, habits, hardes, &c. qu'ils s'y multiplient & s'y conservent bien du tems; que quand l'on manie ces choses, ou que l'on ouvre les balots où ils sont nichez, qu'ils ont de petites aîles, qu'ils volent, s'attachent, & se communiquent.

Cette opinion qui a paru à bien des Sçavans la plus vrai-semblable, fait voir que le remede que l'on propose, convient mieux qu'aucun autre, soit que les vers soient la cause essencielle de cette maladie, ou qu'elle soit causée par la coagulation du sang, ou que toutes les deux subsistent ensemble, comme il pourroit être. Mrs Chycoineau, Verny & Soulier,

Médecins députez de la Cour pour traiter la peste à Marseille, sont d'opinion que le venin de la peste n'est contagieux par lui-même, mais seulement par rapport à la disposition des sujets qu'elle attaque. Quand ce systême seroit vrai, le remede que nous proposons seroit suffisant pour corriger ces mauvaises dispositions ; & je ne laisserois pas d'employer l'amulette, quand elle ne serviroit qu'à frapper l'imagination des hommes, leur donner la tranquilité, & dissiper la crainte qui seule peut faire contracter cette maladie.

Ces M^rs veulent que la peste & la petite vérole ayent un grand rapport ensemble ; qu'elles ont à peu près les mêmes accidens ; que ce que l'on nomme le *gros grain* dans la petite vérole, est une espece de bubon ou de charbon ; que l'une & l'autre de ces maladies se termine par des irruptions à la peau.

Le très-judicieux & très-véritable M. Cicognini m'a assuré qu'en Italie l'on porte sur soi du Mercure crud, pour se garantir des vapeurs ; que les femmes en portent pour éviter les attaques de l'ictéricie & de ses accidens.

Un homme de probité & de distinction m'a juré que Madame sa mere tomboit presque tous les mois dans des accès furieux d'ictéricie, accompagnez de délires & de convulsions ; qu'étant un jour dans ce triste état, il passa chez eux deux Capucins qui envoyerent prendre du Mercure crud, l'enfermerent dans une petite canne, & lui attacherent au col, pendant sur le sternum ; que les accidens cesserent en très-peu de tems ; qu'elle le porta dix-huit mois sans être affligée de cette maladie ; que l'ayant perdu, elle retomba dans le même mal ; qu'elle en fit refaire un autre, qu'elle avoit porté le

reste de sa vie, sans avoir ressenti depuis aucune attaque.

Quelle conséquence peut-on tirer de tout ceci ? Si la seule vapeur de deux ou trois dragmes de Mercure peut rétablir le calme dans toute l'œconomie, troublée par des accidens presque épileptiques, & s'opposer à leur retour ; que ne doit-on pas espérer du même remede pris en substance, quand il est mélangé avec de légers purgatifs, qui n'attaquent & qui n'évacuent que ce qu'il y a de malin, de vicieux & de superflu, sans toucher aux bonnes humeurs, ce qui est effectivement véritable ; quoiqu'il purge plus ou moins, selon la disposition des sujets. Le Mercure ne laisse pas de se communiquer au chile, au sang, & ensuite à la limphe, avec laquelle il fait société, &, comme nous l'avons déja remarqué, il l'accompagne dans tous les lieux du corps où elle est cha-

riée, & ainſi juſqu'aux poroſitez du cuir: ſes parties volatiles s'échapent par les pores, & forment une tranſpiration mercurielle ; elles ſont dardées contre l'air qui nous environne ; & ſe joignant à la vapeur de celui que l'on porte ſur ſoi, ces deux vapeurs ainſi jointes, forment un volume capable d'entourer le corps, & de mondifier & repouſſer tout ce qu'il y aura de vicieux, de malin & d'épidémique dans l'air qui nous touche & dans celui que nous reſpirons : ainſi une partie de ce Mercure que l'on prend par la bouche, eſt vuidée par les ſelles, une autre partie circule avec la limphe, & l'autre ſort par la tranſpiration.

Le ventricule, ſelon quelques Anciens & pluſieurs Modernes, eſt le ſiége de preſque toutes les maladies ; c'eſt lui auſſi qui reçoit les remedes qui ſont deſtinés pour les guérir.

L'on ne peut éviter, quand ils ſont portez dans ce viſcere, qu'ils ne ſe mêlent & confondent avec les fermens, qui ſelon leurs qualitez peuvent rendre les remedes ou vicieux ou inutiles.

De quelque façon que ce ſoit, ce mélange ajouté ou diminué, altere toujours la vertu du remede, & en rend ſouvent l'effet mauvais ou incertain.

Il n'en n'eſt pas de même du Mercure crud; il ne reçoit aucune altération dans l'eſtomac, rien ne peut l'arrêter ni ſe confondre avec lui; ſes parties volatiles toutes diviſées, ſe joignent ſeulement avec le ſang ſans changer de figure ni de nature. La chaleur du corps n'eſt pas ſuffiſante pour le ſublimer: il demeure tel qu'il eſt; & après avoir parcouru tout le petit monde pour y attaquer & détruire ſes plus cruels & ſes plus redoutables ennemis, il reſſort tel

que l'on l'a pris, excepté ce qui a pû tranſpirer par les pores.

Cette manœuvre ſe fait inſenſiblement, ſans tumulte, ſans effort, ſans altération ni douleur; il briſe, il diſſout les matieres craſſes & viſqueuſes qui ſont dans le ventricule & dans les inteſtins, & détruit par le choc & le mouvement de ſes parties rondes, toutes les matieres indigeſtes qui peuvent être colées ſur les membranes des parties, les rend fluides & coulantes, & leur procure une iſſue: celui qui eſt mêlé dans le ſang fait le même effet dans les lieux où la limphe le charie, il force tous les obſtacles, & rompt toutes les digues qui s'oppoſoient au cours des liqueurs.

Par ſa figure il ouvre, écarte, dilate & dérange tout ce qui s'étoit joint & uni contre nature.

Tous les écarts de ces matieres briſées ſont par une eſpece de cri-

ſe conduits aux émonctoires du corps; voilà de quelle façon j'explique ce que j'ai pû concevoir de l'action du Mercure dans le ventricule, dans les inteſtins, & dans les liqueurs.

Il eſt certain que toutes les matieres hétérogenes que le Mercure a dérangées, ébranlées, délogées & briſées ſuivent la route & le mouvement des fluides.

Ce qui ſe trouve de plus matériel & de plus craſſe, eſt conduit dans les inteſtins, comme parties inutiles & ſuperflues.

Les portions de ces matieres les plus ſubtiles ſont pouſſées dans les glandes excrétoires; & par la rapidité du mouvement que le Mercure leur a communiqué, elles n'y peuvent faire aucun ſéjour, ſe trouvant confondues avec le volatil du Mercure, elles ſortent par la tranſpiration, & entraînent avec elles ce qui ſe peut trouver

de vicieux & d'étranger dans la peau & dans les glandes.

C'eſt par là que nous avons expliqué ci-deſſus l'effet prompt & ſurprenant que ce remede a produit dans les embaras & obſtructions du cuir & des glandes cutanées.

Tout ceci ſe fait par le Mercure qui eſt dans les vaiſſeaux, & qui ſuit le mouvement des liqueurs: mais comme il faut que le ſuc nourricier qui eſt deſtiné pour nourrir les parties du corps, répande & ſe communique partout, & que ce même ſuc ou baume du ſang eſt imprégné de Mercure, il ne peut qu'il ne heurte & qu'il ne frote contre les acides qui ſont fourez dans les poroſitez des membranes, dans la ſciatique, dans le rhumatiſme, & autres douleurs des parties muſculeuſes, qu'il cauſe, ou par la chaleur qui les agite, ou

dans les mouvemens des douleurs vivés.

Ce Mercure briſe donc leurs pointes, & les détruit par ſon mouvement & ſa figure, nulle autre choſe n'étant capable de produire le même effet.

Voilà donc de quelle maniere il eſt *abſorbant* & *diſſolvant*; termes d'uſage.

Il abſorbe ſans ſe charger des acides ni d'aucune autre matiere; il diſſout ſans avoir aucune chaleur, vrai ſujet de ſpéculation.

Un Seigneur * de la premiere qualité de cette Cour, grand par ſon mérite, par ſa naiſſance & par ſes Charges, qui m'honore de ſon amitié, & qui a bien voulu ſe donner la peine de lire mon Manuſcrit ſur le Mercure, & capable de juger du mérite d'un Ouvrage, me fit une objection forte & judicieu-

* *S. E. M. le Marquis de Rivarole, Grand Véneur.*

ſe, qui a donné lieu au petit raiſonnement que j'ai crû être obligé de mettre ici.

Vous dites que le Mercure crud ſe communique au ſang & aux liqueurs : cependant quand il eſt arrivé dans le ventricule, mêlé & incorporé dans vos pilules, elles ſe diſſolvent ; alors le Mercure quitte les ingrédiens avec leſquels il étoit confondu, toutes ſes parties diviſées ſe réuniſſent enſemble pour former un globe qui ne peut reſter long-tems dans l'eſtomac, & paſſant par le pilore, entre dans les inteſtins & ſort par l'anus ; ainſi rien de ce Mercure ne ſe peut communiquer aux liqueurs.

Je tombe d'accord, lui répondis-je, que les pilules tardent peu à ſe diſſoudre, par l'humidité qu'il y a dans le ventricule, & par le bouillon que l'on prend en les avalant.

Mais l'on doit conſidérer auſſi

que dans ces pilules le Mercure eſt très-diviſé ; que dans le tems que cette diſſolution ſe fait, le degré de chaleur qui ſe trouve dans le ventricule, eſt juſtement celui qui convient pour faire élever comme un petit nuage les parties les plus volatiles du Mercure ; ils quittent les choſes qui les retenoient, & s'inſinuent avec facilité & promptitude dans les bouches des veines lactées, qui ſont par la figure de leurs pores toutes diſpoſées à les recevoir ; ainſi ils ſont portez dans le ſang pour circuler avec lui. Ce qui me fait conjecturer que la choſe ſe fait ainſi, c'eſt que j'ai remarqué que dans les ſujets qui ont le ventricule farci de matieres glaireuſes & viſqueuſes qui tapiſſent la membrane interne du ventricule & qui bouchent les orifices des veines lactées, ces petits globules ſe détachant dans le tems de la diſſolution & ne pouvant en-

trer dans ſes vaiſſeaux, ils heurtent contre ces matieres, les diviſent, les ſubtiliſent & les détachent : cet ébranlement, le poids de ces matieres qui tombent au fond du ventricule, cauſe un petit vomiſſement très-utile aux malades ; mais ce n'eſt que la premiere priſe qui produit cet effet, qui n'arrive que très-rarement.

Soit de cette maniere que cela ſe faſſe ou autrement, il eſt certain que les parties ſubtiles du Mercure ſe communiquent très-promptement dans la maſſe du ſang. L'on n'a, pour en être perſuadé, qu'à éxaminer ce qu'il produit dans les tumeurs, obſtructions, gravelle, goute ſciatique, rhumatiſme, &c. avec quelle promptitude il agit ſur les maladies de la peau & de toutes les autres parties du corps.

Pour bien juger de la ſubtilité des parties volatiles du Mercure, il ne faut que conſidérer la fineſſe

des ramifications des vaiſſeaux ſanguins & limphatiques dans leſquels il s'inſinue & ſe mêle avec ces liqueurs.

Un Anatomiſte m'a fait voir pluſieurs membranes, dont il y en a de minces comme une toile d'araignée, deſquelles il a injecté les vaiſſeaux avec tant d'art, que j'ai admiré l'adreſſe & la patience de ce fameux Anatomiſte : à l'aide du microſcope, l'on voit des millions de vaiſſeaux renfermez dans un eſpace de quatre travers de doigt, dont deux cens joints enſemble feroient à peine le volume d'un cheveu.

L'on voit par là la néceſſité qu'il y a de maintenir les humeurs fluides & coulantes, & la facilité avec laquelle les coagulations ſe peuvent faire, comme auſſi les embaras & les obſtructions.

L'on ne doit pas être ſurpris de ce que je dis, que les parties ſub-

tiles du Mercure pénétrent dans les bouches & dans les ramifications des tuyaux les plus fins, ſi on ſe donne la peine d'examiner que le Mercure qui eſt enfermé dans une plume bien ſcellée & bien bouchée, ne laiſſe pas de tranſpirer & de paſſer au-travers des pores de la plume qui ſont imperceptibles.

L'eau hermétique marque la ſubtilité & la légéreté des particules volatiles du Mercure : quoiqu'il bouille une multitude de fois dans l'eau, elle ſe charge de ces petits corps ſubtiles, & le poids du Mercure ne diminue point.

L'on prétend, car je ne l'ai pas éprouvé, que ſi l'on tient un doigt poſé quelque tems ſur du Mercure crud, une piéce d'or que l'on aura dans la bouche blanchira, & cela ſans que le Mercure diminue.

L'on voit par-là quelle eſt la volatilité du Mercure, & en mê-

me tems qu'il n'y a que l'or qui puiſſe arrêter ſes particules ſubtiles ; ſoit que la figure des pores de ce métal ſoit diſpoſée à le recevoir, comme il y a de l'apparence, ou qu'il y ait une analogie entre ces deux métaux qui les oblige à ſe chercher & à ſe joindre. Il pénétre avec la même facilité les poroſitez de la peau ; il s'inſinue & ſe communique intérieurement. On le voit, & il n'arrive que trop ſouvent que des applications d'onguens & d'emplâtres mercuriels, ou pour diſſoudre quelque tumeur quoiqu'en petite quantité, ne laiſſent pas quelquefois d'exciter des ſalivations qui ſurprennent les malades & les Chirurgiens qui les traitent, ce qui fait enſuite qu'ils ne l'employent qu'avec crainte.

L'on pourra me dire que le Mercure que l'on porte ſur ſoi, doit par la même raiſon produire le même effet, d'autant plus qu'une

vapeur auſſi ſubtile doit pénétrer avec facilité.

Il eſt vrai qu'elle pénétre, qu'elle rend la limphe plus ſubtile & plus coulante, & par conſéquent elle oblige à cracher plus facilement & même plus copieuſement ; je l'ai vû ſur moi & ſur d'autres : cette évacuation eſt utile & ſalutaire, & ne peut pas être nommée *ſalivation*.

Cette ſimple vapeur n'a pas aſſez de corps ni aſſez de force pour s'oppoſer au cours du ſang ; elle ne peut faire ni un effort ni une réſiſtance aſſez complette qui puiſſe arrêter le cours des liqueurs, pour enſuite les ſublimer vers les parties ſupérieures ; c'eſt comme une fumée ſubtile qui obéit ſans réſiſtance, qui pénétre les liqueurs ſans effort, qui s'y joint & qui ſuit leur mouvement naturel, & qui enfin ne peut jamais rien produire de vicieux.

Tout au contraire, celui qui eſt appliqué ſur quelque partie en onguent ou emplâtre, introduit par les pores le Mercure en ſubſtance dans les vaiſſeaux ; ce qui peut s'oppoſer au cours naturel des fluides dans l'étendue de l'eſpace où il eſt appliqué, cela dans certains ſujets eſt ſuffiſant pour exciter une ſublimation & une vraye ſalivation, comme l'on voit qu'il arrive aſſez ſouvent.

Toutes ces choſes ſuppoſent un commerce entre la matiere ſubtile du premier élément & le Mercure. Je paſſe légérement ſur cet article, qui n'eſt pas de mon ſujet.

L'on pourra me dire que cette élévation des particules volatiles du Mercure, que je ſuppoſe ſe devoir faire dans le ventricule, eſt une ſublimation ; cependant j'ai dit que pris par la bouche, il ne peut ſe ſublimer dans le corps ; il y a là une contradiction.

Les remarques que j'ai faites ſur le Mercure, ſur ſon action, & ſur ſes effets, quand il eſt pris par la bouche, n'ont jamais pû me perſuader qu'il pût ſe ſublimer au point de monter à la tête, ce que j'appelle la véritable ſublimation ; hors dans certains cas particuliers qui ſont très-rares, comme par éxemple dans la cure de Madame Reſſent.

Je crois ſeulement que ſes parties volatiles peuvent dans le ſeul ventricule s'élever dans la diſſolution des pilules, & ſe confondre avec cette admirable crême qui réſulte de la coction, je veux dire le chile, & de concert entrer dans les veines lactées : la capacité du ventricule, ſa chaleur, les ſucs, fermens, ou liqueurs ſubtiles avec leſquelles il s'aſſocie ſimpatiquement, favoriſent cette manœuvre.

En entrant dans ces petites vei-

nes, ils ſuivent le cours de la liqueur qu'ils ont pompée ; il n'eſt plus alors ſuſceptible de ſublimation, ils ſont mêlez avec un fluide qui leur ſert de véhicule.

Cette objection a donné lieu à toutes ces remarques, qui m'ont un peu écarté de mon ſujet.

La criſe que l'on excite avec les frictions, & qui ſe fait par la bouche, ne ſe fait point ſans violenter la nature ; elle eſt honteuſe, odieuſe, laborieuſe & périlleuſe ; elle eſt accompagnée de mille ſujétions & d'autant de précautions : pour tirer du flux de bouche toute l'utilité & tout le bénéfice néceſſaire, il faut le pouſſer à l'excès, il faut mettre les malades aux abois : s'il eſt foible, ou les malades mal ſervis, ſi on les flate, on les manque ; tout ce que l'on a fait & tout ce que l'on a ſouffert a été inutile, & n'a ſervi qu'à rendre le mal plus rebele & & plus difficile à guérir.

Ce ſont ces cures infructueuſes qui rendent le virus plus fort & plus vigoureux, les malades ſe rebutent, & n'oſent plus s'expoſer une ſeconde fois au caprice d'une cure incertaine & cependant périlleuſe ; & ſi l'on excite un flux tel qu'il doit être pour terminer les cures, ils ſont en riſque de ſuccomber.

C'eſt profaner la bouche que de l'aſſujettir à une fonction ſi rebutante, ſi humiliante, & en un mot ſi indigne d'elle.

Il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable & plus naturel de lui ſubſtituer un émonctoire, que la nature a deſtiné pour le plus vil & le plus abject des emplois.

Les inteſtins & l'anus ſont accoutumez à donner paſſage aux immondices du corps ; la raiſon nous indique de prendre ces routes quand nous traitons les maux vénériens avec notre Mercure,

comme aussi les autres maux qui sont causez par les acides, dont le nombre est très-grand.

L'on tarde peu à s'appercevoir de la destruction du virus & de la ruine des acides.

Comme ce Mercure est mêlé avec des purgatifs, tout se détermine à sortir par les selles : comme il est pris par intervale & de suite, les premieres servent de préparation aux autres, elles commencent à fondre & à rendre les humeurs fluides & obéissantes ; celles que l'on prend ensuite procurent avec facilité des évacuations salutaires, toujours salutaires & modérées.

Ainsi nous procurons une espece de flux par l'anus, très-commode, & que nous faisons durer tant qu'il nous plaît.

Flux pour flux, celui-ci me paroît préférable par une multitude d'endroits.

Quand le malade n'auroit d'autre avantage que celui de pouvoir être traité & guéri dans le ſecret, ſans garder ni la chambre ni le lit, ſans quitter ſes éxercices ni ſa maniere de vivre, cela devroit ſuffire.

La cure ſe fait ſans péril, avec douceur & facilité.

Les mauvaiſes préparations du Mercure que l'on donne ordinairement par la bouche, & le peu d'utilité que l'on en tire, ont donné la vogue au flux de bouche; ceux qui ont été guéris par ſon moyen, ont publié la bonté du remede; ceux qui ſont morts dans ces cures n'ont rien dit: ceux qui ont été manquez ont déclamé contre le remede, & ont crû avoir un mal qui n'étoit pas de la dépendance du Mercure; & les différens ſentimens des Docteurs ſur ſes vertus, ſur ſa nature, & ſur l'uſage que l'on en doit faire, n'ont engen-

dré que des doutes, & tout cela faute de le connoître.

Les uns le louent, les autres le blâment ; l'un le veut employer crud, l'autre le regarde sans être préparé comme un poison : on le déguise sous une multitude de formes, & on lui a ôté sa force & sa vertu en lui ôtant sa figure & son mouvement.

Cependant pris par la bouche, comme nous le donnons, l'on voit qu'il chasse les impuretez du corps par les voyes où toutes les émondices sortent journellement & indispensablement.

Les intestins pour remplir ces fonctions sans peine, sont revêtus & tapissez intérieurement dans toute leur étendue, d'un mucilage qui les garantit des picotemens qu'ils pourroient recevoir des matieres âcres, bilieuses & corrosives qui seroient évacuées par cet émonctoire ; c'est par cette raison

que le virus vénérien qui ſort par cette voye ne produit rien de fâcheux.

L'on me dira ſans doute que ce volume de vapeurs mercurielles que je ſuppoſe entourer le corps, ſe mêlant avec l'air que l'on reſpire, il en doit entrer dans la poitrine.

Cela eſt indubitable & inévitable; mais elle y ſervira de remede & de préſervatif contre la pourriture, rendra la ſupuration aiſée en diviſant & rendant fluide ce qui pouvoit engager les poumons, & convient à l'aſthme & à la courte haleine, comme je l'ai éprouvé pluſieurs fois, & fera un meilleur effet ſi l'on en prend intérieurement. S'il arrive, quoique rarement, que ceux qui travaillent aux mines de Mercure ayent été incommodez, il faut conſidérer qu'il ſont dans des lieux ſouterrains, où l'air eſt extrêmement

chargé de Mercure volatil, ou qu'ils n'y respirent que du mercure, qu'ils y passent toute leur vie, & que ce n'est que la quantité qui produit l'accident que nous avons remarqué ci-dessus; qu'il y en a cependant beaucoup qui ont vieilli dans cet éxercice, sans avoir été attaquez d'aucun accident.

Ceux donc qui n'appréhendent le Mercure que par rapport au flux de bouche qu'il excite, n'auront plus cette crainte quand ils en prendront qui sera bien préparé & engagé dans un frein qui le retient, comme est celui que nous préparons, quand l'on en prendroit un an de suite. Les cures que nous avons marquées ci-dessus en font foi.

C'est aussi après avoir dans bien des rencontres éprouvé les bons effets qu'il a produit, & à force de réfléchir, que je me suis formé un systême qui peut m'expliquer à

moi-même la maniere avec laquelle les choſes ſe ſont faites.

J'ai enfin crû, comme je l'ai déja dit, que toute la force & la vertu du Mercure conſiſte dans ſa volatilité, ſa figure & ſon mouvement : que j'aye bien ou mal penſé, que le Mercure agiſſe comme je me le ſuis imaginé, ou d'une maniere toute contraire ; il me ſuffira d'avoir fait voir aux ennemis du Mercure ſa bonté, ſon utilité & ſes vertus.

Si mes idées ſont fauſſes, je ſuis ſeul complice, car aucun Auteur ne m'a rien prêté : ſi quelqu'un a écrit du Mercure comme moi, cela n'eſt pas venu à ma connoiſſance ; l'expérience a été mon maître, mon conducteur & mon guide, dans ceci comme dans ce que j'ai donné jadis au Public.

Je croi même qu'aucun avant moi ne l'a employé ſi long-tems, ſi heureuſement, ni en tant d'occaſions différentes.

Ce qui me fait croire que dans le Mercure crud l'on peut trouver un remede universel, s'il est possible d'en trouver.

Les différens climats, car j'en ai envoyé dans des pays très-éloignez, les saisons, les tempéramens, les âges, les sexes, les maladies internes & externes, tout est égal; il produit, un peu plutôt, un peu plus tard, toujours des effets salutaires. Ceci favorise l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a qu'une cause qui produit toutes les maladies qui affligent le genre humain.

Si cette opinion a lieu, un seul remede peut les guérir toutes.

Que les différens effets & les différentes maladies que cette premiere cause ou ce ferment produisent dans les hommes, ne dépendent que des différentes dispositions qui se rencontrent dans les sujets; qu'elle est toujours la mê-

me, qu'elle est seulement déguisée & masquée.

Beaucoup de choses concourent pour faire cette différence dans les tempéramens : les influences qui prédominent dans la conception ou dans la naissance, les climats, l'air, les alimens, toutes ces choses déterminent l'inclination, la disposition, la force, la foiblesse, les vertus, les vices, & les différentes qualitez du sang & des humeurs.

Il y a des maux héréditaires, il y en a de région, de terre, de mer, de jeunesse & de vieillesse, qui toutes ont une singularité. Il y a des maux qui sont contractez par le mauvais usage des choses naturelles, le peu ou le trop d'action, & l'usage de certaines liqueurs.

Il y a environ vingt-quatre ans que j'eus la commission de ma Royale maîtresse d'aller voir M. le Marquis de Lucé son Ecuyer à Mi-

lan, qui étoit dangereuſement bleſſé; c'étoit dans les grandes chaleurs. Je bus pour me déſaltérer, pendant huit jours ſeulement que je reſtai dans cette ville, un certain vin blanc du pays, très-verd & très-crud: cette boiſſon forma un acide dans mon ſang, qui en douze ou quinze jours après épaiſſit & rendit la limphe ſi viſqueuſe, que les parties tartareuſes du ſang qui ſont toujours ſabloneuſes, ſe lierent & s'embaraſſerent tellement dans cette humeur épaiſſie, qu'il ſe forma des petites pierres qui penſerent me donner la mort. Je me délivrai entiérement de ce mal par le Mercure crud, comme je l'ai marqué ci-deſſus, tout autre remede ayant été ſans effet.

Cet échantillon de théorie à qui le Mercure a donné lieu, & de qui les parties volatiles m'ont élevé au-deſſus de ma ſphere, me

laiſſe entrevoir encore, outre ce ferment univerſel que je crois preſque auſſi ancien que le monde, un autre ferment particulier, produit par le mélange de pluſieurs ſemences qui ayant fermenté enſemble, ont donné principe à un virus vicieux & contagieux, qui ne peut être détruit par le tems, & dont les impreſſions ſe communiquent de génération à génération.

Les Anciens n'ont point connu ce ferment: il a même échapé aux lumieres profondes du grand Hippocrate; & la lépre qui étoit ſi commune de ſon tems, en étoit un produit, n'étant ſelon pluſieurs Auteurs, qu'une vérole invétérée.

Comme la ſemence a été la premiere infectée de ce virus, quelques-uns croyent que le mauvais caractere qui lui a été une fois communiqué, ne peut être entié-

rement détruit, qu'il se communique aux descendans à l'infini, qu'il pulule plus ou moins, selon la disposition des sujets ; qu'il se peut communiquer aux deux sexes par une multitude de voyes différentes, sans blesser la pureté ; qu'il est difficile de trouver une famille qui n'ait tiré de ses ancêtres quelques étincelles de ce mal, qui est devenu très-commun depuis que les meres n'alaitent plus leurs enfans ; que ce levain qui se déguise sous une multitude de formes différentes, qui embarasse souvent la Médecine dans ses jugemens & ses prognostics, peut s'assoupir, se calmer, & céder en apparence ; que son acide peut s'adoucir, mais que le coagulatif subsiste ; qu'il passe d'un sujet à un autre ; qu'il peut épargner le pere & maltraiter le fils ou le petit-fils ; qu'il peut se cantonner dans des corps glanduleux, y rester long-tems en re-

pos ; que certaines diſpoſitions peuvent l'ébranler, l'éxalter, & le mettre en mouvement, & par conſéquent le faire rentrer dans le commerce des liqueurs, le déterminer à ſe dépoſer ſur certaines parties, pour former la goute aux articulations, la ſciatique à l'iſchion, des rhumatiſmes ſur les muſcles, la gravelle aux reins, les ſcrophules aux glandes, le cancer au ſein, des obſtructions aux viſceres, des teignes, galles, ulceres, lépres, &c.

Que la plupart de ces maladies ſont des éclats & des étincelles de vérole.

Que pour ménager la délicateſſe des malades qui n'ont pas mérité ces maux par la débauche, le judicieux Médecin dans cette conjoncture épineuſe n'oſe propoſer un remede qui ſupoſe une maladie honteuſe ; que le nom du Mercure qui convient ſeul pour vaincre ces

hidres, fait horreur aux malades : ainſi ils ſont privez d'un ſecours certain, & l'on fait des cures qui ne ſont jamais que palliatives.

C'eſt ainſi que bien des malades languiſſent des tems infinis, toujours dans les remedes & toujours affligez, & à la fin les maux deviennent incurables.

L'expérience autoriſe ce raiſonnement, & fait en même tems voir que le Mercure étant ſans contredit un remede ſpécifique pour guérir la vérole, il doit auſſi guérir les autres maux qui peuvent dépendre de la même cauſe : il le peut faire & il le fait ; & ſi la cauſe de toutes ces maladies peut être détruite, il n'y a que lui qui ait la force de le faire : beaucoup de remedes peuvent ſoulager, pallier les accidens, & procurer des tréves, mais il n'appartient qu'au Mercure à faire les cures éradicatives.

Ce

Ce qui ſurprend dans l'uſage du Mercure crud, que nous donnons par la bouche, c'eſt que la douceur avec laquelle il agit, ne répend nullement avec les prodigieux & ſalutaires effets qu'il produit, l'on peut dire actuellement, & d'une promptitude ſurprenante, ſans avoir produit, depuis plus de quarante-trois ans que je m'en ſers, ſur plus de cinq à ſix mille malades, le moindre des accidens; ce que l'on ne peut pas dire d'aucun autre remede de la Médecine.

Plus l'on en prend, plus l'on voit croître ſes forces & ſon embonpoint.

L'on verra que la choſe eſt poſſible, ſi l'on ſe donne la peine d'éxaminer, ſans prévention, que le Mercure, comme je l'ai déja fait voir, s'inſinue très-promptement dans les liqueurs, rend le ſang plus doux, plus fluide, & par conſéquent plus propre à être porté &

charié dans les tuyaux les plus fins, les plus ſubtils & les plus éloignez, par la voye de la circulation, pour communiquer l'aliment aux parties du corps; qu'il détruit ſans contredit les embaras, obſtructions & obſtacles; qu'il ouvre les tubes & les dépuratoires; qu'il facilite & provoque aux femmes l'évacuation des menſtrues; qu'il détruit enfin tout ce qui pouvoit s'oppoſer à la diſtribution des ſucs nourriciers, & au cours naturel des eſprits & des fluides; qu'il ruine & abſorbe les acides qui cauſent la maigreur, & qui ſont la pepiniere d'un grand nombre d'infirmitez; qu'il procure l'évacuation de tout ce qu'il y a d'hétérogêne & de vicieux, ſans toucher à ce qui eſt bon, utile & néceſſaire.

Toutes ces choſes font voir que le Mercure crud, employé de la maniere, n'affoiblit nullement, mais qu'il fortifie & engraiſſe.

Voilà ce que j'ai conçû de la mécanique du Mercure, ſur les fermens vicieux, de quelque nature qu'ils puiſſent être; que l'on peut l'employer ſans riſque dans les cas les plus ſimples, comme dans les maux les plus conſidérables & les plus preſſans. Par éxemple, l'apopléxie & la paralyſie étant produites par un ſang trop épais, & par des humeurs viſqueuſes engagées dans le cerveau, le Mercure redonnant au ſang ſa fluidité naturelle, & détruiſant ces viſcoſitez, il doit s'enſuivre la circulation libre des liqueurs & des eſprits; car en ôtant les embaras, l'on ôte la cauſe eſſencielle de ces maladies. La cataracte eſt cauſée par une matiere étrangere qui ſe coagule peu à peu entre le criſtalin & la tunique uvée, ou par l'épaiſſiſſement des liqueurs qui circulent dans la ſubſtance du criſtalin, qui bouche à la fin le trou de la prunelle.

Qui doute que ce dissolvant ne pût dissiper cette coagulation, s'il étoit employé à tems ?

La goute sereine n'est qu'une obstruction dans le nerf optique, causée par une même matiere ; le même remede y peut convenir.

Enfin, toutes les parties du corps, sans exception, saines ou malades, sont également pénétrées par le Mercure : dans les saines, il y passe comme ami & bienfaiteur ; dans les malades, comme réparateur, libérateur, restaurateur & correcteur des causes & des accidens.

Ce qui est agréable, c'est que pendant son usage les malades jouissent d'un plein repos & d'un grand calme ; il agit sans tumulte, sans agitation, & sans dégoût.

Ce qui veut dire que la nature le goûte, qu'elle lui plaît & qu'elle lui convient ; puisque par son moyen elle est délivrée de ce qui

l'oppresse, sans cependant rien changer dans l'ordre de ses fonctions naturelles & animales.

Ceci prouve évidemment que la nature est ennemie de la violence, ce que j'ai tâché de persuader aux jeunes Chirurgiens dans mon premier Ouvrage sur la curation des playes ; elle aime la simplicité & la douceur. Toutes ces productions & surprenantes opérations se font sans effort, sans violence, sans bruit & sans fracas ; elle remue tout, sans s'agiter ; elle nourrit tout, produit tout, conserve tout, multiplie tout, sans faire paroître aucune action ; le prudent Médecin doit la suivre & l'imiter dans la cure des maladies.

C'est ce que j'ai vû pratiquer avec beaucoup de satisfaction par le très-sçavant & très-sage M. Cicognini, Conseiller & Premier Médecin de Madame Royale. Je dois à son mérite & à la vérité cet-

te autentique déclaration, l'ayant vû traiter plusieurs malades qu'il a guéris sans leur donner aucun remede, observant judicieusement les mouvemens de la nature, en la laissant agir seule, quand elle le veut & quand elle le peut, & lui donnant la main à propos quand il est besoin. C'est faire la Médecine dans toute sa perfection.

Ce Traité paroîtra long, il est vrai ; mon sujet m'a entraîné insensiblement : il n'y a cependant rien d'inutile. Je suis tombé dans des redites, que je n'ai pû éviter par mon peu de talent, & par l'enchaînement des preuves, des raisons & des cas sur lesquels je me suis un peu étendu ; lesquelles choses il m'a fallu tirer de mon stérile fonds, pour appuyer selon ma capacité une chose qui me paroît nouvelle, sans le secours du Grec ni du Latin.

Je prévois une révolte d'esprits ;

les uns par chagrin & par envie, les autres par prévention ou par intéreſt.

Ceux enfin qui ſont ennemis jurez des nouveautez, qui, ſans vouloir ſe fatiguer l'eſprit, ſuivent tranquilement, aveuglément & nonchalamment les routes bonnes ou mauvaiſes que l'antiquité leur a tracées, qui applaudiſſent à tout ce qu'elle nous a laiſſé comme à des oracles, & qui condamnent ſans appel ce qui n'eſt pas ſorti de leur fonds.

Comment, dira-t-on, un ſimple Praticien, ſans lettres & ſans érudition, a l'audace de protéger un remede décrié par de fameux Auteurs? Le docte Fernel l'a décrié, faute de le connoître. Quelle témérité!

La Médecine & la Chirurgie ſont en poſſeſſion depuis pluſieurs ſiécles d'une quantité de bons remedes, qu'il faudra ſacrifier au

Mercure ; & cela ſur la bonne foi de quelques cures que le hazard a favoriſées : l'on a toléré ſon premier Ouvrage, où il attaque impunément la vénérable antiquité ; celui-ci ſera criblé, critiqué, & décrié. Cet orage capable d'accabler & le ſyſtême & l'Auteur, ne m'épouvante que médiocrement. L'on trouvera des fautes dans ce Traité dignes de cenſure, & auſſi dans la maniere de m'expliquer ; mais ce n'eſt pas ici une Piéce d'éloquence, d'autant plus que les plus beaux tableaux ont leurs ombres.

J'eſpere cependant que la force de la vérité, & les réfléxions que les gens raiſonnables pourront faire ſur ce ſujet, feront ſuffiſantes pour juſtifier & même protéger ce Traité du Mercure ; d'autant plus que ce ſont des expériences de plus de quarante-trois ans qui ont donné lieu à cette en-

treprise, & qu'un peu de tems & un peu de patience le feront triompher de ses ennemis, & que ce remede aura un jour la préférence sur presque tous les remedes d'usage pour le bien & l'utilité publique.

Mon âge de 70 années, qui rend tous les jours de ma vie critiques & toutes mes années climatériques, me devroit porter à ne pas faire un secret de la préparation & composition de ce remede ; vû d'ailleurs que dans mon premier Ouvrage j'avois flaté le Public de le donner un jour en lumiere : ce jour n'est pas encore venu ; la rigueur des tems l'a reculé, par les pertes considérables que j'ai faites dans ma patrie.

Ma famille peut trouver dans son usage une ressource qui la console & la dédommage en même tems de l'injustice qui l'a privée de plusieurs années de mon travail

& de mes fatigues; c'eſt à eux à qui je laiſſe le ſoin de tenir ma parole quand ils le jugeront à propos: je n'en prive pas le public.

Si par mes applications j'ai pû trouver le moyen de faire avec le Mercure un remede ſi utile, il ne manque pas de gens habiles & élevez qui peuvent faire la même découverte.

A force de réfléchir & de travailler, je me ſuis rencontré moi-même avec Magatus, ſur ce qui concerne la curation des playes.

L'on peut ſe rencontrer avec moi ſur cet article: quoiqu'il en ſoit, je n'aurai pas fait peu, ſi je puis perſuader que le Mercure crud peut être employé utilement, ſans danger & ſans crainte; que ce ſimple métal ſans goût ni ſans odeur, peut être ſubſtitué à un fatras de remedes dégoûtans, dont l'effet eſt incertain, ſouvent inutile ou pernicieux, & que ce-

lui-ci maintient l'eſprit & le corps en ſanté, & qu'il éloigne la vieilleſſe.

Ceux qui pourroient douter qu'il y eût de l'éxagération dans mes récits & dans les vertus que j'attache au Mercure, prendront la peine, s'il leur plaît, de lire les Lettres qui ſuivent, & qui n'ont point été mandiées.

Elles ſont de deux fameux Profeſſeurs en Médecine. La premiere de M. Gofe Docteur en Médecine établi dans la ville de Chiere; les autres de M. Mancheti auſſi Docteur en Médecine, & Médecin de S. E. Mgr le Cardinal Pico de la Mirandole; une écrite de Boulogne, & les autres de Rome, contenant ce que ce remede a fait ſur la perſonne de ce ſçavant Médecin, ſur M. ſon frere, & ſur d'autres, où il l'a employé avec un très-bon ſuccès.

« De Chiere le 12 Aouſt 1721.

« Je me serois donné l'honneur, « Monsieur, de répondre plutôt à « votre obligeante Lettre, si je n'a- « vois voulu premiérement obser- « ver l'effet des pilules que vous « nous avez envoyées pour Mada- « me la Comtesse Rusquet : je suis « confus d'avoir tant tardé ; mais « en récompense je vous ferai la « relation de la bienheureuse pis- « cine que nous avons reçûe, & « que nous avons employée sui- « vant votre Mémoire.

« Je vous dirai donc que cette « Dame est tout-à-fait délivrée « des cruelles douleurs qui la mar- « tyrisoient depuis plus de quatre « mois.

« Il y a environ quinze jours « que nous employons votre re- « mede : elle n'en avoit pas pris « quatre prises, que ses douleurs « sont cessées entiérement ; elle se « remue très-librement, & avec « d'autant plus de plaisir, que de-

« puis qu'elle eſt alitée, elle avoit « toujours reſté ſur le dos.

« A la ſeptiéme priſe elle eſt « ſortie du lit, & elle marche avec « des bequilles.

« Ce remede l'a purgé ſans au- » cune douleur; cependant elle a « vuidé des eaux une quantité pro- « digieuſe & étonnante, par l'ef- « fet admirable de votre excel- « lent remede: elle en eſt ſi ſurpriſe « & ſi contente, qu'elle veut en « continuer l'uſage malgré les « grandes chaleurs.

« Si vous le jugez à propos, je « croi qu'on la pourroit envoyer à « Aquy, pour achever ce que vo- « tre très-excellent & admirable « remede a ſi heureuſement com- « mencé. Monſieur & Madame la « Comteſſe vous font mille com- « plimens & autant de remerci- « mens, & vous prient de les met- « tre tous deux aux pieds de Mada- « me Royale. Quant à moi, je ſuis

« charmé de cet heureux ſuccès : je « vous ſupplie de me croire, *&c.*

Cette Lettre a été fidellement traduite de l'Italien en François. Cette Dame n'a pas eu beſoin d'aller aux Fangues d'Aquy.

Copie traduite d'une Lettre écrite par M. Mancheti Docteur en Médecine, &c. à M. Cicognini, Conſeiller & Premier Médecin de Madame Royale.

« Si vous avez crû, Monſieur, « que la goutte m'a obligé de mar- « cher avec un bâton, vous avez « crû la vérité ; mais je vous ap- « prens que depuis trente-cinq « jours je ne m'en ſers plus : j'attri- « bue ce bénéfice aux excellentes « pilules de M. Belloſte, que j'ai « priſes avec ſatisfaction.

« Le meilleur de mes amis avoit « une fiſtule à l'anus il y avoit ſix « ans, qui étoit venue d'elle-mê-

« me, & qui s'étoit ouverte ſans
« douleur, qui formoit une groſ-
« ſeur un peu plus groſſe qu'un
« pois, & qui purgeoit par une ou-
« verture qui s'y étoit faite; je lui
« ai donné des mêmes pilules, &
« en très-peu de tems il s'eſt trou-
« vé entiérement guéri. C'eſt
« pourquoi j'ai conſigné 48 liv.
« pour trois onces que je vous prie
« de m'envoyer : ſi elles ne ſont
« pas ici Dimanche, il faudra que
« vous preniez la peine, Monſieur,
« de me les envoyer à Rome.
« Quant à mon frere, lequel par
« la grace de Dieu ſe porte bien,
« quoiqu'il ait encore un petit reſ-
« te de palpitation dont il n'eſt
« preſque plus incommodé, j'a-
« vois crû que les antipocondri-
« ques & les remedes martials
« pouvoient le ſoulager : mais au
« contraire les accidens croiſſoient
« à tel point, qu'il a fallu les a-
« bandonner. J'ai crû un épaiſſiſ-

« sement dans les fluides, & mê-
« me quelques polypes; j'ai pensé
« que l'unique remede étoit les pi-
« lules de M. Belloste, que je lui ai
« fait prendre, même dans le tems
« froid; tellement que lui en don-
« nant de fois à autre, tous les plus
« fâcheux accidens sont cessez; il
« n'a plus de ventre, & a une très-
« bonne couleur. J'écris à M. Bel-
« loste, que je vous prie de saluer
« de notre part; & suis, &c.

MANCHETI.

Lettre à moi adressée de M. Mancheti, du 9 Octobre 1723.

« Le rrès-cher & très-illustre
« M. Cicognini m'assure tant de
« votre bonté, Monsieur, que
« j'ose vous adresser ces lignes pour
« témoigner mes obligations &
« mes remercimens, & de mon fre-
« re pareillement, quoique nous
« n'ayons pas l'honneur de vous

« connoître ; ayant éprouvé tous « deux avec un égal fort & profit « de notre santé, les effets miracu- « leux de vos très-vertueuses pilu- « les, le prix & le mérite ne pou- « vant être renfermé à un louis « d'or le grain, par leurs bons effets « & leurs admirables qualitez. Mais « cependant, Monsieur, je vou- « drois bien vous prier en faveur de « la Médecine, de m'en vouloir « modérer le prix. J'écris à M. Ci- « cognini, qui se chargera de la « quantité que vous voudrez bien « m'envoyer, vous priant de les « accompagner d'une instruction, « & en quels maux l'on peut les « employer, & si elles se conser- « vent long-tems. Nous partons « dans la fin de ce mois pour Rome « avec Son Eminence : vous y au- « rez un serviteur tout plein de re- « connoissance & d'estime, tout « disposé à vous servir, vous priant « instament de me croire, *&c.*

« MANCHETI.

Extrait abregé & traduit d'une Lettre du même M. Mancheti, du 14 Janvier 1714, à M. Cicognini son bon ami, écrite de Rome.

» Je vous dirai, mon très-cher « & très-illustre Monsieur, que « ces jours passez je sentis une nou- « velle attaque de goute ; je me « trouvai les jambes engagées & « les pieds douloureux, ce qui ne « m'étoit pas arrivé depuis quatre « mois. Je pris d'abord une double « prise des pilules de M. Belloste, « c'est-à-dire une dragme : chose » surprenante & cependant véri- « table, l'opération du remede n'a « pas été finie, que tout est dis- « paru. Je ne puis trop louer le re- « mede & l'Auteur, & vous prie « de le bien saluer de ma part : je « lui fais de tout mon cœur offre « de service en ces quartiers. Je n'ai « point d'expressions assez fortes « pour lui témoigner ma recon- « noissance, &c.

Les éloges que M. Mancheti fait de ce remede, ne peuvent être ſuſpects ; c'eſt un très-habile & très-judicieux Médecin, qui ne peut ſe taire ſur l'effet que ce Mercure a produit ſur M. ſon frere, qui par ce moyen s'eſt délivré entiérement d'une maladie très-périlleuſe, & ſur lui-même, & qui ſe flate par une autre Lettre de Février 1714, à M. Cicognini, d'être entiérement délivré de la goute qui l'affligeoit ci-devant, & qui l'obligeoit à garder la chambre des mois entiers, quand il en étoit attaqué ; & que depuis qu'il a commencé à ſe ſervir de ce remede, il n'a eu qu'une légere attaque qui ne lui a duré qu'un jour ſeulement ; qu'il eſt bien-aiſe de ſçavoir s'il peut employer ce remede à une tumeur ſchirreuſe, très-groſſe, très-dure, & très-ancienne. Je lui ai répondu d'abord qu'il pouvoit les employer hardi-

ment, non ſeulement à ces tumeurs, mais à toutes celles qui affligent les hommes; que depuis un mois j'ai traité un homme de diſtinction très-connu de M. Cicognini, d'un très-fâcheux ſarcocele, accompagné de la dureté totale de la langue: leſquelles deux maladies ont été très-promptement guéries ſans autres remedes; que c'eſt M. le Médecin Bouillon Profeſſeur Royal de notre Univerſité, qui m'avoit mis ce malade entre les mains; que ce très-docte Médecin l'avoit déja éprouvé ſur d'autres maladies très-épineuſes, avec une entiere ſatisfaction.

N'ayant pas eu occaſion de rien dire du polype dans le cours de ce Traité, & que ces Lettres de Rome me ſont envoyées dans le tems que j'acheve d'écrire ceci, j'ai jugé à propos en finiſſant, de dire ce que je penſe ſur l'extraor-

dinaire cure du frere de M. le Médecin Mancheti ; car c'eſt pour moi une nouvelle découverte.

Le polype eſt une excroiſſance de chair qui tire ſon nom de ſa figure, parce qu'il reſſemble à un poiſſon que l'on nomme ainſi. Il eſt engendré d'un ſang âcre, gluant & viſqueux, qui circule lentement ; c'eſt ce qui donne le tems aux âcres ou acides de faire des excoriations aux orifices de quelques vaiſſeaux, & en même tems épaiſſir le ſuc nourricier qui flue pour la nourriture des parties, lequel ſe mêlant avec la viſcoſité des autres liqueurs, donne lieu à des excroiſſances qui ont leurs racines à l'endroit où l'excoriation a commencé, & qui prennent la figure des lieux ou cavitez où ils s'engendrent : comme dans le cœur, dans les vaiſſeaux & dans le nez, ils ſont longs, arondis ou plats ; & dans le ſcrotum ils for-

ment une maſſe ronde que l'on nomme *ſarcocele.* Ainſi ces maladies, quoiqu'elles ayent différent nom, elles ſont cependant d'une même nature.

L'expérience m'ayant fait connoître dans une quantité d'occaſions que notre Mercure guérit les ſarcoceles, le même remede doit auſſi guérir le polype dans quelque lieu qu'il ſoit.

Cela n'eſt pas difficile à concevoir : il détruit les âcres & les acides, il rend les humeurs fluides, leur épaiſſiſſement étant la cauſe efficiente de ces maladies : la cauſe détruite, l'accident ceſſe.

Il fond & diſſout ce qui s'étoit joint contre les loix de la nature.

Par le premier il empêche l'accroiſſement d'une maladie qui peut augmenter toujours & faire périr le malade.

Par le ſecond il détruit la tumeur, il agit ſur cette excroiſſan-

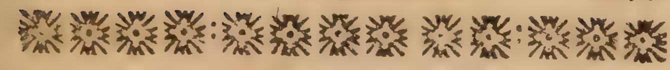
ce, comme il a fait ſur les embaras, les ſchirres, les glandes, & les obſtructions.

Pour conclure enfin ce Traité qui n'eſt déja que trop long, & que j'ai cependant peine à finir, parce qu'il ſe préſente tous les jours de nouvelles expériences, qu'il faut ſupprimer pour ne pas abuſer de la patience du Lecteur. Je finis donc en faiſant une petite réfléxion.

Un chacun ſçait que dans tous les pays il y a un grand nombre de gens inutiles à l'Etat, au Public, & à charge aux Hopitaux, à raiſon de pluſieurs infirmitez vrayes ou ſuppoſées, que le genre de vie, la pareſſe, la fatigue & la miſere produiſent dans les pauvres, qui paſſent pour incurables & qui le deviennent dans la ſuite, & cela faute d'employer le ſeul remede qui les peut guérir d'abord & à peu de frais.

Que le Mercure crud pris par la bouche, comme il a été dit, vuideroit les Hopitaux, & mettroit en état de travailler bon nombre de fainéans & de vagabons, qui sous prétexte de certains maux qu'ils chérissent & que le tems rend contagieux, infectent les villes & les campagnes, & arrachent les aumônes, dont ils font souvent un très-mauvais usage.





METHODE douce & facile pour réduire l'Inteſtin tombé dans le Scrotum, avec étranglement à l'anneau du Péritoine, & du Sarcocelle.

COmme l'on m'a fait quelques reproches de ce que j'ai traité ſuperficiellement dans mon premier Ouvrage, de la chute de l'inteſtin dans le ſcrotum ; je me ſuis crû obligé de m'étendre un peu plus ſur cette matiere, quoique j'aye déja écrit une Lettre à mon illuſtre Traducteur M. Saucaſſani, premier Médecin de Mgr le Duc de Guaſtalle, en réponſe d'une qu'il m'adreſſa pour avoir mon ſentiment ſur une pareille maladie, traitée en ſes quartiers ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire avec les émolliens, laquelle eut un très-mauvais ſuccès.

Quoique je répette ici une partie de ce que je lui écrivis fort à la hâte, l'on y trouvera quelques observations que j'ai eu le tems de faire depuis, qui m'ont paru très-néceſſaires, ſans m'attacher à expliquer les différentes eſpeces de hernies, que tout Chirurgien doit ſçavoir. Je m'arrête ſeulement à celle dans laquelle l'inteſtin tombe dans le ſcrotum, avec étranglement aux anneaux du péritoine, qui eſt ſouvent accompagnée du *voluculus* & de la mortification du ſcrotum, qui cauſent une prompte mort au malade, ſelon moi, par l'uſage indiſcret des émolliens & fomentations chaudes, réſolutives & carminatives : dans la maladie dont eſt queſtion, comme dans toutes celles qui ſont du reſſort de la Chirurgie, il faut connoître la ſtructure de la partie malade, la nature de la maladie, les accidens, le

pronoſtic, & ſçavoir approprier les remedes propres pour les guérir.

Le ſcrotum a des parties contenantes & des parties contenues.

Les contenantes ſont les membranes, les tégumens, & les muſcles.

Les muſcles ſont deux, nommez *cremaſters* ou *ſuſpenſoirs*, qui tirent leur origine de l'extrêmité charneuſe du muſcle oblique aſcendant.

Les membranes ſont la bugineuſe, qui eſt attachée aux teſticules, la vaginale qui vient de la membrane extérieure du péritoine qui forme une eſpece de gaîne.

Les muſcles ſuſpenſoirs en ſe dilatant forment une autre eſpece de membrane, ce qui me fait preſque croire que l'on pourroit bien dire que toutes les fibres de cette membrane ſont autant de

petits muſcles, qui cependant auſſi bien que les cremaſters, ne ſont point comme les autres muſcles organes de la volonté ; les tégumens communs ſont les dernieres parties des contenantes.

Les parties contenues ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, deſcendans, préparans & éjaculatoires, les nerfs & vaiſſeaux limphatiques, & les teſticules.

Tous ces vaiſſeaux paſſent avec les nerfs, par un alongement du péritoine en forme de fourreaux ou canaux aſſez larges, qui comme l'on a déja dit, deſcendent juſqu'au ſcrotum, & dans chaque aîne une eſpece d'anneau ; c'eſt la dilatation ou ruption de ces anneaux qui forme la hernie que l'on nomme *enterocelle*, quand l'inteſtin tombe dans le ſcrotum ; il y tombe quelquefois peu à peu, & ne paſſe pas un certain volume médiocre : il y en a même qui ont

des chutes d'inteſtin très-anciennes, qui ne donnent aux malades qu'une médiocre incommodité, & qui ſont faciles à réduire ; mais quand un coup de dent, ſi je puis me ſervir de ce terme, précipite tout d'un coup l'inteſtin dans le ſcrotum dans un volume conſidérable, c'eſt alors que le mal eſt très-ſérieux & qu'il n'y a point de tems à perdre.

L'effort que les fibres font dans la violente extenſion qu'ils ſouffrent par le volume prodigieux du ſcrotum, & qui ont pour leur point d'appui leur origine & leur inſertion, qui s'entretouchent & qui ſont autour des anneaux du péritoine, le tiraillement de toutes ces fibres les approchent & les uniſſent les uns aux autres, cauſent une ligature & une compreſſion ſi ſerrée aux anneaux par où paſſent les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs, que la mortification y ſurvient en

très-peu de tems, ſans douleur & ſans inflamation, mais ſeulement faute de recette & par privation.

Comme cette mortification n'eſt point précédée par aucun ſigne ſenſible, comme il arrive toujours aux mortifications des autres parties, l'on ne peut ni les prévoir ni les éviter, & la mort du malade eſt preſque toujours accompagnée de la ſurpriſe & de la confuſion du Chirurgien, qui ſouvent a recours à l'opération, qui ne ſert qu'à diligenter le trépas du malade : il eſt donc queſtion de voir de quelle maniere l'on fera ceſſer l'étranglement qui ſert d'obſtacle, quelque effort que l'on faſſe au retour de l'inteſtin dans l'abdomen.

La méthode que j'ai vû pratiquer partout où j'ai été, c'eſt de ſe ſervir d'émolliens : il faut voir quelle eſt la défectuoſité de cette méthode, & de celle des efforts que l'on fait avec les mains pour le réduire par

la voye de la compreſſion.

Les émolliens ſont des remedes dont on ſe ſert pour ramolir, relâcher & adoucir.

Dans le ſcrotum où l'inteſtin eſt tombé, il n'y a rien à ramolir, puiſque ce n'eſt que du vent qui remplit l'inteſtin, & qui fait le volume de la tumeur, ſi l'on ſuppoſe qu'il y peut avoir des excrémens, ce qui eſt difficile à croire; il faut qu'ils ſoient bien fluides pour paſſer par les anneaux du péritoine: qu'ils ſoient ſolides ou qu'ils ſoient liquides, quel effet attend-on par l'uſage des émolliens? ils ne peuvent ſervir qu'à procurer une chute plus abondante & de vent & d'excrémens, puiſque les émolliens en amoliſſant les fibres, ils cauſent une plus grande dilatation à la partie, ils en augmentent le volume & la capacité; plus la partie eſt tendue, plus les pores s'ouvrent; l'air y peut entrer très-

facilement, pénétrer jusqu'à l'intestin, ce qui le gonfle autant que la bourse peut s'étendre, & par ce moyen l'étranglement se serre à mesure que le volume du scrotum augmente.

Les playes de l'abdomen où l'intestin sort, nous font connoître que dès que l'air le touche, il se grossit à un point que l'on est obligé d'en venir à l'opération de la gastroraphie, & à faire aussi des ponctions à l'intestin pour en faire sortir le vent.

C'est donc sans fondement que l'on applique les émolliens où l'on ne doit point amolir, ni relâcher, ni même adoucir; car ces sortes de tumeurs ne sont pas douloureuses: toute l'intention du Chirurgien consiste à déloger l'intestin, & à le faire rentrer dans l'abdomen.

De toutes les parties du corps, il n'y en a point qui s'alonge & qui

ſe racourciſſe plus facilement que le ſcrotum : c'eſt comme un index qui marque les bonnes & mauvaiſes diſpoſitions du corps ; il s'alonge dans les indiſpoſitions & dans les maladies ; il ſe ride & ſe retrouſſe dans la ſanté ; il s'alonge après un long travail, par une eſpece d'épuiſement, mais il ſe reſſerre par le repos & par l'attouchement de l'air froid.

L'on voit donc, comme il a été dit, que les muſcles de cette partie ne ſont pas comme les autres muſcles des organes de la volonté, & que c'eſt comme une membrane qui envelope comme une bourſe tout le ſcrotum, qui eſt particuliere dans ſon eſpece, qui eſt compoſée d'une multitude de fibres droites & creuſes, qui ſont comme autant de petits muſcles qui font reſſort. Je ferai enſorte d'expliquer la mécanique de ce reſſort ſuivant l'opinion que j'en

ai conçûe : ayant donc établi la fabrique & la nature de la partie, ayant aussi rejetté comme pernicieux l'usage des émolliens, il faut proposer la méthode que j'ai suivie & pratiquée depuis plus de 35 ans, laquelle m'a toujours réussi.

Je me suis donc détrompé & rebuté de l'usage des émolliens par les funestes effets que j'ai vû qu'ils ont produits; j'ai ensuite considéré que les fomentations chaudes dont on se sert dans la cure de ces maladies, ne servent qu'à dilater les vaisseaux & tuyaux qui portent le sang & les liqueurs à augmenter leur volume & à y attirer les humeurs.

J'ai considéré que quand une partie est atrophiée, l'on fomente, l'on échauffe, l'on fait des frictions pour ouvrir les pores obstruez, & pour y attirer le suc nourricier.

J'ai remarqué que les efforts

que l'on fait avec les mains pour réduire l'inteſtin, quand le ſcrotum eſt extrémement gros, ne ſervent qu'à meurtrir la partie & qu'à augmenter ſon volume; car ce maniment eſt une eſpece de friction.

J'ai donc crû que pour guérir cette maladie, il falloit prendre le contre-pied de toutes ces choſes, & que les aſtringens ou les choſes froides comme la glace pouvoient produire un effet favorable.

Il y a peu d'hommes qui ne ſçachent par leur propre expérience que le ſcrotum s'alonge dans les tems chauds, & qu'il ſe ride & ſe retrouſſe d'abord par l'attouchement de l'air ou de quelques autres choſes froides.

Quand donc je ſuis appellé à tems, je mets en uſage les aſtringens de la premiere claſſe, comme alun, noix de galles, de cipres,

biſtorte, écorce & fleurs de grenade, ſel armoniac, dans l'eau ferrée pluſieurs fois, ou dans le vin bien bruſque, y joindre un peu de vinaigre; toutes ces choſes concaſſées & bouillies, appliquer la décoction plutôt froide que chaude, avec une éponge marine neuve & pierreuſe.

Mais comme dans ces maux les momens ſont précieux, & que pendant que le remede ſe prépare, la mortification ſurvient par la preſſion & la ligature faite aux vaiſſeaux, il faut promptement appliquer ou éponges ſi l'on en a, ou linges en pluſieurs doubles, trempez dans de l'eau la plus froide, ou y appliquer de la glace ſi l'on en peut avoir; cependant le remede ſe prépare.

J'ai vû pluſieurs fois que l'eau froide ſeule a ſuffi; mais en cas que la réduction eût peine à ſe faire, il faudroit avoir recours à

l'aſtringent, ce qui cependant ne m'eſt jamais arrivé; ſi l'on applique l'eau froide, il faut la changer ſouvent, afin qu'elle ne s'échauffe pas ſur la partie.

Il faut ſituer ſon malade la tête baſſe & le corps, la partie malade & les cuiſſes élevées, & ne faire ſur la partie que de légeres compreſſions.

Ne donner au malade que de bons bouillons & du vin de fois à autre.

Ne point tenir le malade dans des chambres trop chaudes avant la réduction.

Si la maladie eſt accompagnée de douleur, ou qu'il y ait plénitude, la ſaignée eſt inutile; dans ces cas ni la purgation ni les cliſteres n'ont point de lieu.

Après la réduction une bonne ligature; car ſans un bandage que l'on doit porter jour & nuit, l'on eſt dans un perpétuel danger de

retomber dans le même cas.

J'ai dit *quand je ſuis appellé à tems*; car, par éxemple, ſi l'étranglement a duré un jour ſeulement, la partie eſt gangrenée quand même il n'y auroit aucune marque extérieure; ainſi il ne faut rien appliquer, car le Chirurgien & le remede ſont décriez, quoique l'un & l'autre ne ſoient point coupables ni cauſes de la perte du malade.

Il faut voir à préſent ſi ce que j'ai conçû de la mécanique des aſtringens eſt juſte, c'eſt ce que je laiſſerai juger aux ſçavans; je ne laiſſe pas de l'expoſer ſelon mes petites lumieres. C'eſt le propre des choſes chaudes que de dilater, comme celui des choſes froides de reſſerrer; or donc, ſoit les aſtringens, ſoit les applications d'eau froide, il faut que les uns & les autres cauſent une contraction aux fibres de toute la partie, cette contraction cauſe une preſſion aux

vaiſſeaux ſanguins, & particuliérement aux arteres, cette contraction en reſſerrant & diminuant le volume des vaiſſeaux, le ſang, les eſprits & les autres liqueurs reçoivent une ſecouſſe qui oblige le ſang de remonter promptement dans les vaiſſeaux ſupérieurs, les parties les plus ſubtiles des liqueurs & les eſprits ſe trouvent pouſſez avec rapidité, s'inſinuent dans les canaux qui ſont les plus proches & les plus à portée de les recevoir, où ces canaux les plus proches, ce ſont les fibres creuſes de la membrane ou des muſcles, ſi on le veut ainſi, qui doivent avoir des anoſtomoſes avec les vaiſſeaux, ils ſe gonflent, ſe rempliſſent & ſe racourciſſent très-promptement, le volume du ſcrotum diminue à vûe d'œil, le ſcrotum ſe ride, la ligature des anneaux ſe relâche, l'inteſtin ſe trouvant preſſé par une multitude prodigieuſe de petits

muſcles qui augmentent en force à meſure qu'ils viennent plus courts, il faut qu'il cede & qu'il rentre dans l'abdomen.

La promptitude avec laquelle ſe fait la réduction, eſt effectivement ſurprenante; ce qui me fait croire de plus en plus qu'il faut que des eſprits ou choſes ſemblables gonflent ces fibres en les rempliſſant avec promptitude; ce que les liqueurs ne peuvent faire que lentement, vû la fineſſe des eſprits & leurs petites cavitez.

Si l'on ſe donne la peine de conſidérer la mécanique de cette opération, que l'on compare chaque petit muſcle à une main qui ſe ferme, qui ſerre, qui pouſſe, qui eſt appuyée d'une multitude d'autres qui ſe touchent, s'appuient & s'entre-aident, qui de concert & en même tems ſe racourciſſent également en ſe rapprochant de leurs origines & de leurs inſer-

tions qui se touchent. Ils sont comme une bourse qui serre de tous les sens, & qui fait un effort suivi, uni & égal. Si l'on considere toutes ces choses, l'on n'aura pas beaucoup de peine à concevoir de quelle façon la nature produit un effet si salutaire & si surprenant, quand on lui donne la main à propos.

Il est bon aussi d'observer que le tiraillement qui se fait aux anneaux ou productions du péritoine, par lesquels le nerf & les vaisseaux sanguins sont comme liez, se fait par la dilatation & forte tension de la membrane vaginale, qui est un alongement du péritoine, dans laquelle l'intestin est logé; que cette forte tension ne se peut faire qu'elle ne tire en bas le péritoine, qui en comprimant l'intestin, le pousse de plus en plus dans le scrotum; que les fibres de la membrane du scrotum que l'on

nomme *cremaſters*, par la forte dilatation qu'ils ſouffrent, étant tirez en bas, cauſent une compreſſion très-forte ſur tous les vaiſſeaux qui paſſent dans l'anneau, qui doit cauſer contuſion, tumulte dans les eſprits, & enſuite inflammation & gangrene aux parties comprimées.

Que la premiere intention que l'on doit avoir eſt de corriger ces accidens ; que l'application des choſes froides & des aſtringens eſt le plus prompt & le plus aſſuré remede que l'on puiſſe employer, pourvû cependant que l'on ſoit à tems.

Tout ce qui a été dit juſqu'ici doit faire voir la néceſſité où l'on eſt dans ce cas de débrider, dégager & ouvrir le paſſage par où l'inteſtin doit être réduit ; les remedes & les moyens qu'il faut employer pour réuſſir, & ceux que l'on croit inutiles & pernicieux

que l'on doit éviter ; que ceux que l'on propose sont soutenus par le raisonnement & autorisez par l'expérience.

Que les remedes & la méthode que l'on rejette n'est qu'une routine d'usage, dépourvûe de raison & pernicieuse par ses effets.

Car enfin surquoi est fondé l'usage des émolliens ? que veut-on ramolir ? du vent dont le scrotum est plein ?

Dans le Traité des playes de poitrine, j'ai fait le récit d'un entretien que j'ai eu avec M. Eliot, premier Chirurgien du Roy de Portugal. Comme nous parlâmes long-tems ensemble sur différentes matieres, & tombant sur la chute de l'intestin dans le scrotum, je lui demandai quelle étoit sa maniere pour le réduire.

Il me répondit ingénuement que quand il avoit fait inutilement des efforts pour le faire ren-

trer dans l'abdomen avec les mains, il employoit les émolliens.

Je lui fis voir l'abus & l'inutilité de cette méthode, par les raiſons que j'expoſe ici. Je lui expliquai ma maniere & mes remedes, & leurs mécaniques, qu'il écouta avec attention. Il goûta ſi bien mes raiſons, & les trouva ſi bien fondées, qu'il m'avoua avoir été juſqu'alors dans l'erreur ; il me proteſta qu'il étoit confus d'avoir ignoré une choſe ſi utile & ſi bien fondée.

Mais l'on me pourra dire qu'il peut y avoir des excrémens tombez dans le ſcrotum que l'on veut ramolir.

Quoique je nie que cela puiſſe être, je ne laiſſe pas de ſuppoſer que cela ſoit ainſi, & que les émolliens les puiſſent ramolir : quelle utilité veut-on tirer de leur fluidité ?

Plus ils ſeront liquides, & plus

ils occuperont de place ; le volume du ſcrotum augmentera, & par conſéquent l'étranglement & la ligature de l'anneau, & les excrémens reſteront toujours dans le même lieu.

J'ai toujours crû & je crois encore qu'il eſt du tout impoſſible qu'il puiſſe paſſer des excrémens dans le ſcrotum dans la chute de l'inteſtin ; le paſſage eſt trop étroit, & le volume de l'inteſtin n'eſt que trop ſuffiſant pour le remplir, vû qu'il eſt déja occupé par les vaiſſeaux qui vont aux teſticules.

Il faudroit, pour qu'il pût paſſer des excrémens par l'anneau ou production du péritoine, qu'il fût déchiré & délabré, ce qui ne peut arriver que par cauſe externe, j'entens par ſolution de continuité faite par un inſtrument tranchant.

Si alors il ſe trouvoit dans ledit inteſtin gros comme une petite

noisette d'excrémens solides ou fluides, cela suffiroit pour empêcher sa chute ; car cela formeroit comme un bouton qui s'appuyant sur l'orifice de l'anneau, formeroit un obstacle à sa chute ; & quand l'intestin est tombé seul dans le scrotum, & que la bourse est remplie, il est alors impossible que rien puisse passer par l'anneau : car les fibres des membranes en s'alongeant, tirent en bas, serrent l'anneau, & font en peu de tems une ligature qui ne laisse passer ni sang ni esprits ; c'est ce qui cause la mortification.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il en a vû : j'en tombe d'accord ; mais ce sera après la mort du malade, quand le sphacele aura causé un délabrement à la partie affligée, & que le relâchement qui arrive à l'anneau comme à toutes les autres parties du corps, quand l'ame s'en sépare : alors les excré-

mens peuvent couler dans le ſcrotum, puiſque le paſſage de l'anus eſt interdit.

Pour conclure enfin ce Traité que j'ai pouſſé plus loin que je n'aurois crû, ſi l'on veut travailler avec ſuccès à la réduction de l'inteſtin, il faut rétablir le reſſort de tous ces petits muſcles, qu'ils ont entiérement perdu; car ce ſont eux qui doivent avoir la gloire de la cure.

Il n'y a que les aſtringens & le froid qui puiſſent produire cet effet, en leur redonnant leur premiere force.

Cette maladie de laquelle je viens de traiter, me conduit au ſarcocele, qui vient auſſi dans le ſcrotum & qui afflige les teſticules. On la traite auſſi avec les émolliens: à la vérité il ſemble qu'ils conviennent mieux en celle-ci qu'à la précédente, particuliérement dans ſon principe, en

excitant une légere tranſpiration à la partie.

Cependant en conſidérant que ce ſont les vaiſſeaux qui portent les ſucs nouriciers, dont les orifices ſont relâchez & dilatez par cauſe externe, comme coup, chute, effort, meurtriſſure, ou maux vénériens.

Que ces ſucs s'exrravaſent entre les membranes; que ſi l'écoulement dure, la tumeur augmente; qu'elle n'eſt pas douloureuſe, parce que les humeurs qui coulent ſur la partie ne ſont pas ni âcres ni vicieuſes; qu'il ny a que la quantité qui en cauſant une diſtention aux membranes & une compreſſion à la partie, cauſent une ſenſibilité & une douleur, à raiſon auſſi de leur ſenſibilité; car il ſe forme une eſpece de chair, ce qui luy fait donner le nom de ſarcocele.

Je croi donc qu'un aſtringent lui

lui conviendroit mieux d'abord qu'un émollient, pour resserrer les orifices des vaisseaux dilatez, & qui en causant une expression à la partie, feroit rétrograder ses sucs qui s'épanchent, & rétabliroit facilement le ressort des fibres, & leur procureroit la solidité qu'ils avoient perdue.

Il est très-certain que si les parties de notre corps pouvoient toujours avoir leur naturel ressort, il ne se feroit jamais d'épanchement : il est très-vrai aussi que ce ne sont point les remedes qui relâchent qui soient capables de les rétablir quand ils l'ont perdu.

Si enfin le sarcocele est ancien, & la tumeur grosse & dure, il n'y a que les dissolvans pris intérieurement & appliquez sur le mal, qui soient capables de les terminer : c'est ainsi que je me suis conduit dans la cure de ces malades, laquelle m'a toujours très-bien réussi.

Quant au *miſerere* qui ſurvient à la chute de l'inteſtin, où il y a étranglement, l'on doit ſçavoir que la ligature qui ſe fait alors à l'anneau du péritoine, ſerre l'inteſtin d'une maniere que l'eſprit animal qui coule dans les fibres circulaires, comme dans un tuyau entortillé autour des inteſtins, rencontre un obſtacle qui l'empêche de continuer ſa route de haut en bas, par le mouvement périſtaltique, il rebrouſſe chemin par une eſpece de répercution ; il remonte & fait le mouvement anti-périſtaltique, ce qui produit les cruels ſimptômes du *miſerere* ; quand cette maladie arrive ſans la chute de l'inteſtin, les mêmes eſprits animaux trouvent des obſtacles dans les mêmes fibres circulaires, il produit les mêmes accidens par les mêmes raiſons, mais dans ce cas, l'on doit employer une doſe un peu forte de mercure

crud, comme deux, trois & quatre livres, & le faire avaler ; rien ne convient mieux alors pour rétablir le mouvement périſtaltique, & pour appaiſer le tumulte des eſprits ; c'eſt le ſeul & le plus ſalutaire remede que l'on puiſſe employer ; je puis aſſurer avec vérité qu'il ne m'a jamais manqué. Il m'eſt même arrivé à Briançon qu'un Capitaine étant aux abois & hors d'eſpérance, à qui on avoit fait inutilement pluſieurs remedes, je lui fis avaler deux livres de mercure crud, malgré notre Médecin : les cruelles douleurs du *miſerere* ceſſerent d'abord ; mais le mercure reſta ſix jours entiers ſans ſortir, ce qui m'avoit déterminé de lui en faire encore prendre deux livres ; mais il ſortit de lui-même, ſans avoir cauſé rien de fâcheux pendant ce long ſéjour dans les inteſtins.

Et à Pignerol, je fus obligé d'en

faire prendre jusqu'à cinq livres, pour chasser trois livres qui ne pouvoient sortir, & le malade fut entiérement guéri, sans qu'il ait ressenti aucune incommodité par cette grande quantité de mercure. Cela servira d'avis à ceux qui font scrupule de donner ainsi le mercure; car j'ai bien vû des lieux où on laisse périr les malades de cette nature, faute de se servir de ce seul & salutaire moyen.

Pour conclure enfin cette narration, on prendra la peine de considérer ce que nous avons dit ci-devant du sarcocele, qui est une excroissance de chair qui se fond & se dissout avec notre dissolvant, ce qui ne m'a jamais manqué; ce qui me fait croire que le même remede doit produire le même effet aux polipes, soit du cœur, du nez, ou des autres parties du corps, puisque ce n'est qu'une excroissance de chair qui, comme dans le

ſarcocele, eſt produit par l'abondance du ſuc nourricier qui s'eſt échapé des vaiſſeaux qui le charient, qui ſuivant les lieux où il ſe forme, prend de différentes figures, comme dans le ſcrotum où il s'arrondit, dans le cœur & dans les narines il eſt long & grêle, dans le ſcrotum il a toute la liberté de s'épanouir, dans la contraction du cœur cette chair molle s'aplatit & s'allonge, & elle prend la figure des narines, comme fait une pâte molle que l'on met dans un moule. J'ai vû terminer de ces polipes par une diette très-longue & très-éxacte, & qui mettoit les malades dans une eſpece d'épuiſement.

Mais le mercure crud donné judicieuſement, les terminera avec plus de facilité & avec plus de promptitude, par les raiſons que nous avons dites touchant la cure du ſchirre & des tumeurs.

DES INJECTIONS.

LA peine que vous avez bien voulu prendre, Monſieur, de traduire mon Livre en Italien, me fait preſque croire qu'il eſt de quelque valeur, joint à cela les cinq éditions que l'on en a faites en Hollande ; les traductions en Allemand, Portugais & Eſpagnol, ont paſſé mes eſpérances : cela ſervira au moins pour me conſoler du peu d'accueil que l'on lui a fait en ce pays.

Cela ne m'a pas étonné, la vûe d'un Auteur choque les gens dont l'on combat les maximes & dont l'on condamne la pratique.

Je n'ai pas cependant prétendu que l'on ſe rendît aveuglément à mes opinions ; ce ſeroit une tirannie injuſte, à laquelle l'on ne pourroit ſe ſoumettre : refuſer auſſi de

ſe rendre aux raiſonnemens & aux expériences de pratique ſans les combattre par d'autres raiſonnemens & par des preuves, on peut accuſer de telles gens d'une malicieuſe obſtination. Je viens, Monſieur, au fait qui fait le ſujet de cette Lettre, & laiſſe en repos ceux qui ne s'en donnent guéres quand ils croyent troubler celui d'autrui. Je me trouvai ces jours paſſez dans une conſultation où l'on voulut me ſoutenir que l'uſage des injections eſt utile & néceſſaire dans les playes profondes, les abſcès caverneux, les ſinus, fiſtules, &c. pour (dit-on) mondifier, nettoyer, corriger la mauvaiſe qualité des matieres & du pus, l'entraîner, & empêcher que par ſon ſéjour il n'altérât les parties dans leſquelles il eſt contenu : belles & grandes paroles, termes de vieille école, & ſpécieuſes imaginations.

J'ai déja dit que le pus eſt un

extrait du ſang & des liqueurs nourricieres ; tel eſt le ſang, tel eſt le pus.

Si le ſang eſt bien conditionné, le pus ſera louable & balſamique, & conduira ſeul les playes, les abſcès & les ulceres à une parfaite guériſon.

Si dans ce cas l'on injecte quoi que ce ſoit, l'on détrempe ce baume, on l'affoiblit, on l'altere ; il perd toute ſa vertu balſamique, il devient & inutile & pernicieux.

En humectant les orifices des petits tuyaux & vaiſſeaux qui ſont ouverts dans toute l'étendue de la cavité, on les ramolit, on les relâche, ils perdent leur reſſort & leur fermeté, ils laiſſent couler involontairement les liqueurs qu'ils contiennent, qu'ils retenoient cidevant ; tout étant relâché, les ſupurations deviennent abondantes, & la guériſon s'éloigne.

Si ces écoulemens durent quel-

que tems, le ſang ſe dépouille de ſon fluide, le malade s'extenue & tombe dans l'épuiſement; plus on humecte ce que l'on veut réunir, moins il s'incarne; les injections diſſipent les eſprits des parties vivantes dont ils ſont remplis, & entraînent avec ſoi le ſeul & unique baume qui doit & qui peut réunir les parties ulcérées.

L'injection en écartant les parois des cavitez où on l'a pouſſée, agrandit la ſolution de continuité; & ſi on la laiſſe ſéjourner dans ces cavitez, comme c'eſt l'ordinaire en bouchant les ouvertures, elle s'inſinue entre les interſtices des muſcles, & produiſent des ſacs & des ſinus; ces liqueurs ainſi enfermées toutes chaudes, elles raréfient & fondent le ſang, elles picotent, irritent, & cauſent douleur.

Plus la cavité aura de volume, l'air y aura un plus libre accès; cela ſeul ſuffit pour cauſer des alté-

rations, des coagulations, des dissipations, des corruptions, irritations, &c.

Quand ces injections ont séjourné dans la cavité, on la fait sortir, l'air la remplit, on presse la partie pour n'y rien laisser; on mache les fibres, on les meurtrit, il faut ensuite qu'ils supurent; voilà une méthode que j'ai vû pratiquer plusieurs fois, à mon regret & au préjudice des malades: si le sang est mal conditionné, les chairs sont molles & sans soutien, la partie foible & les fibres sans ressort.

Si on pousse une injection, soit dans une playe, ou dans un ulcere, comme elle trouvera peu de résistance, elle pénétrera & délabrera, fera des cavernes, & privera la partie du peu de chaleur & du peu d'esprits dont elle étoit pourvûe, sans pouvoir contribuer en aucune maniere à corriger la

mauvaiſe qualité des liqueurs, dans ce dernier cas le ſentiment des parties eſt obtus ; on augmentera encore en injectant l'inſenſibilité, & on riſquera de voir le membre ou la partie tomber dans une totale pourriture.

La liqueur que l'on ſeringue & le perpétuel écoulement des matieres reploye l'extrémité des fibres charnues ; elles ſe couchent les unes ſur les autres, elles ſe poliſſent, s'endurciſſent, & forment la caloſité ; voilà alors un ſac ſinueux & fiſtuleux.

Les cavitez de cette nature ſont toujours grandes & profondes, & l'ouverture ſerrée & étroite ; cet accident eſt inévitable ſi on ſe ſert de tentes ; j'oſe même dire que ce ſont ces tentes qui produiſent tous ces accidens.

Je ſuis ſi convaincu de cette vérité, que depuis que je les ai bannies de mes panſemens, je n'ai ja-

mais vû de cavernes, de ſinus, ni de ſacs dans les playes, abſcès & ulceres, malgré les fiévres & les mauvaiſes habitudes des malades & des bleſſez; ce qui me fait conclure que tous les accidens ſont attachez, non aux tempéramens, mais à la mauvaiſe maniere de panſer.

Voilà, Monſieur, une partie des raiſons que je mis en avant dans la diſpute que je fus obligé d'avoir ſur ce ſujet, qui eurent peu d'approbateurs, tant la coutume a de force.

Les mêmes raiſons qui m'ont obligé de quitter les tentes, m'ont déterminé de bannir auſſi les injections; car il eſt très vrai qu'on ne peut quitter l'une ſans l'autre, puiſque quittant les tentes, l'on évite les ſacs, les ſinus & les cavernes, dans leſquelles les injections paroiſſent néceſſaires: dans les playes panſées ſelon notre métho-

de, de toutes les parties du corps & des capacitez, je ne m'en sers point; elles seroient non seulement inutiles, mais pernicieuses: en dilatant suffisamment quand il est nécessaire, rien ne peut y rester d'inutile, & le ressort naturel des parties chasse à l'ouverture tout ce qui est nuisible & superflu, qui ne manque point de sortir, ayant un passage libre & ouvert.

Aux grands abscès nous suivons la même méthode.

Quand l'ouverture est suffisamment grande, & que tout ce qui étoit contenu est évacué, les parties ci-devant écartées les unes des autres se rapprochent, s'unissent, & de concert causent une légere compression qui sert à exprimer le reste des matieres dont les chairs étoient farcies, qui coulent imperceptiblement & incessamment par l'ouverture qui n'est occupée d'aucun corps étrange,

cette mécanique douce & naturelle fait place au baume du ſang qui en peu de tems refait une trame de fibres qui répare la perte que les parties ont ſouffert par la diſtention, la pourriture & la ſupuration.

Voilà quelle eſt la manœuvre de la nature, quand elle n'eſt pas indiſcrettement troublée dans ſes opérations.

Ces raiſons & cette pratique ſe peuvent appliquer à toutes les maladies externes qui ſont du reſſort de la Chirurgie, ſans entrer dans un détail ennuyeux.

Si l'on veut être convaincu par des faits & par des éxemples, on peut voir la 1ere édition de Paris, pages 50, 209, 268, & 272; dans la ſeconde, p. 50, 216, 275, & 278. Je ne ſçaurois me ſouvenir ſans chagrin, des bleſſez que j'ai panſez dans ma jeuneſſe, étant en Allemagne dans les Hopitaux du Roy,

en 1675, 1676, & 1678, auquel tems, comme les autres, je me servois de tentes & d'injections : toutes nos cures étoient longues & laborieuſes, toutes accompagnées de douleurs & d'accidens ; tant d'amputations que l'on pouvoit éviter en quittant cette cruelle méthode ; tant de fiſtuleux à qui on avoit lavé la poitrine avec ces indignes injections, & que l'on avoit ſi cruellement tamponnez.

Je bénis au contraire l'heureux tems qui m'a détrompé, qui m'a ôté les tentes & les fers, qui rend la Chirurgie douce & en ôte toute la cruauté, qui épargne la vie & les membres bleſſez, qui guérit enfin ſans riſque, ſans peine, & ſans douleur.

Voilà, Monſieur, une petite narration que je n'ai pû m'empêcher de mettre ici, pour vous découvrir en ami le fond de mon cœur, qui eſt toujours de plus en

plus ſenſiblement touché d'eſtime & de reconnoiſſance, puiſque je trouve en vous une ſimpatie pour ma méthode, & un protecteur pour mon Ouvrage : aucun des autres Traducteurs n'a pris ſi généreuſement ſon parti.

Vos applications pour l'enrichir de vos ſçavantes refléxions, les belles & nombreuſes productions de votre eſprit, les éloquentes réponſes que vous avez faites ſi judicieuſement à nos adverſaires, les dépenſes non petites où toutes ces choſes vous ont engagé; tout cela enſemble fait voir votre zéle; ce ſont des preuves autentiques de la charité qui vous anime pour le prochain, des marques de votre bon diſcernement. Vos lumieres ont découvert d'abord la bonté de cette méthode; vous l'ave traduite ſans être ſollicité par l'Auteur; votre Traductiou a précédé notre connoiſſan-

ce, elle m'a ſurpris & charmé, & me met dans l'obligation d'être inviolablement, Monſieur, Votre très-humble, &c.



SUR LES PLAYES DES CHIENS qui ſe guériſſent en ſe lêchant.

PArmi les objections que l'on m'a faites ſur les différentes circonſtances que j'obſerve dans le panſement des playes, des ſçavans Profeſſeurs d'Italie écrivirent à mon très-élevé Traducteur M. Saucaſſani, que j'avois voulu établir pour maxime que l'air étoit l'ennemi capital des playes; que cependant les chiens guériſſent en ſe lêchant, leurs bleſſures qui ſont expoſées aux injures de l'air; que cela détruiſoit mon opinion.

Ce que ledit M. Saucaſſani m'écrivit; il voulut avoir auſſi le

ſentiment de pluſieurs autres Profeſſeurs, qui lui firent tous une réponſe, que l'on voira dans ſon Magati, grand Ouvrage, qui roule tout ſur le panſement des playes ſuivant notre méthode, où ſera contenu pluſieurs Lettres que je lui ai écrites pour répondre à pluſieurs queſtions qui m'ont été faites ; je les croi ſous la preſſe : je me contente de mettre ici la réponſe que je lui fis ſur le ſujet en queſtion, avec quelques autres que j'y ai faites depuis.

Pour répondre, Monſieur, à la queſtion que vous me faites ſur les playes des chiens, qui guériſſent quoique leurs playes ſoient expoſées aux injures de l'air, & ſeulement en ſe lêchant ; j'ai l'honneur, Monſieur, de vous dire en premier lieu que je ne ſuis nullement du ſentiment du R. P. Cabeo, dont vous m'écrivez l'opinion, ſans vouloir la combat-

tre, ce que je crois très-facile. Je me contenterai de vous marquer ici ce qui me paroît le plus vraiſemblable. Premiérement la douceur que l'on remarque ſur la langue des chiens, nous indique la nature de l'humeur dont elle eſt abreuvée, qui ſelon toutes les apparences & par rapport aux effets qu'elle produit, doit être regardée comme une liqueur huileuſe, douce & balſamique, préparée dans les glandes papillaires, les fibres & poroſitez de la langue, laquelle eſt le ſiége & l'organe du goût, qui dans les chiens a une ſtructure particuliere deſtinée à filtrer ce ſuc huileux, qui eſt le ſeul ſpécifique pour guérir les bleſſures de ces animaux, & les autres maux dont leur peau eſt attaquée.

Quand donc ils lêchent leurs bleſſures, ce qui leur arrive très-ſouvent & fréquemment, ils les

tapissent & les couvrent de cette humeur huileuse, & par conséquent ils les mettent à l'abri des injures de l'air qui ne peut pénétrer au-travers des pores de cette huile, qui étant en même tems très-balsamique, leurs playes doivent guérir très-promptement, se trouvant à l'abri des injures de l'air & des corps étranges: que l'huile soit comme impénétrable à l'air, on en a des preuves très-sensibles.

Quand on veut transporter le vin d'un pays à un autre dans des bouteilles de verre, pour les garantir des injures de l'air, on met de l'huile au haut du goulot de la bouteille pour empêcher qu'il ne s'altere & qu'il n'aigrisse.

Ce qui fait voir évidemment que l'air ne peut pénétrer l'huile, quand un ver est sorti du corps d'un homme, quoiqu'il remue & qu'il soit plein de vigueur, si on

paſſe ſur ſon corps une plume trempée dans l'huile, il meurt à l'inſtant, parce que l'huile bouche les tranchées qui ſont en grand nombre répanduës ſur ſon corps, & ainſi ſervant d'obſtacle à l'introduction de l'air, il faut que le ver meure faute de reſpirer.

Ceux qui ont éxaminé la fabrique des vers du corps humain, n'ont pas trouvé un remede qui les détruiſe plus promptement que l'huile de noix, qui eſt la moins porreuſe, & celle par conſequent, qui eſt impénétrable à l'air, l'on en ſera perſuadé ſi l'on ſe donne la peine de réfléchir que dans la peinture, les couleurs ſont incorporées dans l'huile de noix, apliquées ſur la toille ou ſur les murailles, & que malgré les ſiecles, ils durent à l'infini; la nature au defaut de la raiſon, a donné aux animaux un inſtinct qui leur indique ce qui peut contribuer à leur con-

ſervation, ils ſont même pourvûs d'une certaine induſtrie, comme les chiens qui ſe trouvant bleſſez en des lieux ou la langue ne peut arriver, lêchent leurs pates très-ſouvent & l'appliquent ſur le lieu ulceré, & ils guériſſent, ils connoiſſent donc l'utilité & la bonté de leur ſalive.

L'on pourra nous dire que loin que l'huile puiſſe procurer la guériſon des playes, on l'emploie pour s'opoſer à la réünion, comme quand l'on fait une ſaignée que l'on veut tenir ouverte, l'on trempe la lancette dans l'huile, cela eſt inconteſtable, mais ſi cette huile eſt boüillie avec du vin juſqu'à ce qu'il ſoit conſommé, il reſtera une huile qui ſera un très-puiſſant vulnéraire & balſamique; de la même maniere, l'huile qui tranſpire de la langue des chiens eſt extraite de leur ſang, préparé criblé & filtré dans les glandes,

qui l'ayant ſubtiliſée & dépurée, la rendent balſamique oléeuſe, qui guérit non ſeulement les playes & ulceres des chiens, mais auſſi les playes, ulceres chancreuſes & caverneuſes des hommes, quand ils ſe font lêcher ſouvent.

Je ſuis d'opinion que ſi on vouloit éxaminer avec attention, la nature des différens ſucs qui ſe préparent dans les animaux, il ne s'en trouveroit aucun qui n'en eût de propre pour guérir ſes bleſſures. & que chaque animal porte en ſoi, un baume ſpécifique pour cet effet; l'homme a la craſſe de ſes oreilles qui eſt une huile épaiſſe, qui eſt un baume très ſalutaire pour la guériſon de ſes bleſſures.

La ſalive, l'urine, la ſueur-même dans les hommes ſains, ont leurs utilitez & leurs mérites; les excrémens des animaux ſont pourvûs d'un volatil très-ſalutaire &

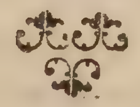
très-utile pour la curation d'une multitude de maux ; voilà, Monsieur, quelles sont mes conjonctures, la consequence que l'on en peut tirer, est toute favorable pour prouver l'inutilité des tentes & la bonté de la méthode que nous publions ; les blessures des animaux qui ne sont pas mortelles, guérissent par le secours seul de la natnre, sans être accompagnées d'aucuns accidens, ce qui n'arrive pas aux hommes, par la multitude des circonstances inutiles & pernicieuses, par les anciennes & fausses maximes, par l'entêtement & l'obstination desChirurgiens, & cela pour avoir sucé un mauvais lait, & négligé la connoissance de la vérité : si enfin, notre petite rhétorique & nos grandes expériences, n'ont pas la force de les persuader, il faudra que nous fassions revivre Esope, qui en faisant parler les bêtes,
sur

ſur ce qui regarde la guériſon de leurs bleſſures, les moyens dont ils ſe ſervent pour guérir avec tant de facilité ; ils voiront avec confuſion leurs erreurs & leur ignorance.

Cet ingénieux eſclave dont la mémoire eſt ſi glorieuſe, doit faire rougir de honte une multitude d'obſtinez.

Des gens s'épuiſent par leurs travaux & par leur application pour produire un bien ; ils ſont & rejettez & mépriſez.

Il faut, comme Eſope, faire parler les bêtes, pour les perſuader, les inſtruire & les convaincre.



DES PLAYES DE POITRINE pénétrantes.

MOnſieur Saucaſſani, Conſeiller & premier Médecin de Mgr le Duc de Guaſtale, qui a pris la peine de traduire mon Livre en Italien, ſous le titre *del Chiron in Campo*, m'écrivit il y a quelques années que M. Viti Profeſſeur en Médecine à Péruge, avoit goûté ma méthode de panſer les playes ſans tentes, hors cependant celles du thorax, qu'il prétendoit ne pouvoir être ni traitées ni guéries ſans ſe ſervir de tentes.

Je fis réponſe à ces Meſſieurs, mais trop à la hâte ; quoique mes raiſons ayent été reçûes & approuvées, je fus mécontent du peu d'ordre que j'avois tenu dans ma Lettre trop précipitée : l'ayant depuis repaſſée, & y ayant ſeparé les

matieres, & ajouté quelques réfléxions utiles & importantes, j'ai crû être obligé d'en faire une nouvelle copie, pour ſervir, s'il eſt poſſible, à l'inſtruction des jeunes Chirurgiens.

Pour obſerver l'ordre dans ce petit Traité, il faut établir trois eſpeces de playes pénétrantes dans la poitrine; la maniere dont elles ſont traitées ſelon l'ancienne méthode.

La maniere de les traiter ſelon celle que l'expérience nous a enſeignée.

La premiere, par armes à feu, paſſant par les poumons.

La ſeconde, par inſtrument tranchant, & pénétrante auſſi dans les poumons, & le ſang ſortant par la bouche.

La troiſiéme, ouvrant ſeulement l'artere ou la veine qui ſont couchées dans la canelure de chaque côté, avec hémorragie,

faite auſſi par inſtrument tranchant.

Suppoſons donc une balle qui a paſſé au-travers de la poitrine, & qui a percé les poumons ; ce qui ne ſe peut faire ſans avoir fait une ſolution de continuité à ſon entrée & à ſa ſortie.

Quand elle paſſe dans les poumons, elle cauſe une meurtriſſure dans tout ſon trajet, un dérangement dans les vaiſſeaux & dans les fibres, que la balle par ſa rondeur & par l'activité du mouvement, couche & reploye les uns ſur les autres.

C'eſt ce reployement de fibres qui fait que ces ſortes de playes ne produiſent ordinairement aucune hémorragie ; c'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs Auteurs que la balle faiſoit une eſcarre, opinion que j'ai combattue par un petit Traité à part.

Or comme le cours du ſang &

& des liqueurs, dans l'étendue du trajet de la balle, eſt ſupprimé pour quelques jours ; il ſe forme un embaras dans toute l'étendue de cet endroit, qui ne laiſſe pas de donner paſſage aux parties les plus ſubtiles des liqueurs, qui commence à ramolir les fibres couchées ; & le mouvement du ſang qui fait effort pour rétablir ſon cours, ne trouvant plus qu'une foible réſiſtance, releve peu à peu toutes ces fibres couchées, les orifices des vaiſſeaux ulcérez ſe dilatent, & dégorgent du ſang & de la limphe dans le trajet ; c'eſt ce qui arrive à ce que l'on appelle improprement *la chute de l'eſcarre.*

L'écoulement ſera plus ou moins grand, ſelon la groſſeur de la balle & ſelon la grandeur des vaiſſeaux qui ont été déchirez. Que le dépôt qui ſe fait ſoit grand, ou qu'il ſoit médiocre, il ſe fait toujours dans le trajet de la balle. Si donc

alors les orifices des playes sont occupez par des tentes, tout ce qui sera écoulé dans ce petit espace s'y trouvera enfermé, comprimé & secoué par le mouvement perpétuel des poumons.

Si les poumons sont adhérens aux côtes, comme il arrive quelquefois, ces matieres ne trouvant aucun lieu pour s'échaper, & se multipliant toujours, causent une tension & un poids aux poumons qui déprave la respiration ; l'on est obligé pour soulager le blessé, de le panser souvent, les matieres sortent en abondance, l'on s'applaudit, & le malade est soulagé.

Si le poumon n'est pas adhérent, tout ce qui se dégage dans le trajet, & tout ce qui s'échape des vaisseaux, coule sur le diaphragme ; & quand il s'en trouve une certaine quantité, le ressort de cette partie est comme supprimé, & la respiration très-engagée.

Pour faire reſpirer le bleſſé, il faut par un panſement évacuer ce qui s'eſt extravaſé ; on en tire des plats tout pleins, on s'étonne, les aſſiſtans ſont charmez de voir le bleſſé reſpirer avec facilité après un ſi ſalutaire panſement. Mais ſoit dans ce cas, ſoit dans le précédent, les playes étant panſées avec les tentes, l'on voit tous les jours croître abondamment la quantité des matieres ; c'eſt enfin un torrent qui expulſe toute l'humidité du corps, & qui termine les jours du bleſſé par épuiſement. Il eſt facile de concevoir que le ſéjour du pus ou des liqueurs qui coulent des vaiſſeaux ouverts, en ſéjournant dans le trajet d'un panſement à l'autre, a tout le tems de s'échauffer, de s'altérer, & de ſe corrompre, quand il eſt retenu par les tentes.

Que dans toutes les inſpirations dans leſquelles les poumons ſe re-

ferrent & fe compriment, il fe fait un écoulement prodigieux de liqueurs, car les canaux ou orifices des vaiffeaux font dilatez, relâchez & altérez; que fi alors les poumons font adhérens, comme il a été dit, il faut que le bleffé fuffoque, ou il faut le panfer fouvent.

Plus les panfemens font fréquens, plus les matieres font abondantes; car outre ce qui s'exprime des poumons, il faut confidérer que les tentes tenant dans toute leur étendue les tuyaux qui circulent dans tout le trajet que la tente occupe, venant à fraper contre la tente l'abreuve, & enfuite ils fe filtrent le long de ladite tente dans la capacité du thorax, parce que le bout de ladite tente qui pénetre dans la capacité, fait l'office d'un filtre: fi l'on en doute, que l'on éxamine les tentes dans les panfemens, on les voira toutes pénétrées d'humidité, quel-

ques ſolides qu'elles ſoient.

L'incommode & fatigante ſituation dans laquelle l'on eſt obligé de mettre un bleſſé dans chaque panſement, pour faire ſortir le pus quand la playe eſt un peu haute, ſuffit avec ces évacuations ſi abondantes pour l'épuiſer & détruire entiérement ſes forces.

Les fréquens panſemens & les tentes produiſent encore un autre inconvénient qui me paroît digne de réfléxion.

C'eſt l'accès de l'air dans les poumons ; car je l'ai toujours regardé comme l'ennemi capital des playes de tête, de poitrine, bas-ventre, articulations & parties nerveuſes.

L'air cependant entre dans les poumons vulnérez ou non vulnérez par la voye de la reſpiration.

Mais il paſſe par la bouche & les narines ; il eſt préparé par la luette ; il coule le long d'un canal d'une aſſez grande étendue, qui

eſt la trachée-artere ; il dépoſe ce qu'il a d'âcre & d'acide dans les lieux humides de ſon trajet & dans les bronches : il eſt donc filtré, préparé & dépuré avant que d'arriver aux endroits ulcérez, ainſi il n'y produit rien de mauvais.

Au contraire il rafraîchit, fomente & vivifie ; quand aucun corps étrange n'occupe les organes de la reſpiration, les poumons ſe dilatent ſans peine & ſe compriment facilement : c'eſt alors que par ce dernier mouvement ils expriment tout ce qui auroit pû s'arrêter dans le trajet ; ainſi la playe ſe nettoye & ſe diſpoſe à la réunion, qui tarde peu, ſi on laiſſe agir la nature avec liberté, & qu'on lui prête la main à propos. L'air qui entre dans la poitrine par les ouvertures des playes, produit un effet tout contraire.

Il s'y inſinue tel qu'il eſt, quand

les poumons ſe dilatent dans l'inſpiration lorſqu'on a ôté les tentes, ils pompent l'air externe qui entre dans la poitrine avec rapidité ; & quand les poumons ſe compriment enſuite dans l'expiration, l'air qui entre par la trachée-artere trouvant l'air qui eſt entré par la playe qui fait réſiſtance, alors le bleſſé eſt en danger d'être ſuffoqué. Mais paſſons ſur cet accident, qui peut arriver, mais qui n'arrive pas toujours.

Quand donc l'air eſt entré dans la cavité par la playe, il faut qu'il en ſorte quand les poumons ſe rempliſſent d'air, ce qui ne ſe peut faire auſſi promptement qu'il eſt entré ; ainſi il en reſte aſſez pour produire des diſſipations, des altérations, des coagulations, des inflammations à la plévre ; cette membrane, les tégumens, les muſcles & les côtes ſont ſouvent affligez de la maladie que l'on nomme

pleuréſie, par la ſeule action de l'air froid, quand les pores ſont ouverts ; quels maux ne doit-il pas produire, quand crud, froid & chargé d'acides, il l'environne & la touche de toutes parts ſans aucun obſtacle, & cela deux fois le jour ?

C'eſt donc par l'uſage des tentes que l'air eſt introduit dans la capacité, & qui peu à peu y produit des accidens inſurmontables ; elles ſervent auſſi à y retenir les matieres d'un panſement à l'autre : cet intervale ſuffit dans un lieu auſſi chaud que la poitrine, pour aigrir le pus qui cauſe un picotement aux fibres de toute la partie où il eſt contenu ; ce picotement cauſe une contraction, cette contraction un embaras, cet embaras dans lequel le cours des liqueurs eſt interrompu ou dépravé, cauſe inondation de ſang & de limphe ; cette inondation cauſe abſcès, pourriture, corruption, inflam-

mation, & quelquefois mortification; enfin le séjour des matieres altere les chairs, carie les os, engendre des vers qui picotent & rongent les fibres, y causent des douleurs vives, & augmentent toujours le volume des cavitez où ils séjournent; ce qui enfin se termine par la perte du blessé, ou par une fistule incurable.

Il ne faut pas espérer que ces matieres retenues dans la capacité, puissent se faire une issue par les orifices des playes; elles sont bouchées par des tentes, appuyées & soutenues par l'appareil & le bandage: ce n'est que dans les pansemens où le blessé se trouve délivré pour peu de tems de ce corps étrange qui l'opprime.

Ceux qui pansent du secret réussissent très-heureusement, non par les cérémonies & paroles superstitieuses & inutiles, comme le vulgaire le croit, mais parce qu'ils

ſuccent les playes, en tirent le ſang & les autres ſucs qui y étoient épanchez, & par ce moyen ôtent tout ce qui pouvoit ſe corrompre dans la cavité de la playe, & par conſéquent tout ce qui pouvoit s'oppoſer à la réunion.

Les playes pénétrantes de la poitrine, faites par inſtrument tranchant, panſées par les tentes, ont ordinairement un pareil ſuccès, & ſont accompagnées des mêmes accidens, parce que la même méthode doit produire les mêmes effets; cependant elles ſont plus faciles à guérir que les précédentes, comme on le fera voir à la ſuite.

Celles qui par un inſtrument tranchant ſe trouvent accompagnées d'hémorragies, cauſées par l'ouverture des vaiſſeaux ſanguins qui ſont couchez dans la canelure de chaque côte, quoique de peu de conſéquence, ne laiſſent

pas d'avoir ſouvent de mauvaiſes ſuites, quand elles ſont panſées avec les tentes.

Ces playes qui ne ſont point accompagnées de peſanteur ni de difficulté de reſpirer, ſont à la ſuite ſurpriſes de ces deux accidens, par l'indiſcrétion des panſemens.

Quand donc l'on met une tente dans ces ſortes de playes, il eſt facile de voir qu'elles tiennent par la dilatation qu'elles cauſent aux parties vulnérées, les orifices des vaiſſeaux ouverts, par leſquels le ſang & la limphe ſortent perpétuellement, qu'ils viennent fraper contre la tente qui en eſt humectée & abreuvée ; & comme ſa pointe a ſa déclivité dans la capacité de la poitrine, il eſt évident que les liqueurs doivent dégouter & ſe filtrer dans le thorax, & cauſer un poids ſur le diaphragme, que l'on tire à chaque panſement, & que la

plupart croyent venir des poumons que l'on ſuppoſe ulcérez. Tant que cette méthode durera, l'écoulement continuera, le fluide s'épuiſera, & le malade périra, ou du moins il lui reſtera une fiſtule incurable, par le frotement que la tente fait journellement ſur les fibres, qui à force d'être reployées & comprimées, s'uniſſent, ſe colent les unes ſur les autres, & forment une calloſité. L'on ne doit pas regarder la fiſtule avec indifférence, c'eſt une maladie qui fait languir & qui abrége les jours.

Si l'on veut bien éxaminer que la nature qui n'eſt jamais oiſive, travaille inceſſamment à la réparation des dommages que les divers accidens de la vie peuvent cauſer dans les hommes; que dans la guériſon des playes elle employe toute ſon induſtrie pour former une trame de petits filets mols, ſouples & gluans, qui en

s'uniſſant, ſe colant & s'appuyant les uns ſur les autres, forment une eſpece de rets ſemblable à une toile d'araignée ; & que l'arrangement de ces différentes couches rempliſſent peu à peu le vuide que le paſſage d'une balle ou le tranchant d'une épée ont pû cauſer dans quelque partie que ce ſoit, pour réparer la ſubſtance perdue par une autre ſubſtance qui lui eſt ſubſtituée par le moyen du ſuc nourricier & des particules balſamiques que le ſang fournit ſans interruption.

Cela s'accomplira très-promptement & très-heureuſement, ſi on la laiſſe agir ſeule, en liberté, & que rien ne s'oppoſe à ſes deſſeins.

Mais ſi l'on met dans les ouvertures des playes un corps étrange, ſoit tente ou canule, l'on s'oppoſe à la génération de cette trame.

Cependant malgré l'obſtacle que l'on met à la réunion, la natu-

re qui éſt toujours active, ne laiſſe pas de travailler toujours à la fabrique de cette trame & de ces petites fibres, qui ne pouvant ſervir à réunir les parties qui ſont diviſées, & que l'on tient écartées par l'uſage des tentes, ces mêmes fibres ſe couchent, s'uniſſent & ſe poliſſent par le frotement & la compreſſion, autour des côtez du trajet, & forment un canal qui n'a pas moins de ſolidité que la peau. Voilà pour lors une véritable fiſtule, qui eſt dommageable au bleſſé, à charge à la nature, & honteuſe au Chirurgien.

Si dans le cas dont il eſt ici queſtion, le poumon eſt adhérent aux côtes, il eſt impoſſible que lorſque la poitrine ſe dilate, qu'il ne frape contre la pointe de la tente, que ſa membrane ne ſouffre contuſion, qu'elle ne s'entame, & qu'il ne ſe faſſe un ulcere dans le poumon; que ce qui flue par

l'extrémité de la tente, n'entre dans sa substance, ne l'abreuve, ne le gonfle, & ne serve d'obstacle à son mouvement de dilatation & d'expulsion, rendra la respiration très-engagée; que ce qui farcit les poumons y peut croupir, s'y corrompre, & altérer toute la substance de ce viscere; que comme les liqueurs y sont perpétuellement poussées, il faut qu'elle s'agrandisse, se dilate, se délabre, & à la fin qu'elle s'altere.

Tout ceci n'est point imaginaire, rien n'est plus véritable. Une blessure que l'on peut nommer *simple*, fait périr un homme: le Chirurgien est tranquile, & croit n'avoir rien à se reprocher; il a suivi la pernicieuse méthode que ses maîtres lui ont enseignée; s'il a manqué, c'est eux qui sont coupables.

Tout ce qui a été remarqué jusqu'ici, fait voir l'abus des ten-

tes, & le désordre considérable qu'elles causent dans les playes de poitrine.

Ce n'est point un esprit de critique qui m'anime ; ce sont mes propres yeux qui m'ont fait connoître ces véritez dans une multitude de rencontres.

J'ai déja fait voir dans mon premier Ouvrage, la douce & salutaire méthode que j'ai suivie non-seulement dans les playes de poitrine, mais dans celles de toutes les parties du corps ; cependant plusieurs Professeurs d'Italie m'ont obligé par des questions & des objections, à répondre à leurs doutes & à éclaircir la théorie de cette méthode, autant que mes forces l'ont pû permettre.

J'expose donc ici & ma méthode & mes raisons, d'un stile naturel dicté par la raison & par une vieille expérience.

J'ai donc pour maxime dans les

playes pénétrantes de la poitrine, faites par arme à feu, de dilater, ſans vouloir épargner la peau, en premier lieu les orifices, non ſeulement pour leur faire perdre la figure ronde, mais pour laiſſer une ouverture libre pour évacuer ce qui pourroit être extravaſé, & pour donner une iſſue pour l'écoulement qui arrive quelquefois, à ce que l'on appelle *la chute de l'eſcarre*, laiſſant ainſi les orifices libres, ſans tentes ni bourdonnets, couverts ſeulement avec des plumaceaux de charpie large, douce & fine, les emplâtres & le reſte de l'appareil. Je fais le premier jour deux ou trois ſaignées, ſelon l'âge, la force, & la plénitude.

Par ce moyen diminuant la quantité du ſang, j'évite tous les accidens qui ſont les plus à craindre.

Je panſe rarement les playes, &

le plus promptement qu'il m'eſt poſſible, pour interdire l'entrée de l'air qui pourroit coaguler le ſang qui pourroit être épanché & qui enſuite ſe convertiroit en pus; ainſi le ſang ſe maintient dans ſa fluidité, peut ſortir par la bouche ou rentrer dans le commerce du ſang par les orifices des veines; ce qui eſt facile à faire quand on a épuiſé les vaiſſeaux par des fréquentes & copieuſes ſaignées, il peut être plus facilement pompé par les veines, & reprendre la route de la circulation.

Pour expliquer la mécanique de la nature, il faut faire un pas en arriere, & voir encore ce canal que la balle a fait en paſſant dans les poumons, dans lequel le ſang, la limphe & le pus ſe dépoſent: quand les fibres couchées & meurtries ſe relevent & ſupurent, alors le canal ſe remplit & s'engorge.

Quand les poumons ſe compri-

ment à chaque inſpiration, tout ce qu'il y avoit de fluide dans le canal ou trajet de la balle, doit céder à la compreſſion : ſi le poumon eſt adhérent aux côtes, ces matieres ſont pouſſées aux orifices des playes qui ſont toutes diſpoſées à les recevoir & à leur donner paſſage, étant dilatées & ſeulement couvertes d'une charpie facile à s'humecter, qui la pénetre, la perce, & va enſuite inonder tout l'appareil : ainſi à meſure que quelque choſe tombe dans le canal à chaque compreſſion, il eſt chaſſé & reçû, rien de mauvais ne ſéjourne dedans, la nature agit avec toute liberté, & s'employe inceſſamment à la réunion des parties vulnérées, d'autant plus que le baume du ſang n'eſt ni confondu ni altéré par aucun ſuc vicieux, en peu de tems les poumons ſont réunis, & enſuite les autres parties.

Quand les poumons ne ſont pas adhérens, le pus & tout ce qui diſtile du trajet de la balle dans le tems de la réſolution de la meurtriſſure des fibres, dite *la chute de l'eſcarre*, à chaque contraction du poumon, tout s'échape ſur le diaphragme, parce que dans le tems que le poumon ſe reſſerre, il s'éloigne des côtes, & par conſéquent des orifices des playes; c'eſt en quoi il faut qu'il tombe dans la capacité: mais il eſt auſſi à noter que cette quantité ſera très-médiocre, ſi on ſe paſſe de tente dans les panſemens; car alors il ſe fait ou peu ou point de ſupuration.

Cependant quantité de pus ou de liqueurs qui s'extravaſent dans la poitrine, il faut de toute néceſſité qu'elles ſortent par les orifices, quand elles ne ſeront pas occupées par des tentes, dans l'inſpiration naturelle des poumons rempliſſent

rempliſſent toute la capacité du thorax.

Je ſuppoſe alors un épanchement de liqueurs, & le bleſſé couché, les poumons alors cauſent un mouvement & une compreſſion aux fluides qui ſont épanchez dans la poitrine, & ne trouvant point d'autre lieu pour être reçûes que les ouvertures des playes, elles s'évaſent peu à peu, à chaque dilatation des poumons, il s'en fait une évacuation juſqu'à ce que tout ſoit vuidé, ce qui ſe fait en très-peu de tems, comme je l'ai remarqué pluſieurs fois.

Pour rendre cette mécanique parfaite, & en tirer un avantage très-conſidérable pour le bleſſé, & procurer une guériſon qui tiendra du prodige, il faut faire coucher le bleſſé ſur l'une de ſes playes s'il y en a deux, choiſiſſant toujours la commodité, s'il n'y en a qu'une, & qu'il ſoit poſſible que le

blessé se couche quelquefois dessus, l'on verra alors que rien ne pourra rester dans la capacité qui soit capable d'y causer aucun désordre, ni qui puisse s'opposer à la réunion.

Ceci peut être pratiqué quand les orifices des playes ne sont pas occupez par des tentes, ni tamponnez de charpie ; car autrement ceci est impratiquable.

Quand la suppression des tentes dans les playes de poitrine, & même des autres parties du corps, ne produiroit que ce seul avantage, il est d'une si grande conséquence pour les blessez, que tout honnête homme doit l'estimer & le chérir.

C'est une vérité fondée sur la raison, sur la théorie la plus saine, & sur une multitude d'expériences de pratique, que le sang, le pus, la limphe, &c. retenus dans les cavitez des playes, ou extravasez dans les capacitez, font

ſans contredit la cauſe de preſque tous les accidens qui leur arrivent.

Si cependant, comme il peut arriver, la playe, quoique libre & non tamponnée, étoit aſſez douloureuſe pour ne pas permettre au bleſſé de coucher deſſus, il faut que l'art & l'induſtrie ſurmontent cet obſtacle.

Ce qui ſe pourra faire en ſe ſervant d'une compreſſe feneſtrée, molle, épaiſſe d'un pouce ou environ, qui garnit ſur tout le côté de la poitrine ou ſe trouve la playe, & que l'ouverture ou fenêtre de la compreſſe ſe trouve vis-à-vis l'orifice de la playe, qui doit être cependant couverte de ſon petit appareil; le bleſſé peut être couché ſur ſa playe, & même y paſſer la nuit avec plaiſir, ſans ſentir rien qui l'incommode, & ayant la reſpiration libre & naturelle.

Si ces moyens ſont pratiquez,

on peut rendre les panſemens moins fréquens, en laiſſant le ſoin de la cure à la ſeule conduite de la nature, à qui l'art a donné le vrai moyen de réuſſir.

On peut mettre ceci en uſage dans les empiémes que l'on eſt quelquefois obligé de faire aux playes de poitrine, quand même il y auroit une petite canule; par ce moyen on abrége bien du tems, on évite la fiſtule, & on procure promptement la réunion.

Voilà ce que j'avois à dire ſur les playes de feu: quant à celle d'inſtrument tranchant qui a pénétré dans la ſubſtance des poumons, à laquelle le ſang ſort ordinairement par la bouche & par le nez, ſouvent accompagnée de fiévre & difficulté de reſpirer, & quelquefois de peſanteur.

En ce cas ma grande & premiere attention eſt de vuider & déſemplir les vaiſſeaux ſanguins

par de bonnes & fréquentes ſaignées, par rapport cependant à l'âge, la plénitude, & la diſpoſition du bleſſé.

Je n'ai point trouvé de route plus prompte & plus ſûre; car en diſſipant promptement la plénitude des vaiſſeaux, j'évite l'épanchement du ſang; l'hémorragie qui ſe faiſoit par la bouche, ſe modere peu à peu, & ceſſe vers le quatre ou cinquiéme jour de la bleſſure, & le bleſſé guérit le ſept.

Quant à la playe des tégumens, je la regarde comme une ſimple excoriation, & la fais panſer avec une ſimple emplâtre, couverte cependant d'une compreſſe & du bandage, le tout pour procurer la réunion, & la couvrir pour éviter l'accès de l'air dans la poitrine.

Cette pratique paroît hardie & téméraire; & depuis plus de cinquante-ſept ou cinquante-huit

ans que je pratique la Chirurgie, je n'ai vû personne qui se soit servi de cette méthode ; elle m'a cependant réussi.

Si l'aorte ou la veine cave étoient ouvertes, il n'y a alors aucune méthode qui puisse empêcher le malade de périr, & on n'a pas même le tems d'appliquer un appareil : ce ne sont pas aussi ces sortes de blessures que l'on doit prendre pour en tirer des conséquences favorables, ni pour établir une méthode.

Pour ne point tomber dans des redites sur le mauvais effet que les tentes produisent dans les playes de poitrine faites par un instrument tranchant, puisque nous avons fait voir que dans les playes de feu, elles ne peuvent être employées sans un terrible préjudice.

On doit donc croire que dans celle-ci elles seroient encore plus pernicieuses, car elles exciteroient

une plus grande hémorragie, en tenant les bouches des vaiſſeaux ſanguins qui ont été coupez, & ouverts & dilatez, qui, comme il a été dit ci-deſſus, les liqueurs heurtant contre la tente, filtrent dans la poitrine, & ſi elles coulent par la playe dans la ſubſtance des poumons, elles y cauſeront délabrement, grandes ſupurations, pourriture, vû la délicateſſe du parenchyme, qui ſe relâche & s'altere, & détruit entiérement le reſſort de cette partie; deſquelles choſes on ne doit attendre que la mort ou une fiſtule incurable.

Tout ceci me paroît auſſi démonſtratif qu'une régle de mathématique.

Les playes d'inſtrument tranchant, où l'artere où la veine qui eſt couchée ſur la canelure de chaque côte, a été ouverte, produiſent aſſez ſouvent une hémorragie aſſez forte.

L'on connoît que ces vaiſſeaux ſont ouverts quand le ſang coule facilement par la playe ; car dans les playes du poumon, l'hémorragie ſe fait voir par la bouche, ou le ſang coule dans la capacité ſur le diaphragme, & ne ſort par la playe que quand le poumon ſe dilate, ou quand la capacité ſe remplit.

Dans ce cas, comme dans les autres, la ſaignée, la diette & le repos ſont d'un grand ſecours, par les raiſons que l'on a déja expoſées.

Cependant comme celle-ci eſt d'une autre nature que les autres, elle a auſſi beſoin d'un autre ſecours.

Il eſt difficile qu'un inſtrument tranchant ait pénétré juſqu'à l'entre-deux des côtes pour ouvrir des vaiſſeaux ſanguins, ſans auſſi pénétrer juſqu'aux poumons, c'eſt à quoi je ne m'arrête pas dans la cure de ces ſortes de playes, où

que les diverſions que je faits d'abord ſatisfont à toutes les indiſtions, & que je regarde ces ſortes de playes du poumon comme une playe très-ſimple & très-facile à guérir, quand on ſuit notre régle & nos maximes.

Il eſt ſeulement queſtion d'arrêter l'hémorragie, & de porter ſur les vaiſſeaux ouverts un aſtringent qui s'y attache & qui agiſſe; je fais pour cet effet une tente qui ſoit ſeulement aſſez longue pour arriver entre les côtes; elle eſt mouſſe, trempée dans le digeſtif, & enſuite roulée dans du calcantum ou autre aſtringent ſemblable, je l'applique & la laiſſe un jour naturel; & quand je la leve, le ſang ne coule plus; je fais panſer la playe ſans tente; comme il n'y a plus de corps étrange dans la playe, les chairs s'approchent, ſe touchent, & en peu ſe réuniſſent entiérement; & ces bleſſures qui

ſurprennent d'abord par un aſſez grand nombre d'accidens, ſont terminées en ſix à ſept jours au plus. La méthode que je viens d'expoſer eſt celle que j'ai pratiquée, & je puis dire inventée, puiſque je n'ai lû aucun Auteur qui ait traité les playes de cette maniere, ni vû aucun Maître qui ait pratiqué ainſi.

Je pourrois groſſir ce petit Traité d'une aſſez grande quantité de cures traitées & guéries très-promptement ſuivant cette méthode.

Mais je me contenterai d'en mettre deux, une d'arme à feu, & une d'inſtrument tranchant, qui toutes deux ont été panſées publiquement, à la vûe de la Cour & de M^rs^ nos plus fameux Médecins.

L'an 1710, M. de Blagnac Colonel du Régiment de Piémont, fut bleſſé à Ivré, & conduit enſui-

te à Turin, panſé par M. Verne Chirurgien Major des Hopitaux de cette ville, très-habile & bon Praticien.

Je fus appellé à cette cure vers le ſeptiéme jour, & trouvai une playe d'arme à feu, l'entrée de la balle un travers de pouce au-deſſous de l'aiſſelle droite, & la ſortie à l'aiſſelle gauche, à peu près à la même hauteur, la balle ayant enfilé le bras gauche & effleuré le deltoïde.

Les accidens étoient médiocres, un peu de fiévre, quelques inquiétudes la nuit, mais d'ailleurs la reſpiration peu engagée. Je priai d'abord M. Verne de ſupprimer ſur le champ deux ou trois petites tentes à la vérité, mais cependant non ſeulement très-inutiles, puiſque la ſupuration qui ſe fait des tégumens & des chairs qui ont été contuſes & déchirées par la balle dans ce que l'on nomme *la chute*

de l'escarre, tient de reste les orifices des playes ouverts ; mais encore pernicieuses par les irritations qu'elles causent aux mammelons fibreux de la peau, & à la rétention des matieres.

La supuration fût assez médiocre ; mais ce qui m'étonna un peu, ce fut de voir le tems de la chute de l'escarre passé, la supuration toujours égale, & les playes toujours ouvertes.

Cela dura jusqu'au dix-huit de sa sa blessure, auquel jour ayant remarqué quelque chose de blanc qui se présentoit à l'orifice de la sortie de la balle, M. Verne le tira avec des pincettes.

C'étoit un corps étrange long d'un travers de pouce, que l'on mit dans un plat avec de l'eau ; & l'on vit avec surprise que c'étoit la piéce ronde du juste-au-corps qui avoit été emportée par la balle, & qui étoit restée dans les pou-

mons, laquelle ſe trouva toute entiere, mais la nature l'avoit tortillée, & conduite peu à peu à l'orifice de la ſortie : ceci me fit admirer la conduite merveilleuſe de la nature, quand on la laiſſe agir ſeule en liberté.

Ce cas qui fut public doit donner un grand crédit à cette méthode, & doit auſſi contribuer à décrier l'uſage des tentes ; car il eſt très-conſtant que ſi l'on s'en fût ſervi dans la cure de ces playes, la piéce de drap ſeroit reſtée dans les poumons, s'y fût pourrie, & eût auſſi cauſé une entiere pourriture à ces parties, qui auroit cauſé au bleſſé une mort inévitable.

Ce corps étrange étant ſorti, les playes furent réunies en trois ou quatre jours entiérement. Trois ou quatre ans après le même bleſſé fut attaqué d'une fiévre maligne dont il mourut : M^{rs} les partiſans des tentes voulurent per-

ſuader au public que le panſement que l'on avoit fait à ſes bleſſures, qui n'avoit produit qu'une très-médiocre ſupuration, devoit avoir cauſé pourriture, amas ou abſcès dans la poitrine, & que la fiévre qui lui étoit ſurvenue en étoit un produit, & en même tems avoient tout employé pour empêcher l'ouverture du cadavre, que je m'efforçois d'obtenir.

Je fus enfin obligé de recourir à l'autorité de la Cour, ce qui me fut accordé.

Il ſe trouva à cette ouverture non-ſeulement Mrs Engleſio & Piſelli ſes Médecins qui l'avoient aſſiſté pendant le tems de la cure de ſes playes & dans ſa derniere maladie, mais encore bon nombre d'autres & quantité de Chirurgiens.

L'on trouva que la balle avoit percé les deux lobes du poumon n leurs parties ſupérieures; que

ce trajet étoit réuni par une bonne & forte cicatrice, & les poumons très-sains, sans aucune marque de la moindre altération, ce qui fut reconnu par plusieurs coups de scalpel; & ce qui causa un étonnement universel, ce fut de voir une cicatrice si bien conditionnée dans une partie qui est dans un perpétuel mouvement.

Enfin M[rs] les partisans des tentes, un peu confus & surpris, se retirerent sans rien dire.

L'autre d'instrument tranchant fut l'an 1716. Madame Royale étant à Moncallier, un nommé Saint-Aléxis Sicilien de nation, Garde-du-corps de la Compagnie de M. le Prince de Villefranche, fut blessé d'une épée entre la deuxiéme & troisiéme des vrayes côtes comptant de haut en bas, à côté du tetton, pénétrante dans les poumons de la longueur d'un ampan, selon le raport du Chirurgien

qui le ſonda d'abord, & qui voyant que le ſang ſortoit abondamment par la bouche & par le nez, crut que le bleſſé alloit expirer entre ſes bras ; il demanda quelqu'un pour l'aſſiſter en pareil cas.

M. le Prince Sabouchi Officier de la même Compagnie, prit la peine de me venir prendre pour me conduire chez le bleſſé.

Après l'avoir ſuffiſamment viſité, & fait mettre une ſimple emplâtre ſur la playe, une compreſſe & le bandage, pour ſeulement garantir la poitrine de l'accès de l'air, je fis promptement ſaigner le bleſſé, lui ordonnant un grand repos & du bouillon ſeulement.

Le ſoir il fut encore ſaigné, le ſang la nuit ſortit moins abondamment par la bouche ; le lendemain matin il fut encore ſaigné, & le troiſiéme jour une autre petite ſaignée ; le quatriéme il ſortit peu de ſang par la bouche ; le cin-

quiéme rien du tout ; le ſixiéme il fut entiérement guéri, & le ſeptiéme je pris congé de lui.

Ces cures ſont plus éloquentes que tout mon raiſonnement ; & toutes les playes de poitrine que j'ai traitées de cette maniere, ont eu un pareil ſuccès, & cela par la mécanique de la nature, en lui donnant les moyens de rendre cette manœuvre ſalutaire.

C'eſt ce que j'ai fait voir dans mon premier Ouvrage. Il eſt très-vrai que la nature n'a beſoin que d'un peu d'aſſiſtance pour terminer très-heureuſement les maux les plus importans, tant internes qu'externes : plus j'ai vieilli dans ma Profeſſion, & plus j'ai fait d'expériences qui m'ont confirmé dans mon opinion.

Elle eſt réglée dans ſes opérations ; elle va d'un pas égal, & toujours occupée à réparer les dommages que le corps a ſouffert dans

les parties qui le compoſent ; elle refait les chairs qui ont été ruinées par le fer, par le feu, & par la pourriture, par le moyen du baume du ſang ; elle réunit les parties diviſées, chaſſe les corps étranges, & rejoint dans un tems limitez les os fracturez, par un calus qui part de ſa ſeule induſtrie. J'ai fait voir que dans les playes de poitrine pénétrantes, il ſuffit de diſſiper d'abord par de bonnes & fréquentes ſaignées la plénitude du ſang ; que par ce moyen on évite les épanchemens, la ſuffocation, la peſanteur, la ſupuration, & la pourriture : on tire par ce moyen le bleſſé de l'inflammation, de la fiévre, & de tous les accidens qui ſont à craindre dans une capacité dont l'action ne peut être dépravée ni interrompue ſans porter un notable préjudice à toute l'économie.

Ayant donc par des judicieuſes

évacuations remis la nature accablée en état d'agir, elle ne manque jamais de procurer dans un certain terme une parfaite guérison.

J'ai remarqué que ce terme ne passe pas sept jours quand on suit notre méthode : la premiere cure sur laquelle j'ai fait cette remarque, fut celle de M. de Fontaniere à Pignerol en 1691 : on en peut voir la relation dans la 2e édition, fol. 127, & la 8e observation.

La deuxiéme, sur le valet de M. de Lesseraine & son camarade, Commissaire des Guerres à Briançon en l'an 1691 : on en peut voir le détail 2e edition, fol. 130, 9e observation. En 1700 M. le Chevalier des Ferres, Officier, étant dans la citadelle de Turin, fut blessé d'une épée deux travers de doigt au-dessous de la clavicule, pénétrante dans les poumons, accompagnée de tous les signes les

plus fâcheux, & crû par tous ceux qui le virent dans un danger inévitable : il fut traité comme il a été dit ci-dessus, & le septiéme je pris congé de lui, étant entiérement guéri. M. son frere Major du Régiment de Nice, a été témoin oculaire de ce que je marque ici.

J'ai remarqué la même chose en plusieurs cas semblables qu'il est inutile de citer ; comme aussi dans des playes très-considérables du bas-ventre, que si elles n'ont pas été tout-à-fait terminées les septiémes dans ce tems-là, ils ont été tout-à-fait hors de danger, & j'ai cessé de les voir.

Comme le fils de M. Lion, qui l'an 1720 reçut un coup d'épée à l'hipocondre droit qui effleuroit le foye & avoit touché le ventricule, avec les plus sinistres accidens ; le septiéme je cessai de le voir, & un peu après il se trouva guéri. Et l'année 1723 M. le

Marquis Cartos reçut un coup d'épée à l'hipocondre gauche pénétrante ; l'épiploon étant sorti, fut lié ; il eut d'abord des accidens qui firent craindre une mauvaise suite, mais tout fut calmé par les bonnes & fréquentes saignées ; il en fut quitte pour une fiévre de quatre jours, & le septiéme je le laissai avec une simple emplâtre, & presque guéri.

Dans le tems que j'acheve ceci, il me tombe entre les mains le feuillet 22 des Littéraires, imprimé à Venise, page 260, où je trouve cette observation que j'ai traduite de l'Italien en François.

De Molffeta.

Il est arrivé ici une chose qui regarde la Chirurgie, qui est assez particuliere. M. Nicolas Dominique Passari, jeune homme riche & fils unique d'une veuve, lequel

fut blessé le 10 Février de l'année 1723, d'un arme à feu, à la poitrine, au-dessous du tetton droit : la playe fut pansée par les premiers Chirurgiens de la Province, avec des tentes, que l'on croyoit nécessaires pour l'écoulement du pus, & à chaque fois qu'on l'ôtoit, il se faisoit une grande évacuation ; avec tout cela le blessé, pendant trois mois ou environ qu'il fut pansé de la maniere, se trouva réduit en un très-pitoyable état, n'étant plus qu'un véritable squelete.

On jugea à propos de demander le conseil de M. le Chevalier Jean-Baptiste Verna, premier Médecin de Viseglia, homme très-docte & connu par ses sçavantes productions, ayant été instruit de la pernicieuse méthode avec laquelle l'on avoit pansé le blessé, il fit d'abord supprimer la tente, malgré la répugnance desdits Chirurgiens,

& donna la commiſſion à un ſeul de panſer le bleſſé à ſa maniere, ayant congédié les autres: ayant donc quitté cette cruelle méthode, la fiévre ceſſa & tous les accidens diſparurent, & en vingt jours il ſe trouva entiérement guéri avec peu de remedes, lequel bleſſé avoit très-peu de tems à vivre, ſans l'aſſiſtance de M. Verna, lequel a écrit une ample relation du fait au très-illuſtre M. Saucaſſani premier Médecin de S. A. S. Mgr le Duc de Guaſtale, duquel il fait une particuliere eſtime; laquelle relation eſt accompagnée d'une atteſtation du bleſſé pardevant Notaire, du 6 Aouſt 1723, afin qu'il la rende publique, & qu'un chacun ſçache que les grandes ſupurations qui arrivent aux playes ne ſont produites que par les tentes, qu'elles ſont utiles aux Chirurgiens, mais très-pernicieuſes aux bleſſez, qui au lieu de recevoir

de l'utilité des panſemens, les mê-mes panſemens leur font plus de mal qu'ils n'en ont reçû de leurs ennemis.

Voilà la traduction mot à mot. Ce ſçavant Médecin a connu l'abus des tentes par la lecture de mon Livre traduit par M. Saucaſſani; il ſeroit très-néceſſaire que les Chirurgiens partiſans des tentes fiſſent de ſérieuſes réfléxions ſur mon foible raiſonnement & ſur ces expériences qui ſont convainquantes.

J'ai eu la ſatisfaction de voir ici l'année 1722, M. Eliot, Chirurgien du Roy de Portugal, qui après m'avoir félicité ſur le progrès de ma méthode, me dit que c'eſt à elle à qui il a l'obligation de ſa fortune; qu'il avoit employé ſes ſoins & ſon crédit pour l'établir à Liſbonne; qu'il avoit fait traduire mon Livre en Portugais, pour que ceux du pays en puſſent

puſſent profiter, & qu'il avoit été traduit en Eſpagnol: qu'il s'étoit acquis un grand crédit par les cures ſurprenantes qu'il avoit faites en la ſuivant, & qu'il étoit ſurpris de voir encore des Chirurgiens aſſez opiniâtres pour croupir indignement dans la cruelle méthode des anciens; que leurs obſtinations cauſent la perte d'une multitude de pauvres bleſſez; qu'ils ne pouvoient préſentement trouver aucune excuſe légitime qui les diſpenſe d'abandonner leurs pernicieuſes maximes qui ne ſont fondées que ſur l'intérêt, l'obſtination, une dureté de cœur, & peu de charité pour le prochain.

Voilà ce que me dit ce judicieux Chirurgien, dans le paſſage qu'il fit ici avec le Cardinal d'Acugna Portugais, qui venoit de Rome & alloit à Paris.

Quand on veut perſuader une

chose quoique véritable, il est toujours bon de joindre au raisonnement des expériences & des preuves : celle qui suit n'est pas, ce me semble, indifférente.

Le Roy de Portugal ayant donné son premier Chirurgien nommé M. Eliot, au Cardinal d'Acugna pour l'accompagner dans ses voyages, après avoir séjourné quelque tems à Rome, il prit la route de Turin en 1722 pour passer en France.

M. Eliot, homme propre & de bonne mine, vint à la Cour de Madame Royale, accosta le très-aimable M. Cicognini, se fit connoître, & s'informa de lui sur quel pied étoit la Chirurgie à Turin. Après qu'il eut satisfait à sa curiosité, il lui demanda à son tour quelle étoit la Chirurgie à Lisbonne ; à quoi M. Eliot répondit : Nous suivons la méthode de M. Belloste ; nous l'avons ici, ré-

pondit M. Cicognini : c'eſt du vieux Belloſte que je parle, lui répondit l'autre, qui nous a donné ſa méthode il y a environ 30 ans ; c'eſt lui-même, lui répondit notre charmant Médecin.

M. Eliot qui me croyoit mort, parut ſurpris : c'eſt mon maître, lui dit-il, & je ne veux pas partir ſans le voir ; il ne m'eſt connu que par ſon Livre, que j'ai fait traduire en Portugais ; j'ai ſi bien fait que ſa méthode eſt ſuivie en Portugal, & elle eſt la cauſe de ma fortune ; je me ſuis acquis un grand crédit en la pratiquant, & elle m'a toujours réuſſi : ce Livre a été auſſi traduit en Eſpagnol, les gens de bon ſens de ce pays-là l'eſtiment & la ſuivent. Tel fut leur entretien, & le jour d'enſuite j'eus la ſatisfaction de voir M. Eliot tout plein de bonté & d'honnêteté, qui en préſence de pluſieurs perſonnes diſtinguées de la ſuite de S. E. eut

la modestie de se récrier en me voyant : Messieurs, ce Monsieur ici est mon maître; c'est à lui à qui je dois le rang que j'ai l'honneur d'occuper auprès de notre Roy. Nous dinâmes ensemble, ensuite dequoi nous eumes un entretien sur ce qui concerne la Chirurgie : il ne put s'empêcher de blâmer hautement un reste de Chirurgiens obstinez, qui croupissent dans la cruelle & impitoyable maniere de panser les blessez, qui causent la perte d'une multitude de braves gens.

Qu'il s'étoit servi de l'autorité du Roy de Portugal pour bannir de la Chirurgie du pays la cruauté, l'obstination, & l'avarice des Chirurgiens.

Qu'il seroit avantageux pour tous les hommes, que chaque Souverain en fît autant dans ses Etats; que la politique le veut, que la charité l'ordonne, & que la nature le demande.

Que dans les réceptions des Chirurgiens pour la maîtriſe, l'on devroit faire une loi qui les obligeât à l'avenir de renoncer aux anciennes erreurs, & d'embraſſer cette nouvelle méthode ſur le fait des bleſſures, ſur laquelle les grands & les petits ſont également intéreſſez. Voilà les diſcours & les réfléxions de ce judicieux Chirurgien ; un chacun en fera l'uſage qu'il lui plaira.



SUR LA TORTUOSITÉ des Playes.

J'Ai eu l'honneur, Monsieur, de vous remercier il y a peu de tems, de la grace que vous m'avez fait de m'envoyer le dernier Livre de Sechini, touchant nos disputes avec M. Maravillia; je l'ai lû avec plaisir, & n'ai pû m'empêcher de vous en écrire quelque chose.

Elle roule donc sur la tortuosité des playes, dans lesquelles, dit-il, l'on peut se passer de tentes.

Il répette cela si souvent, que je vois qu'il se sçait bon gré d'avoir fait une si importante découverte; c'est le pivot sur lequel il fait rouler toute la machine de son Ouvrage, & sur lequel il croit qu'il n'y a point de réplique.

Cette objection qui paroît forte à la premiere vûe, & qui aura ſans doute trouvé des partiſans qui l'auront applaudie & protégée, reſſemble à ces vers luiſans qui paroiſſent la nuit, qui ſemblent d'abord quelque choſe, & qui dans le fond ne ſont rien que des petits inſectes.

Cependant ces héréſies Chirurgiques, comme celles de Religion, donnent lieu à des répliques qui détruiſent les obſcuritez & les erreurs, & qui découvrent la vérité ; ainſi elles ont & leur mérite & leur utilité.

Suppoſons donc cette tortuoſité, qu'une balle ou épée ont traverſé un membre qui étoit alors dans une ſituation contrainte & gênée ; comme par éxemple, quand la tête eſt toute ſur l'épaule, & que le coup traverſe le col, un bras percé étant en l'air ou tendu, une jambe roidie en devant

ou ployée en arriere ; quand ces parties ſont remiſes dans leur ſituation naturelle & de repos, le trajet de la playe eſt tortu, & l'on a même ſouvent peine à y introduire une ſonde.

Il faut voir ſi cela doit faire changer l'indication, & ſi ces ſortes de playes doivent être panſées autrement que celles dont le canal eſt droit.

Si donc une balle a paſſé au-travers d'un membre, la playe ſera plus ou moins grande, par rapport aux vaiſſeaux qui ont été déchirez, & auſſi ſelon la groſſeur du calibre.

Si la balle eſt groſſe, la contuſion eſt plus grande, elle aura déchiré un plus grand nombre de vaiſſeaux, & aura reployé par ſa rondeur & par l'activité de ſon mouvement, une plus grande quantité de fibres, qui comme colez les uns ſur les autres, cou-

vrent les orifices des vaiſſeaux ſanguins qui ont été déchirez, & ſupprime ainſi l'hémorragie.

Mais lorſque les parties les plus ſubtiles des liqueurs commencent à s'échaper dans le canal, & que le battement des arteres donne à chaque inſtant une ſecouſſe à la partie & enſuite aux fibres couchées, qui les décole peu à peu; quand enfin le ſang qui fait toujours effort pour continuer ſa route, & rétablir ſa circulation interdite dans toute l'étendue des fibres couchées: alors, dis-je, les tuyaux ſe dilatent à meſure que les fibres ſe relevent & laiſſent couler les ſucs & liqueurs qu'ils contiennent; c'eſt ce qu'on appelle improprement *la chute de l'eſcarre*: alors le trajet, de tendu qu'il étoit, devient mol & s'affaiſſe, les parties qui étoient ci-devant ſéparées & écartées les unes des autres, ſe rapprochent, & cauſent à

tout le trajet de la balle une légere compreſſion.

Or comme dans toute cette manœuvre, il faut de toute néceſſité que tout ce qui flue des tuyaux ouverts, & tout ce qui eſt produit par la fonte des fibres contuſes & déchirées; il faut, dis-je que tout coule dans le trajet de la balle: ſi ces orifices ſont bouchez par des tentes, ce pus ſe trouvera enfermé au milieu du trajet, où il ſera ſerré, & où il ſera effort pour ſe chercher une iſſue: ce qui fait le moins de réſiſtance doit céder; ce ſont les interſtices des muſcles où ces matieres chaudes ſe gliſſent, ce qui produit des abſcès, & ſouvent des délabremens & des mortifications.

Cela me paroît auſſi démonſtratif que ce qui ſuit.

Si les orifices des playes ſont libres & ſuffiſamment dilatez, à meſure qu'il ſe fait un écoulement

dans le canal, cette compreſſion douce qui ſe fait à ce que l'on appelle *chute de l'eſcarre*, quand la partie ſe détend, ſe dégage & s'affaiſſe, le pus ſe trouvant comprimé, coule naturellement aux orifices, qui ſont le ſeul lieu par où il puiſſe avoir iſſue.

Il eſt très-certain qu'un fluide dans un canal, ſoit droit ou tortu, qui eſt ſuſceptible de compreſſion, eſt obligé de ſe mouvoir, de couler & de ſortir, quand il ſe trouve une iſſue libre.

Je crois de plus, n'en déplaiſe à M. Maravillia, qu'une playe tortue, ſoit de balle ou d'épée, eſt plus facile à guérir qu'une dont le canal eſt droit, pourvû cependant qu'elle ſoit panſée ſans tente.

Elle ſera moins expoſée aux injures de l'air, qui pénétre moins aiſément dans un canal tortu que dans un droit.

Le reſſort des parties agit avec

plus d'effort sur un endroit tortu que sur un droit, car il y trouve plus de résistance.

La compression est plus forte quand les parties d'un canal tortu se rapprochent les unes des autres, quand aucun corps étrange & solide ne l'occupe, que l'union se fait si parfaite qu'aucun fluide n'y peut rester, ce qui ne se peut avec la même perfection dans un canal droit, dans lequel le ressort est plus mol & moins tendu.

Tout homme qui connoît la mécanique, n'aura pas de peine à se rendre à ce foible raisonnement : le mouvement ou ressort qui est naturel dans toutes les parties vivantes, qui selon toutes les apparences est produit par le mouvement du cœur, & ensuite par le battement des arteres, cause un mouvement d'ondulation qui est la source & l'origine de toutes les dépurations, filtrations, excré-

tions, diſtributions & évacuations qui ſe font par tant de lieux différens & de ſi différentes manieres.

Ce mouvement pouſſe & chaſſe du centre à la circonférence, ce qu'il y a de ſuperflu, d'étranger, & d'inutile.

Il chaſſe auſſi à l'orifice des playes droites ou tortues, le pus, & même les corps étranges les plus ſolides, quand ſon mouvement n'eſt ni dépravé ni interrompu par les tentes, qui en irritant cauſent des contractions aux fibres, & enſuite des épanchemens, des inflammations, des abſcès & des mortifications, boulverſent toute l'œconomie en ôtant le reſſort aux parties.

Si M. Maravillia connoît un peu, comme je le crois, la fabrique de notre machine, il doit convenir qu'il y a effectivement un reſſort qui dure autant que la vie, & que l'ame ne ſeſé par e du

corps que quand ce reſſort vient à ceſſer.

Que ce reſſort donne le mouvement à toutes les liqueurs, & l'action à toutes les parties.

Que ſans lui, ce qui eſt enfermé dans des tuyaux ſi fins, comme ſont une multitude de vaiſſeaux bien plus fins que des cheveux, ne pourroit ni ſe mouvoir ni ſe diſtribuer.

Ce ne ſont point ici des imaginations chimériques : ſans ce reſſort qui eſt inconteſtable, les fluides qui ſont contenus dans tous les plexus de notre corps, qui ſont ployez & reployez en tant de façons, ce qui eſt contenu dans les vaiſſeaux ſpermatiques qui font tant de circonvolutions ; enfin dans les différentes actions où des tuyaux très-fins ſe trouvent ployez, reployez & tortus, toutes les liqueurs qu'ils contiennent ne laiſſent pas de ſe mouvoir, de

circuler librement & sans peine ; quoique le pus dans les cavitez des playes, ne soit pas comme les liqueurs, contenu & enfermé dans des vaisseaux qui ont un mouvement circulaire.

Il ne laisse pas d'être poussé, pressé & chassé par le mouvement naturel des parties, à l'orifice des playes, quoique le trajet soit long & tortu, & cela par un mouvement d'ondulation ou vermiculaire, pareil au mouvement péristaltique des intestins : enfin donc pour redresser ce canal tortueux, suivant l'opinion de M. Maravillia, il faut y mettre des tentes qui traversent toute l'étendue du trajet, ou deux qui se touchent, si la playe a deux orifices.

Il faut pour pénétrer dans un canal tortu, qu'elles soient dures & solides.

Quand la contusion viendra à supurer, que deviendront ses ma-

tieres, qui ne trouveront aucun espace pour se loger, & point d'issue pour s'écouler? il faudra que les fibres s'en abreuvent, se grossissent & se roidissent, le membre se gonfle & s'engorge, s'étend & devient douloureux, l'inflammation tarde peu à venir, la circulation est interrompue, les liqueurs qui n'ont plus de mouvement, s'échauffent, s'aigrissent & se corrompent, & la mortification conclut & la cure & la vie du blessé.

Si les deux tentes ne se touchent pas, tout s'accumule entre les tentes, l'écoulement est grand, l'espace est petit; cela suffit pour produire d'un pansement à l'autre un nombre prodigieux d'accidens.

J'aurois une multitude de choses à dire sur tous les points d'une dangereuse méthode, mais je ne ferois que redire ce que j'ai déja

tant dit de fois dans une quantité d'endroits.

Si l'on faiſoit la Chirurgie avec réfléxion, ne voiroit-on pas qu'une playe, par éxemple, d'inſtrument tranchant, qui n'a qu'une iſſue, & que l'on croit tortue, ſi elle eſt panſée avec une tente pour la redreſſer, il faut qu'elle ſoit dure & roide, ſi elle pénétre juſqu'au fond de la playe, quels accidens ne doit pas cauſer, tous ceux que nous avons remarqué ci-deſſus; en outre elle meurtrit les chairs du fond de la playe, qui étant meurtris, deviennent douloureuſes, la douleur eſt ſuivie de l'inflammation, l'inflammation de la ſupuration & de ce qui la ſuit: où eſt donc l'utilité d'un tel panſement?

Où eſt donc la néceſſité d'une tente dans une playe qui n'a beſoin que d'être réunie? Dans la premiere campagne que je fis à

Luserne l'an je crois 1686, un blessé me tomba dans les mains, qui avoit reçû un coup de feu, l'entrée de la balle au-dessous du zigoma, ayant la tête tournée, la sortie vers l'hypocondre du côté opposite. Voilà une playe tortueuse dans toutes les formes ; M. Maravillia auroit sans doute empalé le blessé avec un seton, car les tentes en ce cas ne sont, à ce que je crois nullement pratiquables.

Je fis les diversions telles que je le jugeai à propos, une simple emplâtre sur l'entrée, & une sur la sortie, étant attentif à ce qui pourroit arriver ; car alors je n'étois pas encore entiérement désabusé des tentes : enfin mon blessé fut entiérement guéri le 12e jour de sa blessure, les playes n'ayant fourni qu'une très-médiocre supuration. Où est allé cette formidable escarre, qui fait tant de peur, qui fournit la matiere à tant de

raisonnemens chimériques? Ah nature, si vous pouviez parler, vous en diriez mille fois plus que moi sur ce sujet!

Il faut tirer une conséquence de ce qui vient d'être rapporté ci-dessus, qu'il n'est pas vrai que les tentes soient nécessaires dans la cure des playes où il y a tortuosité.

Que si les playes qui ont un si grand trajet ont guéri sans qu'il ait paru, ni pendant ni après la cure, aucun accident, celles qui l'ont moindre doivent guérir plus facilement, en suivant la même méthode.

Que rien n'est plus cruel ni plus douloureux pour un pauvre blessé, que de lui fourer, souvent avec peine, un corps étrange comme une tente, qui s'enchâsse dans les chairs, & que l'on retire dans chaque pansement avec beaucoup de peine, accompagnée d'une grande douleur.

Qu'il est totalement impossible que cette manœuvre ne produise, si elle est continuée, des accidens mortels.

Que c'est pécher contre la charité, que de vouloir établir & publier une si cruelle & une si pernicieuse méthode.

Que c'est se révolter contre la raison, le bon sens, & contre une multitude d'expériences de pratique, que de vouloir soutenir & appuyer une erreur qui peut surprendre la simplicité & le peu de capacité des jeunes Chirurgiens, qui ne sont pas en état de faire une équitable différence de la bonne méthode d'avec la mauvaise.

Qu'il ne suffit pas pour mettre sa conscience à couvert, de dire: mes Maîtres l'ont ainsi pratiqué, nous avons des Auteurs qui ont établi cette méthode, elle a cours, elle est en usage.

Ces choses pourroient passer dans

des cas indifférens, mais il s'agit ici de la vie des hommes ; & quoique ce que l'on propose paroisse nouveau, il ne faut pas le condamner sur l'étiquette du sac.

Les nouveautez qui ont paru dans le siécle précédent, tant sur la Médecine que sur la Chirurgie, sont les fruits du labeur, de l'application & des veilles de ceux qui en ont été les inventeurs.

Ils n'ont pas prétendu éxiger des hommes une soumission aveugle pour leurs productions, mais bien une attention, une étude sans prévention, qui puisse en pénétrer le bon, l'utile, & le véritable.

Les playes tortueuses, par ce qui a été dit, n'ont donc pas besoin d'être redressées par les tentes pour être guéries ; mais l'esprit des Chirurgiens qui ont cette méthode, a bien besoin qu'on le redresse.

Bien loin que les tentes puissent

être de quelque utilité dans les playes tortues, elles font venir les playes droites toutes tortueuses, puisqu'elles causent par leur usage des sacs, des sinus, des abscès, & des fistules; c'est dequoi on ne peut disconvenir.

Si tout ce qui a été dit n'a pas la force de désabuser M. Maravillia & ses adhérens, je voudrois qu'il me fît la grace de répondre aux questions que je vais lui faire.

Si par hazard une balle ou une épée ont passé au-travers du col d'un homme qui avoit, lorsqu'il a reçû le coup, la tête tournée sur l'épaule.

M. Maravillia lui mettra-t-il une tente qui traverse tout le trajet, ou deux, une à chaque orifice.

S'il veut que la tente ou les tentes restent dans la playe, il faut qu'elles soient appuyées & soutenues par un bandage un peu serré; autrement le ressorr naturel des

parties & le battement des grosses arteres dont cette partie est pourvûe, chassera les tentes dehors, sans qu'on le puisse éviter : cependant cette partie ne peut souffrir de bandage serré, le passage de l'air s'y oppose ; la trachée-artere & l'œsophage ont le privilege de mettre le col à l'abri de la cruauté des tentes : il seroit à désirer, comme je l'ai déja remarqué dans mon premier Ouvrage, que toutes les parties du corps eussent de semblables organes.

Malgré cela, M. Maravillia ne laissera pas de s'en servir dans cette partie, comme dans les autres ; il en chérit trop l'usage pour s'en passer : il ne sera pas le seul ; car il y a environ vingt-quatre ans que feu M. le Baron Palavesin fut blessé d'une balle qui lui perça le col, l'entrée proche une jugulaire, & la sortie proche l'autre jugulaire, passant par les vertebres ; il fut

pansé avec deux tentes qui lui firent souffrir des douleurs mortelles; il souffrit ces cruels pansemens durant dix à douze jours, & d'autorité il força le Chirurgien de les ôter; il fut guéri très-promptement, mais il lui resta une douleur très-vive à la partie, & le col roide & engagé; il alla prendre les eaux du Luc, ayant été blessé en Italie; il ne fut point soulagé. Il m'écrivit, & me fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé: je l'engageai de venir à Aqui prendre les Fangues; il y vint, je l'y fus joindre, & il s'en retourna bien guéri.

Pour mettre une tente dans les playes du col, il faut qu'elle soit grosse, dure & longue, si on veut qu'elle y reste; car le bandage serré est impratiquable dans cette partie.

Que produira-t-elle? une douleur perpétuelle, une meurtrissure aux

aux parties, une compreſſion aux vaiſſeaux ſanguins qui ſont très-gros & très nombreux, tout cela ſera ſuivi d'inflamation, de ſuffocation, de délire, d'abſcès, &c. Tout au contraire, ſi on laiſſe agir la nature en liberté, la guériſon ſera prompte malgré la tortuoſité.

Si enfin de pareilles bleſſures arrivent aux articulations, aura-t-on la cruauté d'y fourer des tentes, comme auſſi au carpe, tarſe & métatarſe, celui qui en pareil cas, ſe ſerviroit de ces inſtrumens de fatalité, mériteroit une punition éxemplaire.

Une epée qui paſſe au travers du corps d'un homme, ou une balle de mouſquet, le bleſſé étant panché ou courbé, la playe alors ſera tortueuſe; de quelles tentes ou de quels ſétons pourra-t-on ſe ſervir pour la redreſſer? M. Mara-

villia, me fera la grace de me le faire ſçavoir.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai crû être obligé de vous éctire, Dieu veuille qu'il produiſe quelque bien aux pauvres bleſſez, & ouvre les yeux des jeunes Chirurgiens, ſujets à ſe laiſſer ſurprendre par des raiſonnemens chimériques, comme l'impreſſion a rendu publiques les opérations de notre adverſaire, la tradition & l'impreſſion de cette réponſe me paroît néceſſaire, ſi cependant vous jugez cecy digne de paroître au jour, n'accordez, je vous prie, à mon zele que ce que vous trouverez bon & utile; ne me regardez point, car ce n'eſt pas pour moi que j'écris, c'eſt pour les autres, vous le ſçavez par éxpérience, la fatigue eſt pour les Auteurs, & le profit pour les Lecteurs; bien écrire éxcite la ja-

lousie, mal écrire, la critique ; un homme occupé à mettre au jour des nouveautez, néglige ses affaires & ses interêts; il peut trouver des Approbateurs, mais peu ou point de Protecteurs & de Bien-faiteurs; si l'on acquiert un peu de gloire, l'on se broüille avec la fortune & avec ses confreres ; toutes ces choses ne sont point nouvelles : elles sont aussi certaines, comme il est certain que je suis &c.

De Turin ce 3 Avril 1717.



DE LA FACE BOUTONNE'E & couperosée.

LA plûpart des Auteurs anciens n'ayans pû trouver la càuse essentielle des boutons, des rougeurs & autres maladies pareilles qui viennent au visage, ont mieux aimé accuser le foye, que de ne pas trouver un coupable ; c'est la chaleur, disent-ils, qui cause ces maux, il faut donc le rafraichir & le traiter comme malade, dans le tems qu'il jouit d'une parfaite santé, & qu'il est très-innocent du crime dont il est accusé.

L'erreur où étoient les anciens sur ce qui regarde la chilification & la circulation, a été la cause de quantité de jugemens, qu'ils ont faits sur la cause & les accidens de plusieurs maladies ; celle de qui j'écris mon sentiment, en est une,

le foye n'est pas coupable dans ce qui concerne les maux qui viennent au visage.

Suposé qu'il y eût des indispositions causées par une trop grande chaleur du foye, ce ne seroit jamais celle ci, le foye trop chaud pourroit causer une digestion précipitée en donnant, & de la subtilité & du mouvement aux fermens de l'estomac, qui est toujours appuyé sur lui, ce qui pourroit produire une faim canine, c'est pourtant un accident qui n'accompagne pas ceux qui ont des rougeurs & des boutons au visage.

Quelle simpatie particuliere a-t-on remarqué entre le foye & la face, si ceux qui ont une faim canine, étoient tous attaquez de cette désagréable maladie, il y auroit lieu de croire que le foye en est la cause, mais au contraire, j'ai toujours remarqué au moins à plusieurs, que ces grands man-

geurs ont la couleur du visage plus pâle que rouge.

Si la chaleur du foye produisoit cet accident à la face, pourquoi ne le produiroit-il pas aux autres parties du corps qui sont nourries des mêmes liqueurs & où il se fait la même circulation.

Le foye est nouri du même sang dont sont nourris tous les autres visceres; & par conséquent, il leur communique à tous les mêmes caracteres de sa bonne ou de sa mauvaise qualité, ainsi si le foye est chaud, il faut que tous les visceres le soient aussi, s'il est sain, les autres parties le sont, s'il est malade, les autres visceres ne sont pas en santé, ils ont une liaison simpatique & naturelle, une union & une correspondance réciproque, par lesquels ils se communiquent par un envoy & par une recette continuelle, les différentes liqueurs, dont ils ont besoin

pour entretenir le commerce de la vie, l'une d'elles ne peut exceder en quelque qualité que les autres ne s'en ressentent, la maladie d'un viscere est suivie sans contredit de la mauvaise disposition de toutes les aurtres.

Une intempérie au foye doit produire d'autres maux qu'une simple couleur au visage, & que quelques élevations à la peau, l'intempérie du foye, est toujours accompagnée de fiévre ardente, d'insomnie, de délire, d'une tension du ventre; d'une douleur vive dans sa région & quantité d'autres accidens très-facheux, ce qui ne se trouve pas ordinairement à ceux qui ont le visage & boutonné & couperosé; je crois tout au contraire, que cette couleur ne marque rien de mauvais, par raport à l'interieur, que c'est plûtôt une marque de bonne disposition qui peut s'altérer par la quantité

des remedes qu'on leur fait mal à propos pour dissiper cette difformité de la peau.

Ayant donc exclud le foye pour être la cause de cette maladie, il faut voir si nous pourrons découvrir comment cela est produit, & à quels remedes on peut avoir recours. Il faut considérer en premier lieu, que la peau du visage est d'une texture particuliere, qu'elle est adhérente aux muscles de la face, que ses pores sont très-serrez & très-fins, qu'elle a une quantité d'arteres qui lui fournissent du sang & qui donnent au visage un vermeil particulier, qu'elle a aussi une quantité de petites glandes qui sont comme des cribles par où le sang se filtre.

Il faut remarquer en second lieu, que la face est toujours exposée aux injures de l'air; que plus le sang a de nitre subtile, plus il est vermeil, & plus il est facile

qu'il s'arrête dans les petits globules des glandes de la peau, vû la subtilité & la finesse des vaisseaux qui le charient ; que le nitre de l'air se joignant au nitre du sang, l'arrête dans les petites glandes & dans les petits vaisseaux ; ainsi arrêté, il donne sa couleur à la peau ; s'il y séjourne, il cause des élévations & des boutons : il ne peut être long-tems hors des vaisseaux qu'il ne se corrompe, alors il fait des pustules qui supurent : ce même pus se répand très-souvent entre la peau & la surpeau que l'on appelle *épiderme* : là il se seche, & forme comme des petites écailles qui sont semblables à des dartres farineuses, qui tombent avec le tems ; mais comme ces petites coagulations se renouvellent toujours, le même accident revient, puisque la cause qui le produit subsiste toujours.

Voilà, selon moi, la mécani-

que de cette maladie qui n'eſt qu'une ſimple indiſpoſition de la peau & de la ſurpeau. Pour approprier un remede convenable à cette maladie, il faut qu'il ſoit abſorbant pour détruire ce nitre ſurabondant, & qu'il ſoit diſſolvant pour fondre les coagulations qui ſont faites ou qui ſe peuvent faire dans la partie: ainſi en dépouillant le ſang de ce nitre ſuperflu, & en fondant le ſang qui s'eſt arrêté dans les glandes de la peau, il faut de toute néceſſité que l'accident ceſſe, & que la peau reprenne ſon état naturel.

Ceci ne paroîtra pas hors de raiſon, ſi l'on conſidere que plus le ſang eſt ſubtile, plus il eſt facile à être coagulé quand l'air le pénétre, comme il arrive à la face, quand, comme il a été dit, il eſt impregné d'un nitre ſubtile, & qu'il eſt pénétré & touché par le nitre de l'air qui aide à perfection-

ner les coagulations qui se font à la face ; de même la pleurésie ne se forme que quand le sang par une agitation violente s'est subtilisé & rarefié d'une maniere que ses pores étant dilatez & ouverts, & qu'alors on s'expose à un air froid & subtile, qui pénétrant facilement dans les pores du sang par son nitre, y cause une coagulation, voila la pleurésie. Quoique nous ayions remarqué que les pores de la peau sont très-serrez, s'il se trouve un nitre subtile dans le sang, comme je le suppose dans ce cas, le nitre de l'air ne laisse pas de le joindre par la facilité & le panchant que deux choses semblables ont à s'unir ; & malgré la ténuité des pores ils se joignent, & de concert coagulent le sang & les liqueurs qui se trouvent dans les glandes de la peau.

Tout ceci supposé, il faut donc encore convenir qu'il n'y a qu'un

abſorbant & un diſſolvant biens appropriez & pris intérieurement, qui puiſſent terminer ces ſortes d'indiſpoſitions, & en détruiſant ce nitre, qui à la fin peut cauſer une migraine & une conſomption, rétablir l'embonpoint, & détruire la cauſe de la maladie. L'on ne ſçauroit diſconvenir que cette maladie ne provienne d'une coagulation des ſucs qui ſe fait dans les glandes de la peau, & il faut auſſi tomber d'accord que toutes coagulations ſe font par le moyen d'un acide.

Ces choſes ſuppoſées, il n'y a qu'un diſſolvant & un abſorbant qui ſoient capables de détruire l'acide & de fondre la coagulation: or donc un remede qui fond les obſtructions des viſceres, qui diſſipe les cancers au ſein, qui détruit les glandes ſcrophuleuſes qui s'oppoſent à la génération de la pierre, en liquéfiant l'humeur qui

lie & qui unit les ſables qui ſervent à ſa fabrique ; un remede, dis-je, qui peut produire toutes ces choſes, peut bien plus facilement détruire les embaras qui ſe ſont formez dans les petites glandes de la peau. Car enfin les grandes & les petites coagulations n'ont qu'un principe & une même cauſe ; ce qui peut détruire les unes, peut auſſi détruire les autres ; l'action d'un remede qui s'amalgame avec le ſang, ſe communique en tous les lieux du corps où le même ſang circule ; or il circule partout : il doit donc ſe communiquer partout, & partout produire le même effet, qui eſt d'abſorber & diſſoudre.

Il me ſemble que ce raiſonnement, quoique fait ſur le champ, ſur la nature de la maladie & ſur celle du remede qui lui convient, eſt fondé ſur la raiſon : il ſeroit à déſirer que dans toutes les mala-

dies que l'on traite, l'on fît des réfléxions sérieuses sur leur nature & sur leurs accidens, & aussi sur les remedes que l'on employe pour les guérir, pour en former ensuite un sisteme raisonné pour ne rien donner au hazard.

DES MALADIES DES YEUX, & de la Peste.

C'Est une chose incontestable, que lorsque les fluides circulent en liberté, quand rien de vicieux n'en altere la nature, la santé est parfaite.

Il n'est pas moins vrai que lorsque la plénitude domine, ou que les liqueurs sont épaissies, la circulation est lente; & dans l'un & dans l'autre de ces cas, il se doit former des embaras & des obstructions dans les vaisseaux les

plus fins & les plus ſubtiles.

Quand la nature des liqueurs eſt altérée par diſſolution, & qu'elles ſont trop fluides, elles ſe portent avec rapidité ſur les parties les plus foibles & les plus délicates, qui s'en trouvent chargées & embaraſſées.

Quand enfin les mêmes ſucs viennent aigres, ſalez & piquans, ils doivent irriter, cauſer des contractions aux fibres, & enflammer les parties les plus ſenſibles.

C'eſt l'idée que je me ſuis faite de la cauſe de la plupart des maladies qui affligent les yeux, que je regarde comme les parties du corps les plus délicates, les plus foibles, les plus ſenſibles, & les plus expoſées.

Les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans le globe de l'œil & dans les muſcles, ſont très-fins & très-ſubtiles.

Quand donc la plénitude du

ſang a engorgé les petits vaiſſeaux de l'œil & de ſes parties, tout ſe charge, ſe tuméfie & ſe gonfle; il coule des larmes qui ſont la partie la plus fluide des liqueurs qui s'échapent par la compreſſion qu'elles ſouffrent; le tout eſt accompagné de peſanteur, douleur ſourde, & d'une tenſion inquiettante.

Si le ſang eſt aſſez viſqueux pour engager tous les canaux qui font la diſtribution pour la nourriture de la partie, il faut que l'œil s'atrophie & ſe conſomme, comme je l'ai vû, & cela faute de recette, ou par privation cauſée par obſtruction.

Quand le ſang eſt trop diſſout, les yeux groſſiſſent, ſont luiſans & douloureux médiocrement; quand enfin le ſang eſt aigre, ſalé & piquant, il cauſe des irritations, ces irritations des contractions, ces contractions des embaras, épan-

chemens & inflammations qui ſont enſuite la ſource d'une quantité d'autres accidens.

Il y a une multitude d'autres ſortes de maladies auſquelles les yeux ſont ſujets ; mais comme elles ne regardent que très-peu mon ſujet, ceux qui voudront s'en inſtruire auront recours aux Auteurs qui en ont traité.

Quand donc les fluxions des yeux ſont longues & opiniâtres, il eſt à craindre qu'il ne ſe faſſe une obſtruction ſur la prunelle, & qu'il ne ſe forme une cataracte.

Quand le ſang & les liqueurs ſont portez aux yeux en quantité, & que le retour de ces humeurs eſt occupé, embaraſſé, comprimé, ou obſtrué, alors les yeux s'augmentent en groſſeur & ſortent de l'orbite ; c'eſt ce qu'on appelle *l'œil de bœuf.*

Dans ces ſortes de maladies, l'on a toujours recours à la diette,

aux saignées, aux applications externes, comme collires, vésicatoires, emplâtres, ventouses, &c. cependant, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, ces opérations & ces applications, quoique très-judicieuses, n'ont pû procurer la guérison, & les malades n'ont pas laissé de languir long-tems pendant une cure laborieuse & ennuyante.

Ces considérations & un principe de charité m'ont obligé de faire part au public de ce qui m'a été enseigné dans ma jeunesse, par un Maître Chirurgien de Paris, aussi grand par son sçavoir que par ses éminentes qualitez.

Son nom étoit M. Paris, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, Chirurgien de longue robe & Professeur.

Ayant donc l'honneur d'être un de ses disciples, il me mena un jour voir un de ses malades qui

avoit une fiévre aigue, transport au cerveau, & qui enfin tomba dans une maladie soporeuse: comme il étoit en droit d'ordonner & d'opérer, il me donna la commission d'appliquer derriere chaque oreille du malade un demi-cercle de pierre de cautere, ce que je fis selon l'instruction qu'il me donna.

Je vis avec surprise que le jour même le malade recouvra la connoissance; & à mesure que l'escarre se séparoit & que la supuration augmentoit, la maladie diminuoit, & enfin il fut assez promptement guéri.

Je témoignai à mon illustre maître ma surprise, & lui dis que quoiqu'il y avoit plus de neuf à dix ans que je voyois travailler, & que j'avois déja fait plusieurs campagnes & voyages, je n'avois jamais vû pratiquer cette opération; soit par modestie ou autrement, il ne s'en dit point l'inven-

teur, mais il me dit : employez-la hardiment à toutes les maladies capitales, mais surtout souvenez-vous que c'est un très-souverain remede pour les maladies des yeux, des dents, & des oreilles, & principalement des yeux ; éprouvez-la quand vous en aurez l'occasion favorable, & vous verrez la vérité. Quoiqu'il ne m'expliquât pas la mécanique de cette opération, je ne laissai pas de l'imprimer dans la mémoire pour m'en servir à tems : j'eus lieu de la mettre en pratique à Luserne en l'an 1666, étant Chirurgien Major pour S. A. R. pour lors, & à présent Roy de Sicile.

Je vis les salutaires effets qu'elle produisoit pour une quantité de maladies différentes.

Mais quand je fus Chirurgien Major pour le Roy de France, de l'Hopital de Briançon, en l'année 1691 ou 1692, il m'arriva un cas

qui mérite bien d'être remarqué, & que l'on ne doit point oublier.

Un ſoldat encore jeune arriva à l'Hopital, ayant tout le globe de l'œil entiérement conſommé, ſi bien que l'on auroit pû ſans peine mettre une groſſe noiſette dans l'orbite, dans le fond duquel il ne paroiſſoit qu'un peu de chair rouge, cet accident étant arrivé naturellement, ſans qu'aucune choſe externe y eût contribué.

L'ayant viſité, je chargeai un garçon de lui faire aux deux côtez des oreilles notre opération, ſans lui épargner la peau, & cela à deſſein de lui conſerver l'œil qui lui reſtoit.

Je paſſai environ trois ſemaines ſans ſonger à ce malade, au bout duquel tems je m'informai au garçon en quel état étoit ce ſoldat, qui me répondit, il va bien, ſans m'expliquer rien de plus, ce qui m'obligea de me faire conduire

dans la salle où étoit ce malade.

Le garçon qui m'y conduisit, me fit voir un soldat qui avoit deux yeux bien conditionnez, ce qui me fit dire : ce n'est pas ce soldat que je cherche, c'est un qui avoit un œil perdu.

Ce soldat me répondit, c'est moi, Monsieur, ce que j'avois peine à croire ; ce qui m'obligea à lui visiter les oreilles pour voir si on lui avoit fait ces opérations, & si on ne vouloit point me tromper.

Je vis les playes encore ouvertes, & reconnus à ma grande satisfaction que c'étoit le même que j'avois vû il y avoit peu de tems en si pitoyable état.

Il retourna peu après à son Régiment ; & toutes les fois qu'il passoit à Briançon, ce pauvre soldat venoit me faire mille caresses & mille remercimens. Si quelqu'un m'eût conté une pareille histoire,

j'aurois peine à le croire; c'est pourtant une vérité, & cela a été vû de tout l'Hopital.

J'ai fait depuis cette opération en bien des occasions & avec beaucoup de confiance, & je n'ai point été trompé. Ayant réfléchi par quel moyen ces ouvertures peuvent produire un effet si salutaire, j'ai remarqué que le derriere des oreilles est un émonctoire du cerveau, & par conséquent une partie où il se peut facilement former des embaras, vû la finesse des vaisseaux, & la pente qu'ont les émonctoires à être chargez d'humeurs, dans les indispositions où tout ce qui opprime & surcharge la nature est en partie déposé dans les glandes & canaux excrétoires.

Il passe derriere chaque oreille un gros rameau de l'artere carotide qui envoye des branches au globe de l'œil, aux muscles & par-

ties voiſines ; c'eſt le ſeul vaiſſeau de cette partie qui a un peu de volume.

Or donc, de quelle maniere que ce ſoit que les yeux ſoient attaquez, par éxemple, par la plénitude de la partie, par le deſſéchement de l'œil, quand les vaiſſeaux ſont obſtruez, ou quand des humeurs âcres cauſent des irritations ou inflammations, cette opération doit remplir toutes ces indications ; en cautériſant les vaiſſeaux, elle interrompt le cours trop abondant des liqueurs, & la douleur que cauſe cette opération, fait une révulſion ſalutaire qui détourne le flux des liquides ; en délabrant les vaiſſeaux de la partie par la brûlure, on ruine les obſtructions, & la douleur cauſant une ſecouſſe & mouvement impétueux aux eſprits, cela ſuffit pour dégager l'obſtruction des tuyaux qui doivent s'ouvrir & dilater, en même tems

recevoir

recevoir les liqueurs, qui en reprenant leur cours, doivent faire cesser l'atrophie, & même réparer les humeurs des yeux qui auront été consommées faute de recette.

Enfin quand les yeux se trouvent chargez & abreuvez d'humeurs âcres, acides & salées, rien n'est plus utile que cette opération ; car, comme il a été remarqué, elle arrête sur le champ le cours impétueux des liqueurs, & le malade est d'abord soulagé.

Mais comme peu à peu l'escarre vient à se pourrir, à se fondre & à supurer, le pus qui s'engendre & qui vient d'une chair morte, est purulent, fétide & âcre.

Or comme les choses semblables & d'une même nature s'unissent & se joignent facilement, tous les petits rameaux des vaisseaux qui ont été délabrez par le caustique, leur bouche venant à s'ouvrir dans la supuration de l'escarre,

ils dépoſent tout ce qui ſe trouve de vicieux, d'âcre & de ſalé dans la playe qui eſt abreuvée d'un ſuc de même nature, & qui produit aſſez ſouvent des ſupurations aſſez abondantes & toujours ſalutaires. Par cette manœuvre l'on voit que le ſang qui alors eſt porté aux yeux, ſe trouvera & dépuré & filtré ; que d'âcre & d'acide qu'il étoit, il eſt devenu doux & balſamique, & qu'il doit ſeul procurer la guériſon, ſoit enfin par cette mécanique, qui peut recevoir une autre tournure & être expliquée plus ſçavamment ; ſoit enfin, comme il peut être, les yeux guériſſent de conſommez & entiérement perdus, ils ſont ſéparez, les goutes ſerenes ſe guériſſent, comme il m'eſt arrivé il y a peu à la perſonne d'un Prêtre à qui je fis faire cette opération par M. Calcan Maître Chirurgien de Turin, qui a vû le Prêtre dont je parle,

avec un œil beau, clair, & ſans aucune marque extérieure, cependant privé totalement de la lumiere, lequel en peu de tems par le moyen de cette opération ſe trouva entiérement rétabli.

Que la mécanique de la nature ſoit ſi obſcure en ces cas, qu'elle ne ſe puiſſe expliquer, & que tout ce que l'on peut dire pour en découvrir la vérité, puiſſe être combattu & même rejetté.

Cela ne diminue rien de ſa bonté & des bons effets qu'elle produit, & ne rend pas l'opération moins eſtimable : ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion, dans laquelle nous voyons des effets dont nous ne pouvons expliquer les cauſes.

Rien n'approche plus du miracle que les heureux ſuccès de cette petite opération : redonner la lumiere à des yeux entiérement conſommez & deſſéchez, diſſiper une goute ſerene qui a toujours paſſé

pour incurable, empêcher le progrès d'une cataracte naissante, & détruire ce qui étoit déja formé sur la prunelle.

Soulager promptement la douleur, & l'emporter ensuite en peu de tems.

Dissiper les fluxions, inflammations, opilations & suffocations des yeux sans l'aide d'aucun autre remede, c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois ; ce qui est parfaitement connu des Chirurgiens mes confreres, à qui je l'ai communiquée, & qui l'ont comme moi pratiquée dans les occasions : car je crois que personne avant moi ne s'en est servi en ce pays. Cette opération pourroit dans un besoin se faire avec le fer ; elle seroit plutôt faite, moins douloureuse, & en même tems moins onéreuse.

Elle tireroit du sang qui pourroit bien produire un bon effet, & qui seroit plus salutaire en sortant

proche de la partie affligée, que les ſaignées & des bras & des pieds. Il eſt très-vrai que ſi la maladie provenoit ſeulement de l'abondance du ſang qui eſt porté trop copieuſement à la partie, le ſoulagement ſeroit prompt & ſalutaire, & auſſi dans les maladies ſoporeuſes; mais à l'excluſion de ces cas, je trouve que la douleur qui dure quelque tems quand le cauſtique fait ſon effet, eſt un remede très-prompt; car j'ai vû en pluſieurs occaſions, qu'une partie des douleurs étoient ceſſées quand le cauſtique avoit fait ſon opération.

L'opération faite par le cauſtique fournit une plus longue & plus abondante ſupuration.

La playe eſt plus long-tems ouverte, & la partie affligée peut ſe dégager à loiſir; la ſupuration & la pourriture de l'eſcarre fait une eſpece d'attraction, elle pompe de

tous les tuyaux déchirez & des glandes entamées les ſucs viſqueux qui s'y portent, & qui au lieu que ci-devant ils étoient conduits dans la partie malade, ſont obligez de ſe dépoſer & de ſe joindre aux fermens aigres & viſqueux qui ſe trouvent dans la fonte de l'eſcarre & dans le pus qui eſt contenu dans l'étendue de la playe.

Ces raiſons me font donc préférer le cauſtique au fer dans les maladies de la tête & des yeux.

J'ai la même opinion pour ce qui regarde l'opération que M. Alprun Anglois fit faire à Vienne durant la derniere peſte dont elle fut affligée.

Croyant donc que le venin peſtilentiel qui eſt entré dans le corps par les pores ou par la reſpiration, ſe communique au ſang, & que par la voye de la circulation il eſt ſouvent dépoſé aux aînes ou aux aiſſelles, comme émonctoires.

Il faisoit faire une ouverture avec le fer, & y mettoit un tampon, & cela ausdites émonctoires pour empêcher le venin de s'arrêter & séjourner dans les glandes de ces parties, où s'étant arrêté, lui ouvrir un passage pour être évacué, & pour l'empêcher de passer outre & de se communiquer au cœur, ce qu'il fit sur lui & sur ses amis.

Si l'on considere l'effet que produit le caustique, & que l'on fasse un peu de réfléxion sur les remarques que nous en avons faites, l'on doit convenir qu'il doit être préféré au fer dans cette occasion comme dans la précédente.

Que le caustique ouvrant les glandes & une assez grande quantité de tuyaux, les humeurs sont comme sollicitées à s'y porter & à s'y rendre.

Que toutes les bouches des vaisseaux s'ouvrent considérablement par l'humidité que produit la fon-

te de l'escarre, & que par conséquent la supuration sera plus abondante.

Que les vaisseaux qui se dégorgent dans la playe en se vuidant, obligent les liqueurs qui sont éloignées, de s'approcher pour remplir le vuide, & ainsi successivement il se fait une attraction qui tire du centre à l'ouverture les fluides mal conditionnez.

Ceci me paroît naturel & bien fondé ; car il est ici question d'aider puissamment la nature, qui dès les premiers jours de l'attaque de la maladie, se trouvant tellement chargée & oppressée, qu'elle se trouve hors d'état de procurer d'elle-même un mouvement critique qui soit salutaire.

J'ai vû en mes premieres Campagnes d'Allemagne, mourir devant mes yeux des pestiférez avec des bubons sous les aisselles, qui n'avoient pas eu la force de sortir,

ni de ſupurer ; que ſi ces malades avoient pû trouver un ſecours pareil à celui que je propoſe, ſelon toutes les apparences, le venin qui avoit été pouſſé juſque-là, eût trouvé une iſſue favorable, ſe fût évacué, & n'eût pas retrogradé, comme il fit, pour être conduit au cœur par la voye de la circulation.

Que même cette opération ſe doit faire non-ſeulement quand il paroît quelque élévation ou tumeur aux émonctoires, mais auſſi quand il n'y paroît rien ; il ſuffit de ſçavoir que le malade eſt attaqué, & dans l'occaſion je n'aurois aucun ſcrupule de la faire, même par précaution.

Les maux des yeux m'ont inſenſiblement conduit plus loin que je ne m'étois propoſé ; chacun en fera l'uſage qu'il lui plaira & le jugement qu'il voudra.

Ceux qui ſont engagez par de-

voir ou par charité aux pansemens & au service des pestiférez, n'ont rien à négliger pour servir leurs malades & pour leur propre conservation.

Tout consiste, à mon avis, à conserver ce qu'il peut y avoir de bon dans le sang, & l'augmenter s'il est possible par l'usage des cordiaux, le régime de vivre, & le repos de l'esprit.

A détruire ce qu'il y a de mauvais qui sert de disposition pour contracter le mal qui régne; à porter sur soi & garnir les émonctoires d'amulettes, qui ayent la vertu d'écarter & d'éloigner du corps l'air infect qui l'environne, comme seroit du mercure crud, qui en formant un tourbillon de vapeur autour du corps, empêche l'entrée de l'infection.

Et pour procurer la sortie du venin, quand il a pénétré dans le corps par la respiration ou par les

pores, en lui ouvrant des voyes libres & aiſées, particuliérement dans les lieux où la nature a coutume de pouſſer, d'expulſer & dépoſer ce qui l'opprime, & ce qu'il y a de ſuperflu & d'impur, comme ſont les émonctoires, qui ſervent d'égoûts & de dépuratoires aux principes du ſang & aux liqueurs.

Que les émonctoires ainſi ouvertes par le cauſtique, après la chute de l'eſcarre, doivent être pouſſées avec des tentes pour empêcher la réunion, cauſer irritation, inflammation, embaras, dépôt d'humeurs, & grande ſupuration, les panſer ſouvent, les toucher, les ſonder, obſerver enfin une méthode toute opposée à celle que nous pratiquons dans le panſement des playes, les tenir ouvertes juſqu'à ce que la dépuration des liqueurs ſoit accomplie, ce qui ſe pourra remarquer par l'abſence des accidens & par la bon-

ne diſpoſition du malade, à qui ces cauteres douloureux doivent procurer une abondante évacuation du virus peſtilentiel, plus utile ſans comparaiſon que ceux que l'on peut évacuer par l'action des purgatifs qui ont peu de priſe ſur ces fermens, & qui évacuent ſans diſtinction & indifféremment le bon & le mauvais; au lieu que par cette voye la nature filtre par ces ouvertures ſeulement ce qu'il y a de mauvais & d'impur dans les liqueurs, épargnant ce qui eſt bon & utile. Cette opération & cette maniere de panſer eſt autoriſée par l'éxemple des bubons vénériens qui ſupurent, qui ſont ouverts avec le cauſtique de la même maniere, & traitez & panſez de la même façon, qui ne manquent point de procurer avec un peu de tems la deſtruction & l'expulſion du virus qui avoit infecté le ſang; l'expérience journa-

liere doit convaincre un chacun de cette vérité très-connue des Praticiens.

Tant que le virus, de quelque nature qu'il ſoit, n'a pas attaqué les parties ſolides, & qu'il nage encore dans les fluides, il ſuffit, me ſemble, de lui ouvrir des voyes, & de provoquer un mouvement critique, d'exciter, par éxemple, dans la vérole, au lieu d'un flux par la bouche, un flux par des glandes ouvertes & par une émonctoire; ouvrir les vaiſſeaux dans leſquels le virus eſt contenu, & par leſquels il peut ſortir naturellement, ſans tumulte & ſans violence; ouvrir enfin une porte à l'ennemi, par laquelle il ne peut ſe diſpenſer de ſortir ſeul.

L'on doit ſuppoſer que ſur les autres fermens, il en doit faire la même manœuvre; car la nature eſt uniforme dans ſes opérations, & n'a qu'un même mécaniſme.

Quoique l'on ait ci-devant posé en fait que cette opération doit être préférée aux purgatifs, ceux cependant qui sont mêlez avec le Mercure crud, peuvent être employez très-utilement dans la cure de tous les maux contagieux, par les raisons exposées dans le Traité du Mercure.

L'on pourra me dire que si la peste se communique, comme il y a de l'apparence, par une fourmilliere de petits vers ou d'œufs de vers, si l'on panse souvent les ouvertures que l'on aura faites, il entrera de ces vers ou leurs semences, qui éclôront dans les ulceres, & se communiqueront au sang, aux humeurs, & aux principes.

Je répons que je suppose que le malade doit prendre du mercure crud par la bouche, mêlé avec des purgatifs, dont une partie s'associe avec la limphe, cir-

cule avec elle, & par conséquent se communique aux sucs & aux humeurs qui se déposent dans les ulceres, le pus étant imprimé des parties les plus volatiles du mercure, détruira les vers & les semences de vers que l'air aura introduit dans les ulceres.

Je suppose de plus que le malade portera sur lui des amuletes du même métal, dont la vapeur qui en émane doit écarter & ruiner tout ce qu'il y aura de contagieux dans l'air qui environne le corps; que ce commerce & cette union de particules mercurielles, qui se fait du dedans au dehors & du dehors au dedans, doit en peu de tems faire la ruine totale des fermens malins, vicieux & contagieux, de quelque nature qu'ils puissent être : mais il faut connoître le mercure à fond pour entrer dans ce sentiment & goûter ce raisonnement.

DES TUMEURS ENKISTE'ES.

L'Expérience m'a fait voir par plusieurs reprises, que les tumeurs pour la plupart, & qui sont très-communes en ce pays, sont faites par congestion, enkistées & froides de leur nature.

Pour être convaincu de cette vérité, l'on n'a qu'à éxaminer la nature de l'air qui domine le plus, des alimens, des eaux, & des mœurs.

L'air du Septentrion que l'on appelle *di Mezanote*, est plus commun; & avant que d'arriver jusqu'à nous, il passe sur quantité de mers, de lacs, de rivieres, d'étangs, &c. par lesquels il se charge de quantité de vapeurs, qui n'ayant pas la liberté de s'étendre & de se dilater, il est coulé jusqu'à nous dans un espace que la figure des

lieux rend ſerré, & cela par les montagnes qui ſont à droite & à gauche, & qui forment comme un grand canal dans lequel cet air & ces vapeurs s'engendrent, & qui venant aboutir contre des montagnes très-hautes, comme celle de Monvics & ſes voiſines, ne pouvant paſſer outre, ſe trouve arrêté dans le Piémont, où il a tout le tems d'y être reſpiré, & d'y produire des effets ſenſibles ſur les corps, même les plus ſolides, comme l'expérience en fait foi; les alimens y ſont gras, nourriſſans & viſqueux, les eaux y ſont peſantes & limoneuſes, elles approchent de la nature de l'air qui n'eſt qu'une eau ſubtiliſée.

Toutes ces choſes conſidérées, il ne faut pas être ſurpris de voir ici tant de gorges groſſes, tant d'obſtructions, d'opilations, d'humeurs froides, de loupes, de foibleſſes d'articulations, de jambes tortues & enflées.

La quantité d'aliment trop nourrissante, la vie sédentaire où les gens un peu commodes s'abandonnent, avec ce que l'on a déja remarqué ci-dessus, doit aussi contribuer à épaissir le sang & les autres liqueurs, & rendre leurs mouvemens lents & tranquiles, qui causent à la suite un nombre d'infirmitez.

Mon dessein n'est pas de m'étendre sur les maux qui ne sont pas du ressort de la Chirurgie ; mon peu de capacité s'y oppose : je me borne à ce qui m'est connu, & aux remarques que j'ai pû faire par une longue pratique & par plusieurs expériences.

Le gouétre ou broncocele qui est si commun en ces quartiers, & qui attaque particuliérement le sexe, fournit une indication par laquelle l'on peut juger que les autres tumeurs participent plus ou moins de leur nature ; ce qui doit

nous conduire à former un ſiſteme qui nous donne une idée des tumeurs qui ſe forment dans toutes les différentes parties du corps, qui ne ſont pas accompagnées d'inflammation, qui ſont indolentes & ordinairement enkiſtées.

Le kiſte de ces tumeurs n'eſt autre choſe que la membrane de la glande dans laquelle l'obſtruction a commencé, & dont le canal excrétoire eſt occupé par quelque viſcoſité, elle ne laiſſe pas de recevoir les ſucs, qui ne trouvant point d'iſſue libre, ils s'y arrêtent, la glande ſe tuméfie, la membrane s'élargit, obéit, & s'étend.

Voilà le principe d'une tumeur qui d'abord eſt très-peu de choſe, mais qui peut venir conſidérable; ſi cette premiere glande continue à groſſir, alors elle cauſe une compreſſion aux canaux excrétoires des autres glandes ſes voiſines qui

comme la premiere recevant toujours, & ne se vuidant point, il se forme des pelotons de tumeurs qui peu à peu engagent toute une partie.

Suivant ce principe, c'est donc la viscosité des sucs & la consistance des liqueurs épaissies, qui ne pouvant continuer leur route, sont obligez de s'arrêter, de s'y augmenter, de séjourner, & ensuite de s'y aigrir quelquefois à un degré qu'il se fait une coagulation universelle dans toutes les parties voisines, comme il est arrivé à feu M. le Comte de Valledise, & quelques années après à Madame son épouse.

Ledit Seigneur étant en campagne, depourvû de gens capables pour le secourir dans une obstruction qui se forma au mésentere, qui peu à peu vint d'une grosseur monstrueuse, enfin plus grosse que la tête d'un homme, toutes les au-

tres parties du bas-ventre attaquées du même mal, & le tout dur comme une pierre, les vaiſſeaux ſpermatiques, toutes les aînes, le ſcrotum & les teſticules auſſi plus gros que la tête; ces effroyables coagulations ne purent céder à aucun remede; les conſultations que l'on fit, où j'ai aſſiſté, n'ont ſervi qu'à nous remplir d'étonnement.

Madame ſon épouſe quelques ſept ou huit ans après, fut auſſi attaquée d'une tumeur à un bras, qui fut négligée & mal panſée, qui enfin eſt venue bien plus groſſe que la tête : l'on me la fit voir dans le tems que cette effroyable tumeur, par ſa groſſeur, par ſon poids & par le tiraillement qu'elle cauſoit aux tégumens du pli du coude, y cauſoit un étranglement qui menaçoit l'avant-bras de ſuffocation & de tomber en gangrene; ce qui obligea M. Verne &

moi d'ouvrir la tumeur qui fournit une abondance de limphe & de ſang, qui en huit jours termina la vie de la malade.

Voilà le mari & la femme qui ont fini par une ſemblable maladie en différentes parties; il y a quelques apparences que les diſpoſitions naturelles de ces deux perſonnes ont contribué au progrès de ces maladies; il y a beaucoup d'apparence auſſi que l'on ſe feroit opposé à ces prodigieux événemens, ſi l'on eût employé de bonne heure un bon diſſolvant & un puiſſant abſorbant pris intérieurement, & un fondant & diaphorétique extérieurement.

C'eſt une choſe ordinaire, que l'on ne fait cas des maladies de cette nature, que quand elles ſont parvenues à un degré où l'on a tout à craindre & peu à eſpérer; qu'on les néglige dans leur principe, ou qu'on les traite avec non-

chalance. Ce qui arriva à feu M. Vion, homme commode & bon Bourgeois, que je vis il y a plus de trente-cinq ans avec une eſpece de loupe groſſe comme un œuf, au milieu de la ſuture lambdoïde, que je conſeillai de faire arracher de bonne heure ; mais un docteur ſon ami, d'ailleurs très-habile homme, s'y oppoſa.

Elle vint à la ſuite d'une groſſeur monſtrueuſe, enfin groſſe comme un ſeau ; il portoit ce fardeau ſur les épaules, allant tout voûté ; à la fin la gangrene y ſurvint. Il me fit demander avec M. Engleſio ſon Médecin : je lui fendis cette tumeur en quatre ; elle étoit remplie d'une prodigieuſe quantité de véſicules groſſes comme des noix, pleine d'une limphe épaiſſe, le tout indolent ; il falloit mettre la main dans cette tumeur comme dans un ſac, pour en tirer tous ces pelotons : il ſe fit une très-

grande évacuation de limphe épaissie, la tumeur en trois semaines vint presque à rien; mais cependant cette grande supuration qui lui avoit causé l'épuisement aux vaisseaux, selon toutes les apparences, pomperent le plus fluide de ces matieres, son sang se dérangea, il lui survint une fiévre, & il mourut quand sa loupe fut presque guérie.

Voilà la conclusion de ces tumeurs négligées & mal pansées: à ces éxemples je dois encore joindre celui du sieur Scanagat Marchand de fer, pour lequel j'ai consulté.

Il lui vint une tumeur indolente à la partie postérieure d'une cuisse, qu'il porta quelque tems sans y rien faire; quand elle fut plus grosse que la tête, & que par son poids l'action de la partie étoit comme abolie, il courut au conseil & aux remedes, les fomentations

tations qu'on lui avoit faites étant inutiles, puiſqu'elle croiſſoit viſiblement; l'on réſolut de l'ouvrir, ce qui fut fait par M. Moron ſon Chirurgien.

Ce qui rempliſſoit ce gros volume n'étoit que des matieres plâtreuſes, ſur leſquelles les remedes ne pouvoient agir; on eut recours aux corroſifs; on en fit ſortir en quantité; mais quand ce qui étoit attaché aux gros vaiſſeaux vint à ſe ſéparer, il arriva ce que j'avois prévû, une hémorragie qui emporta le malade en peu de jours.

Ces quatre funeſtes éxemples doivent ſuffire pour obliger & les malades & les Chirurgiens à ne pas négliger les tumeurs indolentes dans leurs principes: l'indolence de ces tumeurs eſt le boureau des malades; elles ne font point de mal, à quoi bon y rien

faire ? il faut attendre, elles s'en iront.

Mais aussi doit-on se taire sur la maniere dont l'on traite ces maladies, dont les malades sont souvent rebutez, par le peu de fruit que les remedes qu'on leur a faits ont produit ?

C'est toujours les émolliens que l'on employe sur les tumeurs dures, qui ramolissent la peau & ne font rien à la tumeur.

L'on ne tire aucun bénéfice des purgatifs ; ce n'est point ici l'abondance des humeurs qui fait le mal, ce sont leurs qualitez que les purgatifs ne corrigent point, & l'on tire encore moins de profit des saignées. Si l'on se donne la peine de considérer que c'est le seul épuisement des liqueurs qui est la cause essencielle de ces maladies, l'on conviendra que c'est aux dissolvans ausquels l'on doit

avoir recours ; ſi l'acide qui domine a cauſé cet accident, il faut détruire cet acide avec un abſorbant.

Si l'on applique un remede externe, il faut qu'il ait la vertu d'ébranler & de mettre en mouvement des matieres qui ſont en repos, il faut pour cela les fondre & les ſubtiliſer, ce qui peut ſe faire avec les diaphorétiques, les fondans & les réſolutifs ; ainſi par les remedes internes & par les externes, l'on redonne aux liqueurs la fluidité qu'ils ont perdue, elles rentrent dans le commerce de la circulation, il s'en diſſipe par les pores, & la tumeur diſparoît.

Ce qui cependant autoriſe l'uſage des émolliens, c'eſt la coutume, & une eſpece d'apparence de raiſon qui ſemble l'indiquer, que ſur une tumeur dure il faut mettre une choſe qui ramolit : mais pour faire une judicieuſe application

des remedes, il faut connoître la différente nature des maladies & de leurs causes.

Par éxemple, l'anneau du péritoine est dilaté, l'intestin ou l'épiploon se présente & forme une tumeur dans l'aîne, que l'on nomme pour le premier *bubonocele*, & pour l'autre *épiplocele*; l'anneau cause une compression douloureuse & une dureté qui résiste.

Alors l'usage des émolliens est utile; l'émollient pénétre facilement les simples tégumens, & se communique jusqu'aux fibres de l'anneau, qui se relâchent & qui cédent à une légere compression que l'on fait pour réduire ou l'intestin ou l'épiploon, & la tumeur disparoît.

Mais si l'intestin est tombé dans le scrotum, il forme l'enterocele qui est une tumeur très-grosse & très-dure; en ce cas les émolliens sont très-pernicieux, comme je

J'ai fait voir dans un Traité que j'ai fait ſur cette maladie : dans la naiſſance des tumeurs, lorſque la maticre qui les cauſe n'a pas eu le tems de s'endurcir, elle peut tranſpirer par les pores qui ſeront dilatez par les émolliens, comme auſſi de celles qui ſe font avec promptitude, qui n'eſt autre choſe que des liquides qui s'échapent des vaiſſeaux qui ont une ſubtilité & une fluidité qui peuvent ſe faire une iſſue par les poroſitez, pour peu qu'ils ſoient diſpoſez à s'ouvrir par la chaleur d'une fomentation ou de quelqu'autre application.

Mais dans les tumeurs qui viennent peu à peu, & qui ont acquis un certain volume & une certaine dureté, les émolliens ſont ſans effet.

Il eſt bien vrai que quand elles ſont dans l'état de celles dont nous avons parlé ci-deſſus, il n'y a point de remedes qui puiſſent

procurer la guérison ; la compression qu'elle cause aux vaisseaux sanguins déprave la circulation dans la partie, & est souvent la source de bien des maux.

Si l'on met les matieres qui les remplissent en mouvement, elles se corrompent, alterent le lieu de leur séjour, & ne font jamais qu'une vicieuse & imparfaite supuration.

L'on ne peut donc rien attendre que de funeste de l'ouverture que l'on est obligé, malgré soi, de faire à ces prodigieuses tumeurs qui jettent le malade dans l'épuisement par la quantité prodigieuse des bouches & orifices des vaisseaux & tuyaux qui sont ouverts dans une tumeur si étendue, d'autant plus que tous les canaux qui portent des liqueurs dans les tumeurs de ce volume, sont tous dilatez, étendus & larges ; c'est ce qui fait que les tumeurs étant ou-

vertes, il ſe fait une évacuation & une perte conſidérable des ſucs & des liqueurs qu'ils contiennent, ce qui aide à terminer promptement la vie du malade.

L'uſage des émolliens & des fomentations chaudes contribue à la dilatation des vaiſſeaux & à les rendre même variqueux; & ſouvent ces remedes qui cauſent toujours quelque mouvement aux liqueurs, & y excitent une eſpece de fermentation, qui cauſant une dilatation aux liqueurs, elles s'échapent & cauſent une eſpece d'inondation dans la tumeur qui trompe aſſez ſouvent les plus éclairez, qui croyent qu'il ſe fait une ſupuration louable & ſalutaire, & finalement l'on connoît que rien de ſemblable n'eſt arrivé; ce ſont des liqueurs qui ſe corrompent, & qui ſont incapables de venir jamais dans une véritable maturité.

Après avoir fait voir ce qu'il faut éviter, il faut voir ce qu'il faut faire, & ce que l'expérience nous a dicté & nous a enseigné ; c'est surquoi est fondée ma foible théorie, & surquoi roule tout mon raisonnement.

Quand il commence donc à paroître une tumeur en quelque partie du corps, insensible, sans rougeur ni chaleur, l'on doit juger qu'elles sont de la nature de celles dont est question.

Souvent une simple emplâtre de diabotanum les dissipe en peu de jours ; & si elle paroît un peu rebelle, l'on y doit mêler un peu de sel d'Aqui, & à son défaut du sel armoniac ; l'on en verra l'effet qui sera prompt & salutaire.

Si ces sortes de tumeurs ont acquis un certain volume, l'on doit mêler quelques astringens à ladite emplâtre, qui en causant un peu de contraction aux fibres

de la peau & du kiſte, diminuent le volume des vaiſſeaux, cauſent une expreſſion qui fait qu'il ſe porte moins d'humeur à la partie, & qui oblige même ce qui eſt déja épanché de rentrer dans le commerce des liqueurs, vû que les diſſolvans leur ont rendu leur premiere fluidité.

C'eſt donc ce qu'il faut faire promptement; car ſi ces liqueurs ont le tems de s'épaiſſir, ces remedes ne peuvent qu'empêcher qu'il ne s'en porte à la partie une ſi grande quantité : mais pour rendre ces ſucs fluides & diſſiper la coagulation, l'on peut employer les diſſolvans pris intérieurement, comme un mercure bien préparé, & mêlé ou incorporé avec des légers purgatifs.

Si ces tumeurs ne cedent à ces ſimples remedes, ce qui m'eſt arrivé très-rarement; & ſi ces tumeurs ſont ou deviennent enſuite

ſcrofuleuſes, rien n'eſt plus ſalutaire que la ſalivation : c'eſt le dernier remede auquel l'on doit avoir recours pour détruire entiérement la cauſe antécédente & la conjointe, fondre les obſtructions du méſentere, qui accompagnent preſque toujours ces maladies, en détruiſant le ferment acide qui domine.

J'ai obſervé que quand les tumeurs ſont groſſes & dures, l'uſage du mercure pris en pilules fait un effet très-ſalutaire : il y a peu de duretez qui puiſſent réſiſter à ſon action ; comme il s'incorpore avec la limphe qui eſt portée & chariée dans les parties les plus ſolides pour les nourrir, le mercure écarte, briſe & ſépare les parties des humeurs qui ſe ſont unies, l'ébranlement & le mouvement qu'il cauſe aux humeurs, en excitant une eſpece de fermentation, il ſe fait une louable ſupura-

tion ; c'eſt ce qui m'eſt arrivé plu-ſieurs fois.

Quand la tumeur eſt groſſe & molle, le mercure pris comme j'ai dit a peu ou point de priſe ſur les humeurs de cette nature ; il n'y a preſque l'épuiſement que cauſe le flux de bouche, qui les puiſſe terminer, ce qui eſt même ſujet à manquer.

Du tems que j'étois à Briançon, un ſoldat nous fut conduit avec une tumeur molle aux lombes, groſſe comme une petite hotte ; je n'ai jamais vû une tumeur plus monſtrueuſe : tout fut mis en œuvre, mercure, ſalivation, &c. ſans aucun fruit, & le malade mourut de gangrene.

J'ai crû être obligé de faire part au public des obſervations que j'ai faites ſur ces ſortes de maux, en blâmant le trop fréquent uſage des fomentations chaudes & des émolliens, qui ne laiſſent pas de

convenir dans pluſieurs occaſions ; tout conſiſte à en faire une judicieuſe application. Je déſire que mes réfléxions puiſſent produire quelques avantages aux pauvres malades, pour leſquels j'écris toujours, malgré mon âge de ſoixante-dix ans, & mon peu de capacité.



LETTRE.

MONSIEUR,

ETant enfin revenu depuis deux jours de Nice, où nous avons reſté quelque tems pour y attendre notre Roi & notre Reine retournant de Sicile, j'ai trouvé chez moi deux de vos Lettres, une du 26 Juillet, & l'autre du 5 Aouſt. Je me donne, Monſieur, l'honneur d'y répondre, en vous remerciant en même tems des

Imprimez du ſieur Gaëtano Bortoli, bons à la vérité pour aider à établir ſolidement nos opinions. Sans m'étendre davantage ſur les louanges qu'ils méritent, je viens au fait touchant votre queſtion, pour ſatisfaire en même tems la curioſité du ſieur Bocaſini.

Quoique dans le cours de mon Ouvrage je me ſois ſervi du mot d'*eſcarre*, j'ai pourtant proteſté que c'eſt un terme d'uſage dont tout le monde ſe ſert improprement, ayant toujours crû que la balle qui paſſe dans quelque partie que ce ſoit, ne peut faire d'eſcarre, mais bien quelque choſe d'approchant; il n'y a que ce qui brûle qui fait eſcarre; la balle ne brûle point quand elle ſort d'une arme à feu, puiſqu'on la peut prendre avec la main ſans ſe brûler: donc elle ne fait point d'eſcarre.

La violence de la poudre la

chasse avec effort & ne la touche point ; la promptitude avec laquelle elle passe dans l'air qui s'oppose à son action, l'échauffe, mais elle ne l'enflamme pas : une balle ou une pierre tirée avec un arc, contracte dans l'air la même chaleur, & produit sur les parties le même effet.

Quelque chose d'approchant de l'escarre ne se fait qu'à l'entrée & à la sortie de la balle ; vous me demandez, Monsieur, pourquoi non dans tout son trajet.

Si les parties de notre corps avoient toutes la même structure, & fussent toutes de la même nature, la balle feroit sur elles la même impression.

La peau est un tissu particulier, composé de fibres longues, rondes, droites, obliques, circulaires & transverses ; elle est percée par un nombre infini de pores qui ont tous chacun une pe-

tite glande, un vaiſſeau limphatique, & un canal excrétoire ; les fibres nerveuſes & les vaiſſeaux font une trame très-fine, ſéche & ſerrée, ce qui forme une membrane groſſe & ſenſible, qui eſt le ſiége du tact, & qui couvre tout le corps : c'eſt donc par la quantité de ces fibres nerveuſes qu'elle a le ſentiment ſi vif, & que l'ame eſt avertie du lieu où la moindre choſe la pique.

Quand cette trame a été diviſée ou déchirée, ſoit par une balle, ſoit par un inſtrument tranchant, ſa propre ſubſtance ne ſe répare plus.

Il ſe forme une cicatrice par l'aide du ſuc nourricier, qui fait l'office de la peau, mais qui n'a ni la couleur ni la ſtructure de la peau, étant plus dure, plus inégale, & moins ſenſible ; elle eſt ſemblable du plus au moins au calus qui ſe fait dans les fractures

& pertes de ſubſtance des os. Cela poſé en fait, il n'eſt pas difficile de voir qu'une balle ronde ou quarrée qui la perce, doit cauſer un dérangement beaucoup plus grand que dans des parties molles, comme les muſcles qui n'ont qu'une, deux, ou trois ſortes de fibres, qui ne font aucune réſiſtance, qui obéiſſent, ployent, & ſe couchent au paſſage de la balle, & qui même ſouvent, quoiqu'elle s'y faſſe un trajet, n'y laiſſe aucune mauvaiſe impreſſion; la peau fait une eſpece de réſiſtance à l'entrée & à la ſortie de la balle.

Quand la balle entre dans un membre, comme la peau eſt ſoutenue par les muſcles, elle fait ſeulement un trou proportionné à ſa groſſeur, & briſe & déchire une médiocre quantité de fibres.

La balle dans ſa ſortie trouvant la peau ſans aucun appui, la ſouleve, en la pouſſant de l'in-

terne à l'externe, du dedans au dehors ; n'étant ſoutenue par aucun corps ni mol ni ſolide, elle écarte & déchire une plus grande quantité de fibres de ſa ſubſtance, ce qui fait que la ſortie de la balle eſt toujours plus grande que l'entrée.

Si la balle faiſoit eſcarre à l'entrée & à la ſortie, elle devroit à plus forte raiſon en faire dans l'étendue de ſon trajet, par rapport à la délicateſſe des chairs ; cependant depuis que j'ai pratiqué ma nouvelle méthode de panſer les playes ſans tente, je puis bien aſſurer avec vérité n'avoir jamais remarqué aucune ſupuration d'eſcarre dans toutes celles que j'ai panſées, quoiqu'il y en ait eu beaucoup qui avoient un très-grand trajet.

Quand une balle paſſe dans un muſcle ſelon la rectitude des fibres, elle n'y fait qu'une très-lé-

gere impreſſion, quelque long que ſoit ſon trajet : quand une balle traverſe un muſcle, elle déchire les vaiſſeaux ſanguins qui ſe rencontrent dans ſa route, & ſupprime en même tems l'hémorragie. Voila ce qui a fait croire à preſque tous les Chirurgiens, que la balle cautériſoit, puiſqu'elle arrêtoit le ſang ; mais ſi l'on ſe donne la peine d'éxaminer que la balle qui paſſe dans un membre, tant par ſa figure, que par l'activité de ſon mouvement, ne fait autre choſe que de coucher les fibres des muſcles & des vaiſſeaux ſanguins, de les reployer & coler les uns ſur les autres, & tenus ainſi comme attachez par cette admirable glu, ou ſuc nourricier, juſqu'à ce que la nature d'elle-même, à l'aide cependant du reſſort des parties, les relevent pour les réunir ; ce qu'elle fait ſi on la laiſſe agir avec toute ſa ſageſſe & toute ſa liberté.

Si la chose est ainsi, comme il y a toute apparence, la balle ne fait pas d'escarre.

Si la poudre, ou l'action, ou l'impulsion violente par laquelle elle passe dans l'air, étoit capable d'enflammer une balle de plomb, elle fonderoit une balle de cire mise dans un calibre à sa place; ce qui pourtant ne se fait pas, puisque l'on prétend qu'elle peut non-seulement percer le corps d'un homme, mais passer au-travers d'une planche de bois; elle ne brûle donc pas, elle ne fait pas escarre.

Venons au fait, & touchons la chose par les maximes de la pratique & de l'expérience.

La suppression de l'hémorragie a fait croire jusqu'ici que la balle faisoit escarre, & qu'il falloit que cette escarre se séparât par une bonne supuration, avant que la

playe pût être réunie.

Pour donc laisser un chemin ouvert à la fonte de cette prétendue escarre, il falloit mettre une tente à l'orifice de la playe, si elle n'en avoit qu'un, & deux si elle en avoit deux.

Ces tentes ou cette tente, en tenant le trajet de la balle ouvert, & les chairs écartées les unes des autres, quand au bout de quelques jours, le mouvement de ressort, le cours des esprits & des liqueurs venant à relever les fibres couchées des vaisseaux ouverts dans le trajet, il faut que les liqueurs s'échapent dans la cavité de la playe, quand on ôte les tentes, il sort du sang ou du pus; voilà ce que l'on appelle *la chute de l'escarre*, ce que l'on devroit nommer la chute de la raison de l'opérateur, & non pas la chute de l'escarre.

Il eſt facile de voir, Monſieur, que le frotement ſeul des tentes eſt capable d'uſer & de détruire l'extrémité de ces fibres qui tenoient couverts & bouchez les orifices des tuyaux ouverts & vulnérez ; comme auſſi qu'il ne ſe fait ni ne ſe doit faire qu'une très-médiocre ſupuration, & ſouvent point du tout dans l'intérieur des playes de feu, ſi elle n'eſt excitée par l'irritation des tentes, & par les fréquens & indiſcrets panſemens.

Vous me direz peut-être, Monſieur, qu'en rejettant le terme d'*eſcarre*, je dois en ſubſtituer un autre à ſa place. Il n'eſt pas facile d'expliquer ce que je penſe de cette prétendue eſcarre dans un ſeul mot, puiſque je regarde cela comme une complication de contuſion, de ſolution de continuité & de déperdition de ſubſtance ſeulement à la peau.

La contusion est évidente, la solution de continuité incontestable, la déperdition de substance visible ; non que la balle fasse à la peau ce qu'elle fait souvent à l'habit, dont elle emporte la piéce.

Mais elle use & détruit non-seulement ce qu'elle touche de la peau, mais encore quelque chose des parties adjacentes, particuliérement à la sortie.

Je crois superflu de vous marquer ici quelle est la mécanique de la nature dans ces sortes de playes, quand elle agit sans contrainte ; j'entens ce qui se passe dans les cures de feu, qui se guérissent sans chute d'escarre & sans supuration : c'est une matiere que j'ai comme épuisée dans les Lettres précédentes que j'ai eu l'honneur de vous écrire ; ceux qui auront envie de le sçavoir y auront

recours. Cependant obligez-moi de me croire très-cordialement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BELLOSTE.

De Turin ce
1714.



DEUX LETTRES DE M. BELLOSTE,

Premier Chirurgien de feue Madame Royale Douairiere de Savoye.

Ecrites à M. Antoine Boccani, en conformité de ses sentimens & contre ceux de M. Pandolfe Maravillia.

Touchant la maniere de panser les blessures selon la méthode du fameux M. Magati.

Traduites de l'Italien.

PREMIERE LETTRE.

J'Ai reçu, Monsieurs, vos secondes observations sur les fautes qu'on fait dans la cure des ulceres,

ulceres ; j'en ſuis redevable au célébre M. Sancaſſani ; j'y ai vû vos maximes ſolidement établies & défendues : & comme je me trouve intéreſſé dans cette affaire, je me ſuis déterminé, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne plus écrire, de faire en cette occaſion ligue avec vous, pour animer votre zéle ; prendre part à la bonne cauſe que vous avez embraſſée, & vous témoigner en même tems le plaiſir que j'en reſſens. Je croyois avoir ſatisfait à mon devoir, en donnant au Public le fruit d'une infinité d'expériences & de réfléxions que j'ai eu occaſion de faire ; & je vous avoue franchement qu'il m'a paru tout-à-fait extraordinaire qu'après 20 ans écoulez ſans qu'aucun Profeſſeur de l'art ſe ſoit aviſé de me cenſurer, il s'éleve aujourd'hui un jeune homme qui ait la témérité d'entrer là-deſſus en lice avec

vous. Mais cet agreſſeur ne doit point vous faire de la peine ni troubler votre repos, puiſque vous avez de votre côté un homme auſſi appliqué & auſſi éclairé qu'eſt M. Sancaſſani. Si M. Maraviglia votre adverſaire s'étoit donné la peine de lire la traduction que M. Sancaſſani a voulu faire de mon Livre, & s'il avoit fait attention aux remarques qu'il y a ajoutées, aux aphoriſmes qu'il a publiez, & aux expériences qu'il a miſes en évidence; je ſuis très-aſſuré que le deſſein qu'il s'eſt propoſé de contredire, ſe ſeroit entiérement évanoui. Au reſte, permettez-moi de remonter à la ſource de cette diſpute; ce n'eſt pas pour en tirer vanité que je le fais, mais ſeulement pour vous aider à vaincre l'opiniâtreté de votre antagoniſte.

Je vous dirai, Monſieur, qu'après une application ſérieuſe & un

travail assidu de plusieurs années, ayant pardevers moi quantité d'expériences, & me trouvant muni d'un grand nombre d'observations & de réfléxions judicieuses, je formai le projet d'attaquer & & de combattre les tentes, & la maniere ordinaire, mais douloureuse de panser les blessez. C'étoit justement dans un tems où il n'y avoit qu'une seule pratique en usage dans toute la Chirurgie, & directement opposée à celle que je voulois introduire: cependant je ne perdis pas courage, je pressai mes coups, & en abandonnai l'effet à la fortune. Vous sçavez, Monsieur, combien, elle favorisa une entreprise dont la justice appuyoit la hardiesse, & quel succès avoient mes attaques. Les morts & les vivans se déclarerent pour moi; & parmi ceux-ci, votre célebre M. Sancassani embrasse avec chaleur le parti de cette

nouvelle méthode. Il donna le magnifique titre de *Chiron dans le Camp* à mon pauvre Chirurgien d'Hopital, dont on a fait en France deux éditions fort bien reçûes en 1696 & 1705 : on en fit en Hollande une traduction, ensorte qu'en 1710 cet Ouvrage y avoit déja été imprimé quatre fois ; je l'ai même eu entre mes mains traduit en Allemand, & je viens d'apprendre qu'il l'est aussi en Anglois. Enfin le sage Magati resté & enseveli dans les ténébres de l'oubli pendant un siécle entier, en sort aujourd'hui par les soins de M. Sancassani, & vient se placer à la tête de notre parti & en être le héros : cependant malgré des préventions fortes & favorables à notre méthode, il se trouve encore des Professeurs entêtez de l'ancien abus, pour nous obliger d'en venir aux mains avec eux ; si quelqu'un en doute, il n'a qu'à

voir notre adverſaire, qui dans un petit nombre de pages prétend renverſer ce qui eſt généralement reçû, approuvé & pratiqué. S'il prétendoit par un tel combat ſe faire de la réputation, qu'il me ſoit permis de lui repréſenter que pour parvenir à ce but, il devoit oppoſer raiſons à raiſons, expériences à expériences, & autoritez à autoritez: pour empêcher la ruine & la chute de ſon ſiſteme, il falloit qu'il employât commme nous des faits inconteſtables, & non des vaines ſophiſtiqueries. Mais briſons là-deſſus, & venons au fait.

Comme deux cuiſſes percées par des balles de mouſquet, ont été les premieres bleſſures qui nous ont fait appercevoir à vous & à moi combien l'uſage des tentes étoit nuiſible; attachons-nous à conſidérer une balle qui pouſſée par une arme à feu, s'eſt introduite par la violence de ſon

mouvement dans l'intérieur de la partie charnue d'une cuisse, d'autant plus que c'est par ce même fait qu'a commencé la dispute qui est entre vous & M. Maraviglia. Réfléchissons pour cet effet sur la structure de la partie blessée, & sur la mécanique de la nature.

La cuisse, ainsi que toutes les autres parties charnues, n'est qu'un tissu de fibres, de vaisseaux, de nerfs, & de membranes, dont sont formées les parties organiques qui servent au mouvement volontaire, & qu'on nomme *muscles*. Tous les muscles sont revêtus de membres, & chacun d'eux a son ventre, sa tête, & sa queue, qu'on nomme aussi *ceridon*, par lequel ils sont fortement attachez aux os, pour augmenter la force de leur mouvement. Maintenant que fait la balle en s'ouvrant un passage au travers de toutes ces

parties ? elle maltraite les fibres, en rompt l'union & la continuité, endommage les vaiſſeaux, enſorte que les liqueurs qu'ils contiennent s'échapent & ſe répandent dans toute l'étendue de la bleſſure, auſſi tout ce déſordre en empêche la circulation ; il en arrive autant aux fibres nerveuſes qui ſont les véhicules des eſprits animaux, dont le cours ſe trouvant pareillement interrompu, il faut néceſſairement que le mouvement ceſſe ou s'affoibliſſe. Or comme c'eſt à la Chirurgie à porter un prompt remede à tous ces dérangemens, il lui appartient auſſi d'en éxaminer les accidens & les circonſtances, de faire là-deſſus ſes raiſonnemens, & d'exécuter ſans délai ce qu'elle aura jugé de plus à propos pour la guériſon du mal. Mais toutes ces différentes parties ne ſe trouvant affligées & malades que par une ſeule & même

cauſe , ſçavoir la diſſolution de leur continuité. Le raiſonnement ne conduit non plus qu'à une ſeule indication pour en faire la cure, qui eſt la réunion de ces mêmes parties , laquelle ne ſe peut certainement faire qu'en les rapprochant les uns auprès des autres , & prenant bien garde à ne pas mettre entre elles la moindre choſe : en uſer autrement, ce n'eſt pas vouloir ſérieuſement procurer leur réunion. La tente ne peut donc être d'aucune utilité pour remettre les fibres & les vaiſſeaux preſſez & repliez après leur rupture, dans le même état où ils étoient avant la bleſſure. Bien loin de-là, elle eſt une nouvelle ſéparation, qui les retient dans l'état de contrainte & de diviſion où la balle les a miſes, & un obſtacle perpétuel à la nature, qui tend & ſe porte toujours d'elle-même à réparer ce que les accidens déran-

gent dans l'œconomie de sa structure. La chose ira bien différemment & avec un autre succès, si laissant là les tentes, en raprochant les parties, après avoir nettoyé la playe, & les serrant l'une contre l'autre, on procurera à la liqueur balsamique qui est une cole naturelle, la facilité de la réunir : ce baume opere cet effet en secondant l'impétuosité avec laquelle les liqueurs & les esprits se portent vers cet endroit pour y continuer leur cours ; car en suivant ce mouvement, il se trouve à propos dans le lieu nécessaire pour les rétablir, & par conséquent le désordre que la balle y avoit mis en divisant. En vérité, Monsieur, il ne seroit pas joli de dire à un homme qu'on a étendu à terre, de se relever en lui mettant fortement le pied sur la gorge : voilà pourtant ce que font les partisans des tentes ; ils veulent guérir la playe,

c'eſt-à-dire réunir les parties diviſées & rompues ; car point de cure ſans cette réunion, toute diviſion empêchant l'organe de faire l'action à laquelle il eſt deſtiné. Ils veulent, dis-je, réunir en écartant, & mettant dans la playe un corps qui retient les parties dans l'oppreſſion & la ſéparation que la balle y a cauſé.

Le moyen de procurer cette réunion néceſſaire, n'eſt-il pas plus ſûr en rapprochant les parties, & les tenant dans cet état de jonction ou de proximité par une ligature médiocrement ſerrée, afin que cette architecture admirable & vivante, qui ſçait même réunir les os rompus ſans autre aide que d'elle ſeule, rétabliſſe les parties charnues de la cuiſſe dans l'ordre & la ſimétrie qu'elles étoient placées. Voilà donc en un mot, tout l'eſſentiel de l'indication dont je vous parlois, faire en-

ſorte de réunir, pour cet effet ne pas mettre la moindre choſe entre les parties déſunies, qui puiſſe être un obſtacle à leur réunion, & les tenir dans cet état d'union par le ſecours d'une ligature convenable à la partie bleſſée.

Maintenant, pour pouſſer mes réfléxions plus loin, je vais conſidérer la conſtitution des parties, dont j'ai auſſi parlé dans mon Livre. Je remarque en elles un mouvement naturel, imperceptible, inſenſible, & comme vermiculaire, qui ſelon toutes les apparences eſt produit par le cœur & porté avec le ſang par les arteres à toutes les parties du corps. Ces arteres par leur battement continuel heurtent contre les parties qui leur ſont les plus voiſines, & celles-ci en font de même à l'égard des autres, enſorte que ce mouvement ſe continue & ſe répand ſucceſſivement juſqu'à la ſuperficie à laquelle il

ſe communique par-là un mouvement d'ondulation qui de plus eſt ſoutenu par le cours impétueux des eſprits animaux, & c'eſt de-là que provient le reſſort ſecret par lequel la nature chaſſe du centre à la circonférence ou du dedans au dehors toutes les choſes qui lui ſont ou inutiles ou nuiſibles.

Au moyen de cette mécanique, un morceau de linge de la figure & de la grandeur de la moitié d'un écu qui étoit entré avec une balle par l'aiſſelle gauche de M. de Blagnac, en ſortit dix jours après la bleſſure, par l'ouverture que la balle même avoit faite en ſortant vers l'aiſſelle droite ; & ce petit morceau ſe trouva fort étroitement roulé & tortué, après avoir paſſé au-travers des poumons. Ce gentilhomme fut traité ſans tente & guéri en trente jours ſans aucun fâcheux accident, ſans douleur, & avec fort peu de pus.

M. Anglesio Médecin du Roy de Sicile, & premier Médecin de feue Madame Royale; M. Piselli, Médecin renommé; M. Varné, Chirurgien général des Hopitaux de cette ville, très-expérimenté; & le Chirurgien major du Régiment de Blagnac, assisterent à cette cure, dont j'envoyai la relation à M. Sancassani, qui m'a fait réponse qu'il l'avoit placée dans la cinquiéme partie de son *Magati résuscité*, où elle fait la 36e observation.

Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité, quand je considere cette mécanique comme l'agent & le principal ressort des crises, puisqu'elle n'est précisément elle-même qu'une crise continuelle qui se fait sur la superficie du corps par la transpiration insensible. La même mécanique conserve le mouvement péristaltique des intestins, afin que par son

moyen les excrémens ſoient pouſſez hors du bas ventre. Elle procure l'évacuation des urines, & donne aux poumons la force de ſe décharger des flegmes embaraſſans par l'aide des crachats : mais tous ces admirables reſſorts ne ſçauroient jouer ni éxécuter le projet de la nature ſans le mouvement des parties qui ſont deſtinées à cet effet ; & la liberté de ce mouvement eſt d'autant plus néceſſaire pour la guériſon des bleſſures, que je ne doute pas un moment que c'eſt par ſa force que les fibres affaiſſées & repliées par le paſſage de la balle, ſe redreſſent & ſe tendent l'une vers l'autre. Je ne connois pas non plus de cauſe plus propre à empêcher cette direction ſalutaire des fibres que la tente qui vient là s'oppoſer directement au mouvement naturel & à la maniere que je viens d'expliquer ; elle y excite même un mouve-

vement tout opposé, dont par conséquent il doit résulter un effet contraire à celui que doit produire le mouvement naturel des parties. Ajoutez à cela que les liqueurs trouvent dans la tente un obstacle qui empêche leur circulation; desorte qu'elle y est non-seulement une digue qui les arrête, mais encore une cause d'irritation qui fait que les fibres se rétrécissent, & se gonflant acquiérent par leur grosseur ce qu'elles perdent dans leur longueur: ainsi les vaisseaux qui passent entre ces fibres, se trouvent entiérement pressez & comme nouez par une ligature, ensorte que le cours des liqueurs s'y fait difficilement ou point du tout dans toute l'étendue de la playe. De-là la plénitude des vaisseaux au-dessus de cet endroit si pressez, & de cette plénitude vient cette tension douloureuse, vive & enflée qui y perçoit & qui

ſe dilatant, ſe répand enſuite ſur toute la partie. Je l'ai vû très-ſouvent arriver, comme il arrive encore tous les jours dans les bleſſures d'armes à feu traitées avec les tentes. Mais quand ces vaiſſeaux ſe ſont enflez & dilatez juſqu'au point que les membranes ne le peuvent plus pénétrer, il faut alors ou que les anaſtomoſes s'ouvrent, ou qu'ils ſe rompent. Et quel accident en arrive-t-il ? des inondations, des abſcès, des ſuffocations, des gangrenes qui ſe forment par les filtrations des vaiſſeaux dans la cavité de la bleſſure; d'où il naît des ſupurations abondantes & vicieuſes qui corrompent les autres humeurs qui circulent dans tout le corps, l'affoibliſſent & l'exténuent d'une maniere à faire pitié.

Une bleſſure telle que je la viens de décrire, eſt toujours accompagnée de contuſion; ainſi l'on

ne peut, diront les partiſans des tentes, ſe diſpenſer de s'en ſervir en cette occaſion. Si je leur en demande la raiſon, je ne ſçai s'ils me la ſçauront dire. Pour moi, je me rangerois de leur parti, ſi le moyen de guérir une contuſion étoit d'en faire une autre; mais cela répugne au bon ſens, & ceux qui ſe ſervent de tentes ne font autre choſe que de nouvelles contuſions. En voici la preuve: la balle pouſſée par la force du feu, paſſe dans un membre avec tant de rapidité, que les bleſſez même ont peine à s'en appercevoir; mais quoique cela arrive ſans douleur de leur part, il n'y a pas de doute qu'elle n'y faſſe cette ſorte de contuſion qu'on nomme improprement *eſcarre*. Maintenant, la tente qui eſt un corps dur & une cauſe continuelle de douleur, preſſe les chairs vives, dépouillées de leurs tégu-

mens, & par-là très-aisées à être irritées & mortifiées par la moindre chose qui les touche. Il est donc évident que la tente les presse & les foule encore beaucoup plus que n'avoit fait la balle dans son passage, qui selon ma pensée, ne laisse d'*escarre* qu'à son entrée & à sa sortie. Si donc Messieurs les défenseurs des tentes m'objectent qu'à faute de les employer, les ouvertures de la playe se ferment trop tôt, & on ne peut plus remédier à l'escarre que la balle a faite en passant d'une ouverture à l'autre. Je leur répondrai franchement que je ne tombe pas d'accord qu'il y ait de l'escarre dans tout le chemin que la balle a fait, mais seulement, comme je l'ai déja dit, dans les orifices de la blessure. Vous verrez, Monsieur, la preuve de cette vérité, si vous prenez la peine de lire la récapitulation de mon Livre,

vous y trouverez ſur la fin du dernier chapitre, la relation d'un bleſſé, à qui la balle entrée tout auprès du zigoma gauche, étoit ſortie par l'hipocondre droit. Il fut traité avec deux ſimples plumaceaux & deux emplâtres; & ſans qu'il ſe fît preſque point de ſupuration, ni qu'il lui arrivât le moindre fâcheux accident, il ſe trouva parfaitement guéri au bout de douze jours. Ce ſoldat ne fut point ſondé, ma coutume n'étant point de le faire; & quand on l'auroit voulu, il auroit fallu pour cela une autre ſonde que celle dont on ſe ſert ordinairement: enſuite ſi on avoit voulu lui paſſer un lacet, ainſi qu'il ſe pratique en pluſieurs lieux d'Italie & de Piémont, au grand dommage des bleſſez, à peine la moitié de la corde d'un puits y auroit-elle ſuffi.

Vous voyez, Monſieur, que

j'appuye mes raiſonnemens par des faits inconteſtables ; car je ne vois point de preuve plus évidente ni plus propre à diſſiper le doute que l'expérience ; il faut que devant elle toute diſpute ceſſe ; elle eſt la maîtreſſe des ſciences ; c'eſt ſur elle qu'il faut ſe fonder, & non ſur les raiſonnemens frivoles & les opinions chimériques de votre M. Maraviglia.

Au reſte je m'apperçois que je paſſe ici les bornes d'une Lettre, & qu'il eſt tems de conclure. Je vous dirai à cet effet que ſi vous trouvez que les raiſons avec leſquelles j'attaque l'uſage des tentes, méritent de paroître dans le public, je vous laiſſe le maître de les y produire comme bon vous ſemblera. Ce que je juge de plus à propos pour l'utilité générale, eſt que vous joigniez en un ſeul volume tout ce que vous avez écrit, les additions de vos amis, & ce que votre

adverſaire a mis au jour ſur cette matiere, afin qu'on voye en un ſeul Livre toutes les raiſons de part & d'autre ; & il vous ſera glorieux d'aller ainſi de compagnie avec les plus célébres Chirurgiens de l'Europe qui ſe ſont intéreſſez à notre méthode, & qui la ſuivent, tandis que notre adverſaire s'en fera une particuliere à lui ſeul ou à un petit nombre d'obſtinez, qui mal inſtruits & peu charitables ne ſçauroient en rien diminuer le luſtre de votre réputation. Obligez-moi, Monſieur, de préſenter mes très-humbles reſpects à l'illuſtre M. Sancaſſani, & croyez que je ſuis plus que perſonne,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BELLOSTE.

A la Venerie Royale le 4 Juillet 1714.

II. LETTRE

De M. Belloste,

à M. Boccacini,

Monsieur,

L'aimable campagne où je suis, le loisir, & la charité du prochain m'ont déterminé à vous écrire la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous envoyer par le Courier ordinaire. Mais pour vous avouer la vérité, je l'ai écrite avec cette précipitation si naturelle à ma nation, & sans autre dessein que celui de combattre l'usage des tentes. Depuis je me suis fait apporter de Turin les Réfléxions imprimées de M. Maraviglia votre adversaire, & les ayant relûes, il m'a pris envie de répondre pied à pied à toutes ses objections, d'au-

tant plus que j'ai remarqué dans ſon incivile Préface, *page 4, ligne 22*, qu'il me fait auteur de très-piquantes railleries, dont j'ai pourtant grand ſoin de m'abſtenir ; & qu'il me paroît perſuadé que je ne ſuis pas capable de lui apporter des preuves propres à le convaincre. Plût à Dieu que celles que j'ai apportées dans ma premiere Lettre, & celles que je vas ajouter dans celle-ci, puiſſent lui déſiller les yeux, ou aux critiques plus dociles que lui ; ou que du moins elles les détournent du mauvais deſſein qu'ils ont d'en impoſer aux autres Profeſſeurs. Avant de répondre, je ſuis bien aiſe de répeter ce que je vous ai dit dans ma précédente ; que ſi ce critique avoit lû la Traduction de mon Livre que M. Sancaſſani a donnée au Public, il ſe feroit épargné la peine de faire des objections auſquelles on avoit déja pleinement

répondu ; & que s'il l'a véritablement lû, il se montre aussi extraordinaire par son obstination que par sa témérité. Mais faisons lui connoître combien il a mal employé son argent dans les Ecoles, & quels doivent être les remords de sa conscience en retenant celui qu'on lui donne pour les blessures qu'il traite si mal avec ses tentes.

1°. Il dit page 6, ligne 19 ; *Cesar Magati pretend contre l'expérience de toute la vénérable antiquité, &c.*

C'est au contraire l'expérience même qui a détrompé Magati, en lui faisant voir les fâcheux accidens qui arrivent aux blessez par la maniere ordinaire de les traiter & panser avec des tentes ; c'est elle aussi qui en a détrompé beaucoup d'autres après lui, & surtout vous & moi. En choses de fait, & dans une question toute de pratique,

tique, qui peut mieux établir une vérité, que les preuves inconteſtables de l'expérience?

2°. Dans la même page, l. 28, il dit : *ce ſentiment mourut preſque en même tems que ſes illuſtres Auteurs, &c.*

Quand même la méthode de Magati auroit été enſevelie avec lui, ce dont je ne conviens point, ce n'eſt pas une preuve qu'elle ſoit mauvaiſe ou défectueuſe : un tel malheur doit plutôt être attribué à la négligence, à l'ignorance, & peut-être à l'avarice des Profeſſeurs qui le ſuivoient, & qui ſe contentant de tirer leur ſalaire, négligerent de travailler comme lui. Mais notre ſiécle le dédommage de l'ingratitude de celui où il a vêcu. La même diſgrace arriva au docte *Santorio Santorii* aujourd'hui ſi célébre. Enfin le Soleil obſcurci dans le tems de l'éclipſe, ſe fait enſuite voir plus

brillant qu'auparavant.

3°. P. 7, l. 3, *se faisant un grand point d'une seule observation, &c.*

C'est à vous qu'en veut ici M. Maraviglia : mais il ne sçait pas apparemment que si vous avez fait cette premiere expérience, elle a été suivie d'un grand nombre d'autres très-curieuses, que d'autres ont fait en suivant la méthode de Magati sur toutes sortes de blessures & dans toutes les parties du corps. La premiere est celle qui ouvre les yeux, & qui sert comme de guide pour les suivantes ; & s'il ne prend lui-même le parti d'en faire autant, il restera toujours enseveli dans les ténébres de son opiniâtre ignorance.

4°. A la même page, l. 28 : *Il est certain qu'il n'y a point de blessure qui ne cause un épanchement de sang dans toute l'étendue de la taillade, &c.*

Cet argument qui occupe pres-

que toute la page ſuivante, eſt tout-à-fait vain, & pour le dire nettement, un pur jeu d'imagination: afin qu'il fût de quelque force, il faudroit ſuppoſer une cavité capable de contenir beaucoup de ſang, dans laquelle il pût ſe coaguler & enſuite fermenter. Mais dans les bleſſures & ſurtout dans celles qui ont donné occaſion à cette diſpute, quand les balles pénétrent dans les membres ou les percent de part en part, elles ne laiſſent dans leur paſſage aucune cavité; puiſqu'elles n'emportent pas avec elles la ſubſtance des parties, mais qu'elles ne font ſeulement qu'y cauſer du dérangement dans leurs fibres & dans leurs vaiſſeaux; & auſſitôt après leur paſſage, les parties ſe rapprochent & ſe rejoignent de façon qu'à peine y reſte-t-il aſſez de vuide pour que la ſonde puiſſe paſſer. Le ſieur Pandolfe paroît peu connoître les

bleſſures d'armes à feu. Il eſt vrai comme il les a toujours panſées avec des tentes, en les introduiſant dans leurs orifices, il lui ſera ſans doute arrivé d'y voir ce que quiconque a des yeux peut pareillement y remarquer, ſçavoir que là où l'on met des tentes & qu'on les laiſſe dans les orifices des bleſſures, ces mêmes tentes ouvrent, irritent, & tiennent ouvertes les embouchures des vaiſſeaux qui ont été coupez par les balles; qu'alors & par cette même raiſon il ſe fait des épanchemens de ſang & de liqueurs, qui ſe trouvant enfermées entre les deux tentes comme entre deux écluſes ou deux digues, pour ainſi dire, elles y fermentent, & par-là alterent les chairs dans leſquelles elles ſont contenues; deſorte qu'enſuite il s'y forme des poches, des abſcès, qui ſe dégorgeant, rendent d'abondantes ſupurations, accompagnées d'étran-

ges & dangereux accidens, dont les pauvres bleſſez ſont cruellement tourmentez. Tels ſont, Monſieur, & ne le ſont que trop les effets de ces funeſtes tentes. Malgré tout cela, ces bons Chirurgiens voyant de tels égoûts, ne laiſſent pas d'applaudir, & de dire aux malades & aux aſſiſtans allarmez, que leur peur vient de ce qu'ils ne ſont pas du métier & n'en ſçavent pas autant qu'eux; que ces ordures reſteroient dans la partie avec un très-grand danger pour le bleſſé, ſi l'on n'avoit ſoin de tenir ouverts par le moyen des tentes les orifices de la bleſſure. Mais envoyez-moi toutes ces tentes au diable, & vous verrez qu'il n'y aura ni ſupuration ni accident. Au reſte je veux bien croire, pour ne pas accuſer de mauvaiſe foi les anciens qui ont mis les tentes en uſage, qu'ils ne l'ont fait que parce qu'ils ont penſé qu'elles étoient

néceſſaires : mais eſt-ce la ſeule choſe dans laquelle ils ſe ſoient trompez ? la ſanguification, la circulation, l'uſage des viſceres, & tant d'autres choſes où ils ont donné dans le faux, ne prouvent-elles pas qu'ils ont également pû faire des bévûes dans ce qui eſt de pratique.

5°. Page 8, l. 21 : *Ce fut par trois principaux motifs que les Anciens mirent les tentes en uſage, &c.*

En vérité j'aurois dequoi me fâcher contre le ſieur Pandolfe, de ſuppoſer, comme il fait dans ſa Préface, *p. 4, l. 25*, que je ſois aſſez bête pour ne pas comprendre qu'il écrit contre Boccacini & non contre Magati. Mais Dieu veuille bien faire grace à ce jeune homme, comme je pardonne ſa ſotiſe à ſon âge & à ſon peu de jugement. Pour le convaincre de mauvaiſe foi à cet égard, il ſuffit de voir cet article, où après avoir

exposé les trois motifs pour lesquels il dit que les tentes ont été mises en usage, *il se dispose à prouver que l'introduction de ces tentes dans les blessures n'y cause pas cette plus grande quantité de pus, ainsi que se l'imagine notre Chirurgien.* Je sçais bien que c'est de vous qu'il parle là; mais peut-il s'en prendre à vous sans attaquer votre Magati. Au surplus ce que je viens de dire prouve, ce me semble, évidemment que les supurations abondantes proviennent des tentes: il me reste donc à faire voir que la facilité qu'elles donnent aux médicamens pour s'insinuer dans le fond de la blessure, ce qui est le second des motifs qu'il apporte en leur faveur, n'est d'aucune utilité pour la guérison; car les médicamens, ainsi que vous le sçavez parfaitement, ne peuvent faire autre chose que détremper & dissoudre le baume du sang, & par-là le ren-

dre inutile aux besoins qu'en ont les blessez. Y auroit-il par hazard dans le monde un Chirurgien assez sot pour croire que les médicamens s'unissent au baume naturel des parties, & qu'ils se convertissent en notre substance? En est-il des remedes comme des alimens qui se digerent, ensuite se changent en chile & enfin en sang? C'est donc une barbare cruauté à M. Pandolfe & à ses pareils, de fourrer des tentes & des onguens dans les blessures; les uns & les autres sont & seront toujours des corps étrangers, qui sont & seront aussi toujours des obstacles à cette réunion, que je vous ai dit dans ma précédente devoir être le premier point de vûe & le but où l'on devoit d'abord tendre dans le traitement des blessures. N'en déplaise à votre adversaire, il me permettra de lui enseigner que cette réunion commence toujours à se fai-

re dans le milieu des parties offenſées & dans le fond de la bleſſure : il n'y a point de vérité plus évidente que celle-là, & il eſt tout-à-fait ſurprenant qu'elle ſoit ignorée de M. Maraviglia.

6°. P. 9, l. 9. *Les tentes doivent ſe faire de linge très-ſimple & très-fin, &c.*

Eh bien que les tentes ſoient très-molles & très-fines, cela les empêche-t-il d'être des corps étrangers que la nature ne peut ſouffrir ſans beaucoup de douleur? Vraiment non, Monſieur, elles n'en irritent pas moins les parties délicates de la chair vive, en les touchant & heurtant contre elles ; ce qui ne peut s'éviter en aucune maniere. Mais en les irritant, elles tiennent ouvertes les embouchures des petits vaiſſeaux, & par conſéquent il faut qu'il en découle toujours de la liqueur.

7°. A la même page, l. 17. *Je ne*

veux pourtant pas nier que les tentes ne causent quelque petite douleur, &c.

Que la douleur soit grande ou petite, on ne doit pas moins tâcher de n'en point causer dans la cure des blessures ; c'est elle qui est la source de tous les funestes accidens qui surviennent, & l'homme n'a pas de plus cruel ennemi que la douleur même. Le pus n'est jamais plus abondant ni plus corrompu, que quand les parties en sont comme baignées & inondées par son séjour. Mais il n'y en fait aucun lorsque les orifices sont libres de tout embaras, parce que les parties s'affaissent par leur propre poids, & leurs extrémitez s'unissent les unes aux autres, ensorte qu'elles ne laissent entre elles aucun vuide capable de contenir du sang ou du pus ; & la réunion par ce moyen se fait par aucun obstacle. Mais M. Pandolfe soutient

que la ſupuration arrêtée ou ces humeurs corrompues & ſéjournantes cauſent plus de mal que les tentes. Hélas ne voudra-t-il jamais faire attention que cette ſupuration & ce ſéjour des humeurs eſt l'effet de la tente qu'il introduit, & par-là la cauſe de tous les fâcheux accidens qu'il voit lui-même en provenir ! Encore une fois, je le lui répette, qu'il ôte & laiſſe là les tentes, il ne verra plus ce dégorgement de pus & de corruption.

8°. P. 10, l. 9. *Les particules du premier & du ſecond élément qui ſont répandues dans l'air, &c.*

Ce miſérable raiſonnement dont il a barbouillé toute la dixiéme page, ne mérite point de réponſe. Mais à l'entendre ſuppoſer *des vents puans, des quantitez de pus & d'apoſtême, & des vapeurs qui ſortent inceſſamment de la bleſſure* ; ne s'imagineroit-on pas que

le paſſage de la balle a laiſſé une cavité auſſi grande que celle du ventricule ? A l'égard des vapeurs, elles ſortent bien plutôt du cerveau échauffé de votre adverſaire, dont je ne doute pas qu'il ne ſe ſçache bon gré d'avoir le premier fait une ſi jolie découverte.

9°. P. 11, l. 8. *Il me paroît à préſent que je leur ai démontré qu'il en eſt tout le contraire de, &c,*

Votre antagoniſte n'a pas ſon pareil à faire l'éloge des médicamens, & à en croire l'uſage indiſpenſablement néceſſaire Il nous demande des preuves qui le perſuadent du contraire ; il nous eſt aiſé de lui en donner, pourvû qu'il ſe contente de celles qui tombent ſous les ſens. Car ce ne ſont point des raiſonnemens ſubtils qu'une imagination chimérique tire comme par force d'un eſprit égaré dans les labirinthes d'une vaine Métaphyſique. Non, ce ſont des

faits certains & la pratique même qui en sont les preuves. Et qui peut mieux juger sur la différence & l'avantage des méthodes, que ces Maîtres de l'Art, qui ont eu pendant très-long-tems des emplois & occupé des postes où les occasions de travailler étoient fréquentes, & où ils avoient toute la commodité & l'autorité pour le faire, selon que leur dictoit leur propre jugement ? Ce sont eux, & non le sieur Pandolfe, qui sont capables de nous persuader que la plus grande partie des fâcheux événemens qui arrivent aux pauvres blessez, ne sont que les funestes effets de la mauvaise méthode qu'on suit en les traitant. Cette preuve de pratique est concluante ; c'est une démonstration devant laquelle il n'y a point d'objection qui ne tombe & ne perde toute sa force.

10°. P. 12, l. 24. *Tous les Livres étant remplis des relations de*

cures merveilleuſes qu'on avoit jugé incurables, &c.

Je ſuis perſuadé que les Livres ſont pleins de cures de bleſſures jugées incurables, & je ſçai même qu'on s'y eſt ſervi de tentes. Je dirai bien davantage : moi-même j'en ai guéri pluſieurs avant que j'euſſe renoncé à l'uſage des tentes & embraſſé la méthode oppoſée. Mais j'avoue ingénuement qu'il eſt auſſi péri entre mes mains pluſieurs bleſſez dont je vois à préſent que la guériſon auroit été certaine, ſi j'avois ſçû alors & pratiqué la méthode que déſaprouve ſi fort le ſieur Maraviglia. De plus ceux qui guériſſoient alors ne ſortoient pas de mes mains ſans beaucoup de douleurs & de fâcheux accidens qui ne provenoient que des tentes ; & c'eſt là juſtement la raiſon qui faiſoit regarder ces bleſſures comme incurables, & croire leur guériſon ſi merveilleuſe. Enfin depuis

que j'ai donné congé aux tentes, j'ai guéri & fait guérir une très-grand nombre de semblables blessures, comme si ce n'avoit été que de simples excoriations.

11°. A la même page, l. 27. *Et dans les cas de peu d'importance, tel que celui dont il s'applaudit tant, &c.*

En vérité je suis étonné, & avec raison sans doute, que le sieur Maraviglia regarde deux balles qui ont percé la cuisse de jour à jour, & une qui a resté dedans, comme un léger accident, jusqu'à dire, comme le bon homme, que ces trois blessures n'étoient que de petites égratignures. (*page 17, l. 13*) Il auroit mieux fait de s'épargner la peine d'écrire de pareilles réflexions. Le peu de douleur & la promptitude avec laquelle ce blessé a été guéri, lui ont donné occasion de parler de la sorte. Mais si l'on avoit traité ces trois blessures

avec des tentes, ne feroient-elles pas venues de conféquence & d'une dangereufe fuite? Si le pauvre *Bonnefoi* avoit été entre les mains de M. Maraviglia ou de fon maître, & qu'après l'avoir réduit par leur méthode à un état déplorable, ils l'euffent enfin guéri, ils n'auroient pas manqué de mettre alors cette cure au nombre des merveilleufes & des incurables. Qui ne fe défieroit pas de la hardieffe & de l'affurance dont parle notre docteur, penferoit qu'il n'a jamais traité ni guéri de moindres bleffures, que des corps partagez par des boulets de canon.

12°. P. 13. *Et il ne fert de rien de dire avec Magati qu'il faut tout abandonner aux foins & aux efforts de la nature, &c.*

Je demande pourquoi cette raifon n'a point de force. Le voici: c'eft parce que, comme le dit M. Pandolfe lui-même, la nature a

beſoin d'être aidée dans les bleſſures, ainſi que dans tous les autres maux. Mais combien de fois arrive-t-il dans les autres maladies comme dans les bleſſures, que le Médecin & le Chirurgien croyant aider la nature, ne font au contraire que l'altérer encore davantage & la ruiner ? Et certainement celui-ci eſt bien éloigné de ſon but, s'il cherche à ſoulager la nature en panſant les bleſſures deux fois le jour, & peut-être plus ſouvent : il ne fait qu'altérer la ſanté des bleſſez, en expoſant leurs playes aux injures de l'air ; & il ſe ſe trompe bien fort, de croire que l'introduction des tentes ſoit un aide à l'action de la nature, puiſque c'eſt un des plus grands obſtacles qu'on y puiſſe apporter, ce que je ne ſçaurois démontrer ici, ſans répetter tout ce que j'ai déja dit pour établir cette vérité.

13°. P. 14, l. 31. *Qu'il faut ti-*

rer le plutôt qu'on peut les balles hors de la playe, &c.

Le raiſonnement, la théorie & la pratique diſent également qu'il faut retirer les balles le plutôt qu'il eſt poſſible, ſurtout lorſqu'il y a du danger qu'elles ne tombent dans quelque cavité, ou quand elles ſe trouvent placées de façon qu'elles peuvent empêcher l'action & le mouvement de quelque partie. Mais ces deux cas exceptez, il faut quand il ſe rencontre de la difficulté à les retirer, en laiſſer le ſoin à la ſage conduite de la nature. Nous n'avons pas beſoin d'avoir recours à l'autorité des grands Maîtres pour établir l'utilité de cette maxime: le fait eſt ſi clair qu'il rend la choſe évidente par elle-même. Un peu de pratique joint à une étincelle de bon ſens ſuffit pour empêcher de penſer autrement. Au reſte je ne ſçaurois aſſez vous louer d'en a-

voir usé de cette façon à l'égard de *Bonnefoi* ; & le bonheur avec lequel la nature y a apporté à fleur de peau la balle que vous aviez sagement laissée à sa disposition, vous met à couvert de toutes les censures de votre critique.

14°. P. 16, l. 16. *Qui ignore l'incertitude des conjectures qu'on tire du pouls, &c.*

Il n'est que trop certain que la quantité des remedes contribue beaucoup à la plupart des fâcheux accidens qui arrivent aux blessez, comme j'en ai discouru dans plus d'un endroit. On n'a qu'à lire mon Livre, on y trouvera un chapitre exprès sur la discussion de ce point important. Il est pareillement certain qu'un habile Praticien connoît par le pouls du blessé le bon ou le mauvais état de la blessure, & que sans y regarder il sçait tous les dérangemens qui y surviennent, & s'apperçoit aussi

quand les choſes vont heureuſement à la guériſon ; il n'a pas beſoin de les découvrir pour expliquer comment tout s'y paſſe : mais cette connoiſſance, non plus que bien d'autres, n'eſt pas à la portée de tout le monde ; elle eſt réſervée à ces Maîtres expérimentez, qui ſont plus attentifs & plus appliquez à la guériſon des bleſſez, qu'aux minoderies & au ſoin puérile de s'attirer de la réputation. Non, elle n'eſt pas donnée à ceux qui ne cherchent qu'à faire parade d'une dangereuſe ſcience & d'un vain babil, dont il ne réſulte aucun avantage aux bleſſez. Je ne parle pas ici de ceux à qui les tranſports de la jalouſie ou l'excès de l'avarice fait voir de mauvais œil l'aſſurance avec laquelle raiſonnent & travaillent ceux qui ſuivent notre méthode. S'il y a de tels Maîtres dans l'Art, dont le cœur ſoit corrompu par une ſi

noire malice, je ne les mets plus qu'au rang des boureaux, & non au nombre des gens à qui il reſte des ſentimens d'humanité.

15°. P. 18, l. 5. *Pour en venir à la cure des bleſſures ſimples & légeres, telle que celle qu'il a guérie, &c.*

Ne voilà t-il pas encore notre nouvel Auteur qui continue à traiter de bagatelles les bleſſures dont il eſt queſtion. Vous aviez bien raiſon, lorſque vous diſiez en badinant que c'étoit des égratignures qu'il auroit été bien fâché d'avoir lui-même. Et moi je lui répons ici que ces bagatelles dans ſes mains & dans celles de ſes pareils ſeroient devenues des choſes merveilleuſes & des playes mortelles, en les traitant à leur dangereuſe maniere.

16°. A la même page, l. 21. *Si quelque vaiſſeau eſt coupé, &c.*

Quand les bleſſures ſont abſolument mortelles, il n'y a point de

méthode qui les guérisse. Dans cette occasion néanmoins comme dans toutes les autres, celle qui donne l'exclusion aux tentes & fréquens médicamens est la meilleure, parce qu'elle fait du moins que le malheur des blessez finit par une mort tranquile; & ce n'est pas un petit bien que de leur diminuer considérablement les douleurs, & leur épargner quantité de funestes accidens.

17°. Page 19, l. 8. *Magati a laissé dans ses Livres de belles & grandes recettes, &c.*

Je ne doute pas que non seulement Magati, mais encore plusieurs autres Auteurs avant lui, n'ayent mêlé dans leurs Ouvrages quantité de remedes spécieux & de longues recettes; mais je crois aussi que ces vénérables Anciens ne s'en sont jamais servi, & qu'ils n'ont eu dessein que de grossir le volume, en les y inférant d'un air

docte & magiſtral. Car il eſt bien ſûr qu'on peut réduire dans un très-petit eſpace tout l'eſſenciel des médicamens qui ſont véritablement néceſſaires pour traiter les bleſſures ; & les Chirurgiens qui en uſent le moins ſont les plus judicieux dans leur Art.

18°. En ce même endroit ſur la fin. *Suivez donc la grande route, &c.*

Si Malpighi & tant d'autres ne ſe fuſſent jamais éloignez de cette grande route, nous n'aurions pas tant de belles découvertes qu'ils ont eu la ſatisfaction de faire au grand avantage de la Médecine. Enfin nous voyons que la théorie a fait du progrès, que la pratique s'eſt perfectionnée, & qu'on a entiérement quitté cette route qui n'eſt aujourd'hui fréquentée que par des bouriques indociles & obſtinées.

Je finis, Monſieur, en vous laiſ-

ſant la liberté de faire de cette briéve réplique l'uſage que vous jugerez à propos, ſi vous croyez qu'elle puiſſe être de quelque utilité au public, & vous priant de me croire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
BELLOSTE.

A la Vénerie Royale le 12 Juillet 1714.

FIN.